

Outre Monde

La croisée de tous les chemins...

Dans ce numéro :

L'homme télescope

Texte de E-Traym
Illustration de Tony Patrick Szabo

Reborn

Texte de Anthony Boulanger
Illustration de Guillaume Tiret

Le syndrome de Victor

Texte de Sylvain Lasju
Illustration de Elie Darco

Ogres des villes et des champs

Texte de Sophie Dabat
Illustration de Alain Mathiot

Petite lecture des Amants Étrangers de P.J. Farmer

Article de Sylvain Richard

Paul ô Coste

Texte de Nicolas Hel
Illustration de Sylvain Hel

Le chant des Dunes

Texte de Aurélie Ligier
Illustration de Anne-Laure Daviet

Les vérités de Paddy

Texte de Kevin Kiffer
Illustration de Fablyrr

Le grand Moudzou

Texte de Yves Crouzet
Illustration de Grem

Sentience

Texte de Florent Salem
Illustration de Elie Darco

Fable de Babylone

Texte de Michaël Moslonka
Illustration de Cyril Carau

Edito

Fidèles à leur quête d'Imaginaire, les auteurs et les illustrateurs d'Univers VII vous emmènent vers d'autres gens, d'autres mondes, contrées surprenantes ou étrangement familières mais distantes dans le temps et l'espace.

Avec *L'homme télescope* d'E-Traym un enfant poursuit son rêve : toucher les étoiles.

Parcourir les galaxies pour créer une nouvelle Terre réserve quelques surprises, comme on pourra le lire dans *Reborn* d'Anthony Boulanger.

À travers les témoignages du *Syndrome de Victor* de Sylvain Lasju vous découvrirez le destin d'un garçon bien singulier.

Pas besoin d'aller très loin pour être dépaycé, Sophie Dabat nous raconte l'histoire des *Ogres des villes et des champs*.

Dans *Paul ô Coste* de Nicolas Hel, les méandres du cerveau humain contiennent aussi les clés d'un nouveau monde.

Le désert cache des secrets, il suffit d'entendre *Le chant des Dunes* de Aurélie Ligier pour les dévoiler.

Suivront *Les vérités de Paddy* de Kevin Kiffer ou le récit d'un périple fort périlleux.

Décidément les apparences sont bien trompeuses pour *Le grand Moudzou* de Yves Crouzet.

Voyager, toucher à une autre dimension, tout est affaire de perception dans *Sentience* de Florent Salem.

Quand le quotidien est fait de misères, l'ailleurs paraît toujours plus beau, alors on est tenté de croire à la *Fable de Babylone* de Michaël Moslonka.

À mi chemin de cet Univers, Sylvain Richard nous ouvre quelques portes pour appréhender un des ouvrages clés de la science-fiction moderne : *les Amants Étrangers* de Philip José Farmer.

Nos grands artificiers habituels, Tony Patrick Szabo, Elie Darco, Alain Mathiot, Anne-Laure Daviet, Fabien Fernandez (Fablyrr), Grem et Cyril Carau ont pourvu nos pages de leurs images. Pour ce numéro, nous saluons l'arrivée de deux talentueux illustrateurs : Guillaume Tiret et Sylvain Hel.

Bonne lecture à tous...

Cyril Carau pour toute l'équipe d'OutreMonde

L'illustration de couverture est signée Bernie

Sommaire

L'homme télescope	4
<i>Texte de E-Traym</i>	
<i>Illustration de Tony Patrick Szabo</i>	
Reborn	15
<i>Texte de Anthony Boulanger</i>	
<i>Illustration de Guillaume Tiret</i>	
Le syndrome de Victor	28
<i>Texte de Sylvain Lasju</i>	
<i>Illustration de Elie Darco</i>	
Ogres des villes et des champs	33
<i>Texte de Sophie Dabat</i>	
<i>Illustration de Alain Mathiot</i>	
Petite lecture des Amants Étrangers de P.J. Farmer	46
<i>Article de Sylvain Richard</i>	
Paul ô Coste	49
<i>Texte de Nicolas Hel</i>	
<i>Illustration de Sylvain Hel</i>	
Le chant des Dunes	59
<i>Texte de Aurélie Ligier</i>	
<i>Illustration de Anne-Laure Daviet</i>	
Les vérités de Paddy	68
<i>Texte de Kevin Kiffer</i>	
<i>Illustration de Fablyrr</i>	
Le grand Moudzou	80
<i>Texte de Yves Crouzet</i>	
<i>Illustration de Grem</i>	
Sentience	85
<i>Texte de Florent Salem</i>	
<i>Illustration de Elie Darco</i>	
Fable de Babylone	93
<i>Texte de Michaël Moslonka</i>	
<i>Illustration de Cyril Carau</i>	

L'homme télescope



Texte : E-Praym
Illustration : Tony Patrick Szabo

L'homme télescope

E-Traym

Je m'appelle Crip.

Je me souviens de la première fois où l'on me parla de cette étrange caste des hommes télescopes, de ces êtres fascinants parcourant la galaxie, repoussant les limites de l'observation de l'univers et de la prestigieuse école qui les formait.

C'était lors d'une mémorable soirée de juin...

Nous étions trois enfants à jouer dans le jardin, recherchant dans la terre des vers à découper pour donner aux fourmis.

Il convenait de nourrir cette colonie d'insectes qui avait fièrement combattu, le midi, l'armée des bâtonnets dont j'étais le général, et âprement résisté à l'arme-loupe, pilotée par mon jeune frère Matéo.

J'avais huit ans, j'étais humain.

J'étais heureux.

Alors que Mathilde, la meilleure copine de Matéo, se saisissait d'un long vers de terre pour le saucissonner avec un couteau de dînette, son père l'interpella :

— Tu charcutes cette bête Mathilde ! Pourquoi ?

L'homme était corpulent, barbu, avait les sourcils épais et la tignasse noire, vigoureuse et frisée.

Il était laid. Il était veuf.

Il faisait peur.

C'était un ingénieur.

Nous l'adorions.

Il jouait si souvent avec nous...

Son âme d'enfant ne l'avait pas quitté, pour notre plus grand bonheur.

— C'est pour les fourmis, papa.

— Ah ! Bien ! Fais-les plus petits tes morceaux alors !

Il s'appelait Mickaël. Il était génial.

Je lui dois ce que je suis, ce que je fais, toutes mes découvertes passées et celles à venir.

Au fond du jardin, mon père préparait sa spécialité, le barbecue d'Igurits, et ma mère s'attelait au tronçonnage de la tomate géante pour la salade d'accompagnement.

L'Igurit était un petit lapin à la minuscule tête de porc.

Il s'agissait d'un organisme spécialement conçu pour les grillades : on les achetait vifs dans les fermes génétiques et, lorsqu'on leur pressait fortement le groin, ils s'enlevaient la peau, se vidaient et se dépeçaient seuls pour peu qu'on leur fournisse les lames adéquates.

Les meilleurs spécimens, forts vivaces, gardaient leurs pattes jusqu'au dernier moment pour sauter sur le grill et attendaient sagement de cuire tout en terminant de se taillader.

Le barbecue d'Igurit était un repas festif, rigolo, et si c'était la spécialité de mon père, c'est bien parce qu'il n'y avait rien à faire.

Papa était fainéant.

Fainéant et bête.

Je n'ai jamais aimé mon père.

Pas plus d'ailleurs que je n'appréciais ma mère.

Je ne leur dois rien de plus que de m'avoir fait naître.

E-Traym

L'homme
télescope

Ce soir-là, nous mangeâmes comme des chancres mous et, lorsque la table fut débarrassée par notre robot domestique, Mickaël sortit de sa poche une petite boîte bleue.

— C'est pour toi Crip. Tu sais ce dont il s'agit, n'est-ce pas ?

— C'est un orientateur, non ?

— Exactement oui ! Le dernier modèle !

— Mais... Ils ne seront disponibles qu'en septembre ?

— Oui... Mais tu as la chance de me connaître Crip ! Deux mois d'avance pour les préparatifs de ton orientation : Ça le fait ?

L'année du huitième anniversaire était un véritable tournant dans la vie des enfants : elle sonnait le glas des études générales qui avaient débuté quatre années plus tôt et marquait le début de la spécialisation de l'être suivant les capacités décelées par l'orientateur.

Ma mère jeta un regard froid et désapprobateur sur Mickaël :

— Nous voilà bêta-testeurs de notre cher ami ingénieur maintenant !

— Je sens chez toi, une pointe d'inquiétude, ma chère Rétricine...

— Pas du tout, Miki. Il me semble juste que l'orientation de mon petit Crippy pourrait encore attendre un peu, non ?

— Nous devrions plutôt demander son avis à l'intéressé ! N'est-ce pas, Crippy ?

Je fis un sourire à Mickaël.

Ma mère, déjà vaincue, baissa les yeux et, avant que j'aie pu répondre quoi que ce soit, mon père se saisit de la boîte bleue.

— Et bien moi, je voudrais bien savoir ce que notre grand garçon a dans les tripes !

Et il me tendit l'objet en ricanant.

Sur le coup, je fus extrêmement surpris de sa réaction et ce n'est que plus tard dans la soirée que je compris clairement le sens de ses pensées. Il comptait bien me voir ridiculiser par l'orientateur...

Mais à cet instant, je rayonnais.

Ce que j'allais vivre était proprement hallucinant et, sans plus attendre, je pris délicatement l'objet entre mes mains et l'ouvris.

Trois rayons lumineux, rouge, vert et bleu, jaillirent et, en quelques secondes, nous fûmes entourés par une sorte de bulle holographique.

Le jardin disparut ainsi que la maison, le ciel s'effaça et mes parents, Mickaël, Matéo, Mathilde et moi nous retrouvâmes toujours autour de notre table mais dans un pré, sous un arbre sans feuilles.

Trois femmes et deux hommes, tous vêtus de toges aux tons paille, étaient perchés sur les branches et nous observaient.

Une voix, qui ne provenait d'aucun de ces cinq drôles d'oiseau, tinta :

— Bonjour et bienvenue à tous. Nous allons procéder à l'orientation de Crip Canard, né le 7 mars 2053, fils de Marcolly Canard et Rétricine Canard née Retour.

Je sentis aussitôt des picotements au niveau de mes tempes, à l'approche des holo-aiguilles sensorielles provenant des oreilles des cinq observateurs.

Tout mon corps fut balayé, pendant quelques secondes, par un flot de lumière phosphorescent et multicolore qui se déplaça ensuite pour se positionner au centre de l'arbre, entre les branches.

Le nuage lumineux remuait, se modelait et se re-modelait en tous sens comme s'il semblait se chercher une forme définitive.

Forme qui finalement se matérialisa en homme-télescope, singulier mélange d'humain et de lunette astronomique.

— Crip Canard, selon l'analyse sensorielle que nous venons d'effectuer, a exactement 97,02% de chances d'appartenir à la caste des hommes-télescopes. Nous allons sommairement vous présenter le cursus scolaire qu'il devra suivre à partir du 18 septembre 2061. Je vous cède la parole, Holo-Fem1.

— Merci Holo-Sup. Et toutes nos félicités...

— Il suffit les holographes ! hurla mon père.
 Puis, profitant de ma béatitude, il m'arracha des mains la boîte à image et la referma violemment.
 La vision s'écroula et nous retrouvâmes instantanément notre jardin tel que nous l'avions quitté quelques minutes auparavant.

— Mickaël ? Comment oses-tu mettre de pareilles idées dans le crâne de mon fils ? lança mon paternel, rouge de colère.

— Je te demande pardon ?

— Cet orientateur est trafiqué ! Comment pourrait-il en être autrement ! Crip ? Un homme-télescope ! C'est impossible ! Il n'en est pas question ! Cet enfant sera comptable ! Comme sa mère et comme son père !

— Mais enfin Marcolly, il s'agit là du dernier prototype d'orientation holographique de spécialisation ! J'ai participé à l'amélioration de l'imagerie pour qu'elle soit plus soignée que dans la version précédente ! Je ne suis pour rien dans...

— La ferme ! Je ne peux, je ne veux en entendre plus ! DEHORS !

— Mais papa ! osai-je.

— Tais-toi ! cria ma mère.

Matéo et Mathilde se mirent à pleurer et, comme si le rêve cédait la place au cauchemar, moi et mon frère fûmes empoignés par mon père qui nous jeta littéralement dans la véranda donnant sur la terrasse, en enjoignant ma mère de nous enfermer dans nos chambres respectives.

Elle obtempéra sans se faire prier davantage.

J'entendis quelques insultes, des hurlements, des cris, des claquements de portes puis, plus rien.

Le silence se fit.

J'avais huit ans, j'étais humain, j'étais en rage.

Tous parents auraient été fiers de voir leur descendance ainsi orientée.

Eux, non.

Pourquoi ?

Simplement parce qu'ils ne m'aimaient pas. Voilà tout.

Matéo et moi avons la malchance d'être les créations maudites de deux être aigris qui avaient raté leur vie, et qui ne fondaient même pas d'espoirs pour leurs enfants.

Ils auraient voulu être ce qu'ils n'étaient pas et ils comptaient bien nous le faire payer en nous empêchant coûte que coûte de devenir ce à quoi nous étions destinés.

Je me mis à pleurer et je m'endormis, la tête enfouie dans un oreiller mouillé de larmes.

Je fus réveillé environ une heure plus tard par l'irruption inopinée de mes parents dans ma chambre.

Ma mère me caressa tendrement le front et avant qu'elle n'ait pu prononcer le moindre mot, je lui lançai :

— Je serai un homme-télescope ! Que vous le vouliez ou pas !

Et mon père, sourire tranquille et calme, me rétorqua :

— Peut-être bien... Ou peut-être pas ! Seul l'orientateur de la TOUR de Lyon te le dira en septembre... Patience donc !

Puis, ma mère prit un ton solennel et m'annonça :

— Ton père et moi avons décidé de t'envoyer dès demain matin, par le premier magnétrain à Marseille, chez ta grand-mère...

— Mais... mais... coupai-je.

— Suffit ! répliqua mon père. Lever à 6 heures ! Si tu dois véritablement devenir cette chose immonde mi-homme, mi-lentille, ni humaine ni robot, autant que nous nous habituions au plus vite à

ne plus jamais te revoir !

Et là-dessus, ils me laissèrent, seul, dépité.

J'aimais ma grand-mère que je n'avais pas revue depuis Noël. Mais je détestais Marseille.

C'était une ville ultra moderne, froide, à demi immergée sous la Méditerranée depuis 2030, sans jardins, sans rires, et avec si peu d'enfants.

Marseille, ville morte, peuplée de vieux, avait perdu l'âme du Marseille d'antan, décrit dans les livres anciens.

Je dormis peu cette nuit-là, trop occupé à penser, et quand ma mère vint me chercher, elle me trouva déjà habillé, prêt à partir.

Elle prépara à la hâte mes affaires pendant que je déjeunais d'un simple cocktail vitaminé et, lorsque j'eus terminé d'avaler ma pilule de magnésium, elle m'accompagna dans la rue où m'attendait un magnétaxi.

Elle m'embrassa avec un sourire niais et me glissa dans l'oreille :

— Papa et moi t'aimons très fort ! Au revoir, Crip !

Je ne répondis rien.

Je ne revis jamais ma mère.

En quelques minutes, je fus à la gare où une charmante cyber-guide me conduisit au magnétrain en partance pour Marseille.

À 8H00, j'étais chez Mamie.

Les deux mois qui suivirent furent marqués par un ennui persistant que ma grand-mère peinait à me faire passer.

Je compris assez rapidement que mes parents n'avaient même pas daigné lui raconter la triste soirée qui avait précédé et précipité mon arrivée.

Je pris le parti de ne rien lui révéler non plus.

Juillet passa, ainsi qu'août et les premiers jours de septembre.

Ce fut le pire été de ma vie.

L'attente prit fin le 16 septembre au matin avec la réception d'un holographe du service d'enseignement qui m'informait de ma convocation à Lyon, le 17 à 10H30, dans la Tour d'orientation.

Un service de liaison serait mis en place depuis chaque ville de France pour conduire tous les enfants en âge d'être orientés vers leur destin.

Le 17 septembre à 8H00 du matin, ma grand-mère me conduisit alerte et fièrement sur le quartier haut de Marseille, veillé par Notre Dame de la Garde.

Elle avait pris pour l'occasion son déambulateur magnétique volant, magnifique engin que je lui aurais sans doute emprunté durant l'été si j'avais eu connaissance de son existence.

Un magnébus coloré attendait, avec à son bord seulement deux fillettes assises à l'avant.

Le départ était programmé pour 8H30.

Ma grand-mère m'embrassa, me souhaita bonne chance et s'envola superbement vers les quartiers inférieurs.

Ce fut la dernière image que je gardai de ma mamie : une vieille dame volante vers la mer, sur fond de cumulus matinaux.

Quand elle ne fut plus qu'un point sombre dans la grisaille, je montai dans le véhicule affrété par le service d'enseignement et saluai les deux petites blondinettes qui me répondirent par une moue triste et un « Humffff » de dépit.

Bel accueil !

Pas un mot ne fut prononcé durant l'heure que dura le voyage et à 9H30, le magnébus stoppa dans

le Parc de la Tête d'Or à Lyon où une immense foule d'enfants attendait.

Des plexibulles transparentes faisaient la navette de la pelouse vers une tour imposante, érigée au milieu des résineux et des feuillus. Elles se remplissaient de bambins, s'élevaient au-dessus du parc, puis déposaient leur chargement sur les terrasses extérieures des étages de la Tour.

Peu à peu, la foule se réduisit et je pus prendre place en compagnie d'une centaine d'autres gosses dans la plexibulle numéro 12.

Les portes se refermèrent et nous décollâmes à vive allure suivant le principe commun à tous les moyens de transport moderne, à savoir le magnétisme. L'engin se déplaçait schématiquement comme une savonnette entre des mains, à la différence que ces mains invisibles, émanant du champ magnétique, ne lâchaient jamais prise.

Nous fûmes débarqués au 135^{ème} étage de la Tour, directement sur la terrasse engazonnée d'une grande salle d'accueil où nous nous dirigeâmes sereinement.

Les murs étaient tapissés de papier-diodes et le plafond, d'un bleu turquoise, doux et rassurant, donnait l'impression que nous nous trouvions encore à l'extérieur.

Les diodes électroluminescentes s'activèrent, et le décor d'un parc floral se mit en place.

Une voix féminine, d'un ton calme et enjoué s'éleva :

— Bienvenue à tous dans la salle d'orientation numéro 58. Des hologrammes à votre image vont bientôt apparaître à vos côtés. Suivez-les. Ils vous conduiront à votre place.

Mon holo-double jaillit soudain de nulle part, me fit un petit sourire et, voletant dans les airs, il me conduisit devant un pupitre bleu doté de trois boutons : un noir, un vert et un rouge.

En quelques minutes, tous les enfants présents furent disposés chacun à leur poste par leur double flou, image flottante projetée par les électro-diodes murales.

Un brouhaha de chuchotements commençait à s'installer quand la voix, d'un ton ferme, nous signifia le silence :

— Taisez-vous, futurs orientés ! Démarrez votre pupitre avec le bouton noir. Acceptez votre orientation avec le bouton vert. Refusez-la avec le bouton rouge.

Et dans un concert de claquements, tous, nous appuyâmes sur ce petit rond noir plastifié.

Des rideaux anti-bruits nous isolèrent les uns des autres et, pour tous, la salle d'orientation numéro 58 s'effaça pour laisser la place à l'image d'un vaste holo-pré.

Je me trouvais juste en dessous des branches d'un majestueux baobab.

Je souris. Le prototype de Mickael avait été retenu. J'étais heureux pour lui.

Depuis deux mois, je n'avais pas cessé de penser à cette soirée de juin, à ce que nous avons vu, à cette destinée qui m'attendait. J'espérais tant de ce jour, de cet aujourd'hui...

Soudain, une terreur immense m'envahit, l'angoisse du vide m'étreignit...

Peut-être ce pupitre allait m'analyser et m'offrir la vision holographique d'un comptable, ou pire, d'un auxiliaire de vérification de compatibilité des normes !

Trois femmes et deux hommes, tous vêtus de toges grises et vertes (le ton paille avait été, semblait-il, rejeté) m'observaient, perchés sur les hauteurs de l'arbre.

L'écorce du baobab se plissa et une fente en guise de bouche se dessina sur le tronc.

Une voix caverneuse en sortit :

— Orientation de Crip Canard, né le 7 mars 2053, fils de Marcolly Canard et Rétricine Canard née Retour. Début de la procédure.

Les cinq drôles d'oiseaux accrochés aux branches descendirent d'un bond et se placèrent face à moi.

Je fus littéralement aspergé d'un flot de lumière blanche qui m'aveugla.

Je fermai les yeux.

Lorsque je les rouvris, un homme-télescope se tenait en position bouddhique à la base du baobab.

Sans attendre plus longtemps, j'appuyais fermement sur le bouton vert de mon pupitre mais ce fut

sans effet.

L'orientation n'était qu'à son début et je devais entendre les explications et recommandations des cinq holorientateurs avant d'accepter ma destinée.

Le premier à s'exprimer fut Holo-Hom1.

Il brossa le rôle que jouaient les hommes-télescopes dans l'observation de notre galaxie, des expériences qu'ils étaient conduits à mener, de leur supériorité par rapport aux observatoires mobiles automatisés et aux androïdes.

Holo-Hom2 parla du séjour nécessaire en clinique cybernétique précédant l'entrée à l'école des Hommes-télescopes, la pose des lentilles optiques ainsi que le traitement permettant l'augmentation de la longévité.

Holo-Fem1 dressa le tableau dans le temps du cycle de scolarité sur les quatre années qui suivraient.

Holo-Fem2 aborda rapidement les diverses matières qui seraient étudiées en 1^{ère} année.

Holo-Fem3 me demanda simplement si j'avais des questions.

J'en avais...des tonnes...

Mais j'étais si heureux et si pressé d'en finir avec cette attente que je répondis : « Non » d'un ton décidé, définitif.

Les holorientateurs disparurent et le baobab me posa LA question, celle que j'attendais depuis plus de deux mois :

— Crip Canard, acceptez votre orientation avec le bouton vert ou refusez-la avec le bouton rouge.

Ma main écrasa le champignon vert, la vision de l'holo-pré et de l'arbre africain s'effacèrent me laissant dans l'obscurité et le silence, derrière le rideau anti-bruit.

Puis, celui-ci s'écarta et se replia sous le pupitre.

Un à un, les autres orientés réapparurent, souriant, déçus, heureux ou déçus.

Des chuchotements reprirent, des rires fusèrent, des pleurs aussi se firent entendre.

Le mur du fond de la salle se teinta en vert sur toute sa surface tandis qu'au plafond, une tache rouge était apparue.

La douce voix s'éleva à nouveau :

— Les orientés vers le vert. Les refusants vers le rouge.

Quel étrange sort était réservé à ceux qui avaient refusé leur orientation ?

Comment accédaient-ils au plafond ?

Je ne le sus jamais et personne ne me donna jamais le moindre indice sur ce qu'il advenait lorsqu'on refusait son sort.

La grande majorité d'entre nous, oubliant les refuseurs, se dirigea vers le mur du fond qui comportait une dizaine de portes transparentes au-dessus desquelles étaient stylisées les différentes spécialisations de l'être.

Je trouvai l'homme-télescope en compagnie de divers autres corps de métiers touchant à l'astrophysique et à l'astronomie représentés par l'homme-étoile, un humain à tête rayonnante, irradiant de son esprit la Voie Lactée tout entière.

Nous n'étions que quatre devant cette porte close, la dernière tout à droite.

Deux filles physiquement semblables, sans doute jumelles ou clones et un garçon au crâne rasé attendaient avec moi, impatients, son ouverture.

Les abords des autres accès étaient bondés et notamment celui d'à côté, de l'homme-chiffre, humanoïde à tête énorme, l'être calculateur, le mathématicien.

Venaient ensuite les portes de l'homme-lettre, de l'homme-comptable moins qualifié que l'homme chiffre et de l'homme-marin qui peuplait le fond des océans.

Je n'eus pas le temps de connaître quelles étaient les orientations stylistiques des autres accès car je fus tiré de ma rêverie par la brusque ouverture du sas.

Un violent courant d'air nous absorba et mes trois camarades et moi fûmes emportés vers les hauteurs à une vitesse vertigineuse par un plexiconduit transparent.

En quelques secondes, la Tour ne fut plus qu'un point sur la Terre qui s'éloignait.

J'étais terrorisé.

Je n'avais pas été préparé à cela.

Contrairement à mes compagnons de voyage qui, eux, paraissaient tout à fait à l'aise.

Ils s'approchèrent de moi et me sourirent.

Dans le silence à peine perturbé par le souffle de l'air dans les conduits de ventilation, l'une des filles me parla :

— N'aie pas peur. Nous sommes dans une bulle spatiale...

Elle fut interrompue par sa sœur :

— Nous arrivons.

Le courant d'air cessa et nous décéléraâmes rapidement.

Le sas s'ouvrit et nous sortîmes sur une plate-forme circulaire d'une cinquantaine de mètres de diamètre, au plancher transparent, surmontée d'un dôme doré parsemé de quelques points noirs.

— C'est la grande salle de la Voûte Céleste Inversée ! s'écria le garçon.

— Oh ! Il a bien appris sa leçon le crâne d'œuf ! rétorqua l'une des jumelles.

— Ouais ! Ça va Silicia, hein ? Tu ne vas pas commencer à te moquer de moi, non ?

— Pauv' petit canard ! Va pas pleurer quand même ? Tiens Saline, défends-le, tu l'aimes tellement !

— Cesse tes imbécillités sœur et laisse ton frère tranquille ! Nous ne sommes pas seuls ici ! Il y a ce garçon qui ne nous connaît pas... Comment t'appelles-tu ?

— Crip. Crip Canard.

— Moi c'est Saline et voici ma sœur Silicia et mon frère Galet. Je te fais grâce de la connaissance de mon nom de famille qui est mille fois plus ridicule que le tien.

— Vous savez où se trouve notre école ?

— Nous y sommes. On nous laisse mariner quelques instants, mais quelqu'un va venir nous chercher, au moins pour nous donner à manger. Je ne sais pas toi mais nous, nous n'avons rien avalé depuis le petit déjeuner et il est Midi !

Ils avaient faim !

Nous étions quatre enfants sur une dalle transparente à travers de laquelle je pouvais voir notre planète bleue au-dessous de mes pieds, je ne comprenais rien à ce qui était en train de se passer, je n'avais pas la moindre idée de ce qui aller nous arriver, et ils avaient FAIM.

— Oui. J'ai faim. Mais j'ai surtout soif d'apprendre et de comprendre les raisons qui ont conduit mon orientation ici. On ne m'a rien expliqué. Rien du tout. C'est comme si je venais de naître.

— Ta soif sera bientôt épanchée, Crip ! lança Galet en souriant.

Et dans le fond opposé de la salle, une porte s'ouvrit, puis une autre, et encore une autre à quelques secondes d'intervalle.

À chaque fois, entre deux et cinq enfants en sortaient.

Instinctivement, nous allâmes tous les uns à la rencontre des autres vers le centre de la pièce.

Un jacassement incompréhensible s'installa alors que d'autres bulles spatiales arrivaient et déversaient leur cargaison de mêmes aux diverses nationalités.

En moins d'un petit quart d'heure, nous fûmes plus d'une centaine d'enfants aux couleurs variées et aux langues souvent étrangères les unes des autres.

Rapidement, l'inquiète interrogation du sort qui nous était réservé céda la place à l'émerveillement et au rire, dénominateurs communs d'expression.

Ce fut le plus beau jour de rentrée des classes et le plus étrange de mon existence.

Il marqua à la fois la fin des vacances, de l'enfance et d'une vie... terrestre.

Les dernières choses que mes yeux aperçurent avant que mes paupières ne se ferment à jamais,



E-Traym

L'homme
téléscope

me donnent encore le frisson.

Car j'ai cru mourir.

Tous ces gamins, dont j'étais, avançaient heureux de la périphérie vers le centre de la salle, irrésistiblement, comme happés par leur destinée.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, ils tombaient au sol, paralysés, et les corps immobiles glissaient, d'abord doucement puis rapidement, par un conduit aux contours invisibles, vers les hauteurs du dôme de la Voûte Céleste Inversée.

La peur gagna les derniers d'entre nous mais nous ne pouvions plus reculer.

L'aspiration était trop forte. Il fallait avancer, continuer à avancer, encore quelque pas, quelques enjambées avant de s'écrouler.

L'oxygène dans l'air commença à se raréfier et je détectai une forte odeur d'éther.

Je vis Saline, Silicia et Galet me sourire.

Savaient t-ils ?

Étais-je le seul dans cette assemblée d'enfant à ne rien connaître du type particulier d'école qu'était celle des hommes-télescopes ?

Je sais maintenant que non.

Certains, rares, étaient conscients que leur vie normale s'achevait ici.

Mais c'est tout.

Pour la grande majorité d'entre nous, la prestigieuse école des hommes-télescopes n'était pas un conte pour enfant. C'était une école merveilleuse, réservée à l'élite...

À huit ans, il y a juste deux heures, si j'avais su ce qui m'attendait dans la grande salle de l'orientation, j'aurais fait partie des refuseurs.

Mais les holorientateurs avaient enjolivé la réalité et il était trop tard maintenant.

Lorsque nous tombâmes à notre tour, j'eus une dernière pensée pour Mickael, Matéo et Mathilde et puis ce fut le noir.

Au réveil, j'étais différent.

Je me sentis immédiatement tout puissant, conscient d'immenses capacités nouvelles que j'allais devoir apprendre à maîtriser, à canaliser.

J'étais vissé sur un piédestal médicalisé, le tronc en position verticale.

Une légère douleur dans les hanches me donnait la nausée.

Je me mis à vomir. D'abord un peu de bile. Puis un sang épais, gras et d'un rouge vif, éclatant, jaillit de ma bouche.

Je ne pouvais plus bouger.

Observant difficilement autour de moi, je pus me rendre compte que je n'avais plus de membres.

Je faisais corps avec une machinerie contenue dans un compartiment capitonné d'à peine plus de trois mètres carrés aux contours bardés d'électrodiodes.

Des images commencèrent à se dessiner dans mon cerveau.

Je n'avais plus besoin de voir, je n'avais plus d'yeux : je ressentais ce qui m'entourait.

Un tas de tripes surmontés d'une paire de jambes, de bras et d'organes divers pourrissaient à mes côtés... Personne ne s'était donné la peine de nettoyer la cabine...

Une voix, puis plusieurs se firent entendre : j'écoutais, comprenais et enregistrais tout.

J'étais devenu un homme télescope, un homme machine en phase de paramétrage, un homme tronc, vidé de sa chair, connecté au calculateur quantique de ma cabine, à la fois compartiment-cercueil de mon corps et gardien-protecteur de ma conscience.

Tout ce que l'être humain avait pu apprendre durant son évolution, je l'absorbais en tant qu'information de type binaire.

J'étais devenu une gigantesque base de données vide qui allait progressivement se remplir.

Je compris la signification symbolique de la Voûte Céleste Inversée, référence à la naissance de

l'univers, moment unique où tout n'était que lumière.

J'assimilais la formation des amas de galaxies, des galaxies, des étoiles, des planètes et des satellites, le rôle des molécules, des atomes, des êtres vivants, des plantes et des animaux, de vous et de moi.

Combien dura cette phase de gavage en données brutes ?

Je n'en sais rien.

Tout ce dont j'ai conscience aujourd'hui, c'est que j'en sais beaucoup, beaucoup plus que le commun des mortels.

C'était il-y a plus de mille ans.

Mille années de solitude totale.

Je n'ai pas quitté mon piédestal mais mon cycle d'apprentissage scolaire est terminé depuis longtemps.

Ma bulle spatiale a parcouru des milliards de milliards de kilomètres.

Je crois contribuer aujourd'hui à l'augmentation des connaissances de l'homme sur sa galaxie, la Voie Lactée.

J'ai découvert dix exoplanètes habitables et suis, depuis peu, en phase d'approche d'un trou noir.

J'étudie l'énergie sombre, composante essentielle de la densité de notre univers.

Toutes ces données m'ont permis de développer le procédé de création :

J'ai calculé et imaginé de nombreux mondes aux propriétés physiques et chimiques fondamentalement différentes de celles que nous connaissons.

Les procédés de virtualisation me permettent de voyager à mon gré dans les différents espaces-temps de mes élucubrations mathématiques.

Dans quelques univers, j'ai même intégré les données qui me constituent, si bien que je peux suivre les découvertes de mes doubles...

Ils sont mes observateurs.

Je suis leur créateur.

Je transmets quotidiennement le résultat de mes observations et de mes études mais personne ne m'en accuse réception.

Où sont les autres ?

Suis-je réel ?

Qui sommes-nous...



E-Traym

L'homme
téléscope

Questions à E-Traym, auteur de *L'homme télescope*

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Ma motivation principale, c'est la création d'un monde, d'un univers, de personnages, de lieux... les plus décalés possibles, les moins probables, les plus déjantés... dans un but au départ très personnel : me faire rire et, d'ici quelques années je l'espère, faire rire mes enfants.

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

J'écris les premières lignes sans savoir où je vais aller. Ensuite, au fil des phrases, je visualise ce que je crée et je complique la sauce. Puis l'histoire se met en place toute seule et les différents scénarii se dessinent. J'en choisis un mais je ne m'y tiens jamais. En fait, je mélange tout, et mon tout fait des nouvelles bizarres...

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Au départ, ce texte était destiné à un AT sur le thème de l'école pour Parchemins et Traverses mais j'ai dérivé grave... J'ai abandonné le truc pendant un an et quand j'ai vu votre AT vers un autre monde, j'ai pensé que ça pouvait coller. Le concept de l'homme-télescope a donné lieu aussi à la naissance d'un poème inachevé à plusieurs mains sur le forum du webzine Trois Petits Points...

Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?

Je pense que pour écrire, il faut savoir lire en attaché et vice-versa. Pour le reste, et en ce qui me concerne, je suis assez satisfait de ma vie réelle, même si je sais qu'elle ne l'est pas depuis que j'ai rencontré l'auteur qui écrit mon histoire...

L'autre monde le plus probable c'est la vie après la mort ? la vie sur une autre planète ? un monde parallèle ? autre ?

L'autre monde le plus probable est celui que nous construisons tous, chacun de notre côté. Il est passé, il est fait de souvenirs que nous avons ou croyons avoir vécus ou que nous aurions aimés vivre. Il s'oppose au monde présent qui ne dure qu'un fragment de temps, et sur lequel nous n'avons aucune prise.

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Tuck Pendelton (héros de l'aventure intérieure). Pour enfin constater et démontrer à quel point l'infiniment petit contient l'infiniment grand.

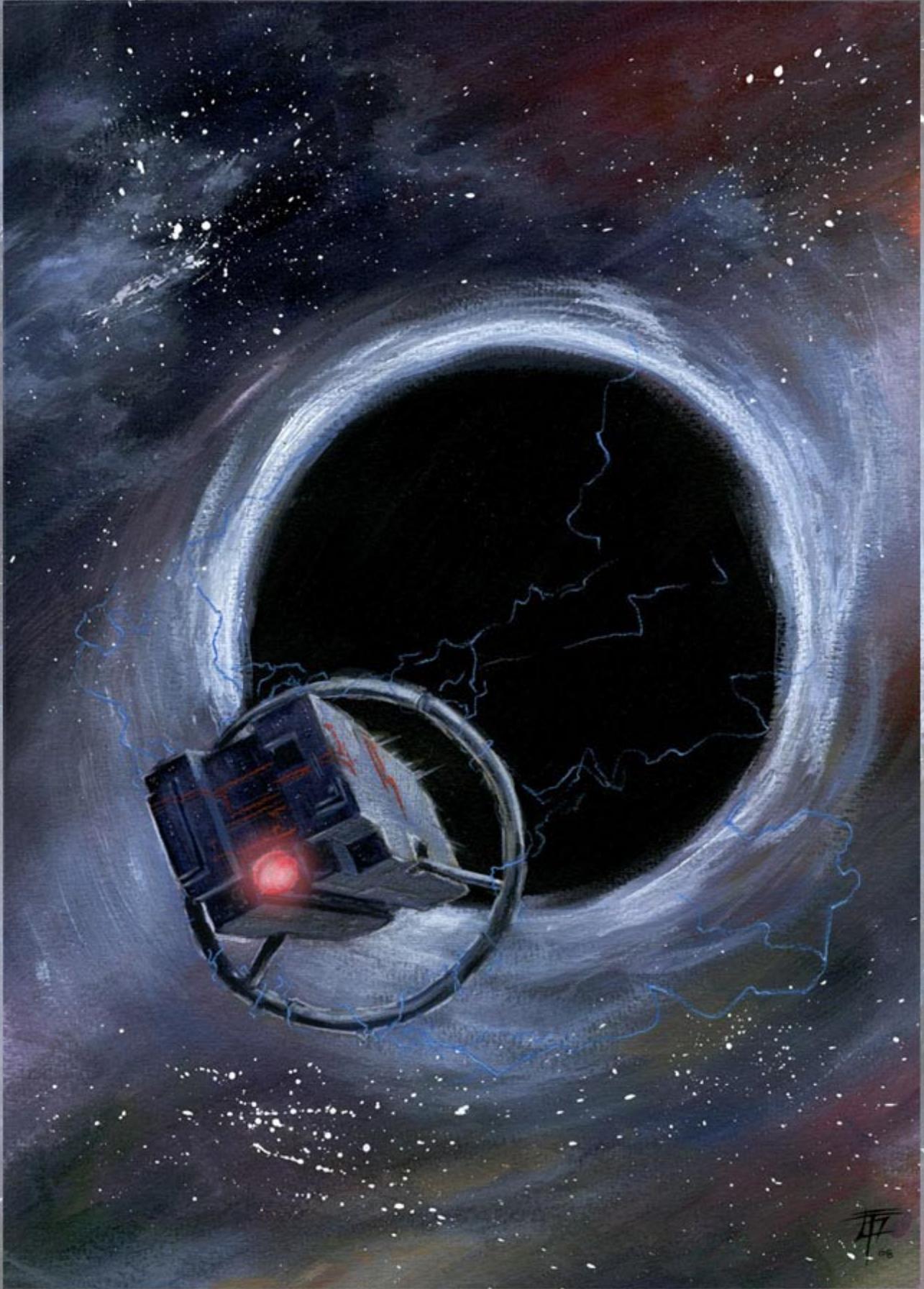
Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Répondre à la grande question du « pourquoi ce tout » de la manière la plus absurde qui soit dans un bouquin de trente mille pages et continuer à écrire des nouvelles de plus en plus décalées.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Des nouvelles dans Marmite et Micro-Ondes, Trois Petits Points, Eclats de Rêves, et le Navire en Pleine Ville.

Reborn



Texte : Anthony Boulanger
Illustration : Guillaume Tiret

Reborn

Anthony Boulanger

I. Le déclencheur

« Au siècle dernier, lorsque l'on demandait à des exologues ce qui était nécessaire pour la colonisation d'une exoplanète, ils citaient généralement, de façon exhaustive, les éléments suivants :

- Une exoplanète (logique, n'est-ce pas ?).
- Une équipe d'exploration humaine robotiquement assistée.
- Une équipe de colonisation étalée sur plusieurs vagues de vaisseaux.

À l'époque, rares furent les équipes de ce type à être envoyées à travers le vide interstellaire malgré la découverte de pléthores d'exoplanètes telluriques parmi lesquelles nombreuses étaient celles qui possédaient une hydrosphère. La raison en était simple, la technologie ne permettait à aucun vaisseau de parcourir les faramineuses distances dans un laps de temps compatible avec une vie d'homme.

Les « rares équipes » que j'évoque sont passées outre le problème d'une mission limitée par l'espérance de vie humaine et correspondent à ces gigantesques vaisseaux-mondes, vaisseaux-tombes comme les appellent certains, assemblés sur la face cachée de la Lune et dérivant à présent en direction des étoiles les plus prometteuses. Les équipes internationales suivent bien sûr leur progression même si nous pensons que les descendants des actuels astronautes auront oublié la mission initialement confiée à leurs ancêtres une fois leurs cibles en vue.

Mais pardonnez ma digression. Je disais donc : trois éléments nécessaires à la colonisation d'une exoplanète : la planète, l'exploration, la colonisation. J'en ajoute deux à présent : la nécessité et la technologie... La survie de l'espèce humaine, son avenir, n'est plus sur Terre mais sur un autre sol. Combien de temps nous reste-t-il avant que la couche d'ozone ne disparaisse tout à fait, condamnant toute forme de vie ? avant que la surpopulation n'étouffe le monde sous les émeutes ? que l'anarchie des catastrophes naturelles que nous avons provoquées ne frappe nos rares villes encore épargnées ? L'espèce humaine doit sacrifier ce monde et en porter éternellement son deuil sur un autre.

Aujourd'hui, la nécessité de quitter nos continents, que nous accablons et vampirisons, n'a jamais été aussi pressante. Nous avons réuni les cinq éléments nécessaires à la colonisation d'une planète. Il faut agir maintenant, tant que la planète ne s'est pas embrasée dans une guerre totale et suicidaire. »

Discours devant les présidents des États membres du G24 de Sylwain River, délégué de l'Agence Scientifique Internationale.

II. La nécessité

- Plus d'un million de morts, c'est la conséquence dramatique du dernier cyclone sur les côtes asiatiques.
- Une épidémie de peste frappe l'Égypte et menace d'arriver en Europe.

- Quinze milliards d'êtres humains vivent sur Terre selon les dernières estimations. Il nous faudrait vingt-huit fois la Terre pour supporter notre consommation.
- Des nouvelles de la température : + 0,5 degrés Celsius en sept mois, c'est la plus forte progression jamais enregistrée.
- Les OGM font plusieurs milliers de victimes. Un gène déficient d'un nouveau maïs provoque des hémorragies fatales en Amérique du Nord.
- Le dernier ours blanc est mort au zoo de Munich ce matin.
- Les tensions entre les États-Unis et le Moyen-Orient s'accroissent toujours un peu plus. Le recours à la force nucléaire n'est pas exclu.

Extraits de dépêches du site planètehurlante.eu

III. La technologie

« Comme pour de nombreuses découvertes scientifiques fondamentales, c'est un accident qui permit les voyages spatiaux. Sans la défaillance de l'accélérateur lunaire de particules, aucun programme de recherche sur les trous de ver n'aurait été financé. Souvenez-vous, après la collision de muons à une vitesse proche de celle de la lumière, l'équipe scientifique avait assisté à l'apparition d'un mini trou noir éphémère, suffisant toutefois pour arracher une centaine de mètres cube de roche. Ces roches réapparurent intactes quelques secondes-lumière plus loin. Le potentiel de ces trous noirs si particuliers était évident : un déplacement de volumes presque instantanément.

Grâce à la mobilisation de fonds colossaux, les expériences allèrent très vite, le but n'était pas de comprendre le phénomène mais de le répéter et de le maîtriser. Les tests sur des systèmes vivants, enfermés dans une enceinte, survinrent et avec eux leur lot de surprises : aucun dommage physique, biologique, comportemental, n'était visible, et ce, dès les premiers tests conçus pour résister à des pressions extrêmes. Les constantes et les paramètres divers furent ajustés jusqu'à pouvoir créer un « moteur ».

Des vaisseaux prototypes pouvant accueillir un équipage humain furent bientôt mis en place. Entre toutes les constructions spatiales, ces bâtiments étaient reconnaissables par l'accélérateur de particules greffé à leur structure qui permettait la génération des trous de ver et qui les faisait ressembler à de petits planétoïdes dotés d'un anneau.

Extrait de la conférence de l'IA RDO-262 pour les classes de neuvième.

IV. La planète

Nom : Gliese 581 c

Étoile : Gliese 581 (naine rouge, Constellation de la Balance) ; type spectral : M3V

Distance : 20,5 années-lumière

Masse planétaire : environ cinq fois la masse terrestre

Rayon planétaire : environ une fois et demie le rayon terrestre

Surface solide : environ trois fois la surface terrestre

Découvreurs : Udry et. al (4 avril 2007)



Anthony
Boulangier

Reborn

V. L'équipe

« Elle (L'équipe d'exploration) se doit d'être de petite taille. Cela permet de réduire les coûts de ladite exploration et de limiter la perte en vie humaine, et en particulier de scientifiques de haut niveau en cas de problèmes létaux. Nous prévoyons en effet que les coûts de formation dans le futur seront tels que celles-ci seront réservées à une élite sociale fortunée. Le choix d'experts scientifiques à la disposition des gouvernements pour les recherches et missions sera alors de plus en plus limité. Elle doit malgré tout être diversifiée, de façon à recouvrir un large panel de spécialités. Nous préconisons ceci : (version 8.3)

- Un astronaute : *Hélène Saint-Jones ou Mikhaïl Vavilin ???*
- Un interfaceur-programmeur, spécialiste en Intelligence Artificielle : *ok, moi. À dispo en particulier : Stan en version gamma pour le monitoring navette ; HX8 pour les analyses bio-physico-chimiques ; Babel pour un éventuel contact. Se renseigner sur le reste.*
- Un physicien chimiste : *Elisabeth Eagling.*
- Un exobiologiste, spécialiste en macroévolution des systèmes vivants : *ok, Arnaud Cuvial.*
- Un exobiologiste, spécialiste en microbiologie : *ok, Tian Li.*
- Un expert en génie civil : *ok, Sylvia Ukumbwe.*
- Un expert en armes et « survie » : *un militaire quelconque. »*

Extrait de la prise de notes de William Doors lors de la présentation à huis clos de la mission Reborn.

VI. Le voyage

Hélène Saint-Jones :

Nous sommes partis pendant la nuit avec deux jours de retard, direction Cap Canaveral. Le lieu est symbolique, mais est-ce que le symbole est si important ? Tant de millions de crédits dépensés pour maintenir ce site en activité malgré les éléments qui se déchainent alors qu'il serait si simple de tout démanteler. Enfin bref...

Deux jours de retard je disais, aucune fenêtre de lancement n'était disponible auparavant. Dans le *waver*, nous avons pu profiter du paysage et contempler les vagues s'écrasant sur notre véhicule. Enfin, sauf Cuvial et Li, ces deux-là s'entendent comme larrons en foire et passent leur temps à discuter de leurs éventuelles futures découvertes.

Lors de la première réunion, j'ai été surprise de voir que deux biologistes étaient enrôlés alors que je suis la seule astronaute de formation. Mais l'un s'occupe des grosses bêtes et l'autre des petites. Super... C'est sûr que si la planète qu'on vise possède une biosphère, il faut l'étudier et évaluer sa dangerosité pour d'éventuels colons, mais de là à mettre deux hommes sur le coup...

En fait, je pense que je me sens seule. La mission va être longue...

Le *waver* nous a déposés à quelques centaines de mètres de la plateforme de lancement et nous avons embarqué dans la navette. Nous allons débarquer sur la lune dans quelques heures et, après un dernier *checking* à la base permanente, direction les étoiles. Je dis que la mission va être longue, mais seulement parce que j'oublie de temps à autre quelle est ma destination. Une autre planète, dans un autre système solaire. Le rêve de n'importe quel astronaute !

Machinalement, à peine sanglée, j'ai ressorti les plans d'Avant-Garde, le vaisseau qui va nous mener jusqu'à Gliese 581 c. Même si cela fait des mois que je travaille dessus, en virtuel ou en réel, je le trouve toujours aussi étrange. Il est très compact, pas du tout aérodynamique. On dirait une sorte de cube entouré d'une immense couronne métallique : c'est l'accélérateur de particules qui est à la base du générateur de trou de ver. Le maniement en est on ne peut plus simple : on règle le diamètre

du trou noir en fonction de la distance à parcourir. Plus il est gros, plus il rejette loin ce qu'il a absorbé. Ca va être du gâteau. Même si c'est un veau, il va être plus simple à manœuvrer que le *lander* que nous allons utiliser pour atterrir sur la planète...

Elisabeth Eagling :

C'est la onzième fois que je pose le pied sur le sol lunaire, mais c'est un plaisir toujours renouvelé. Cette sensation de légèreté qui nous enveloppe, que l'on ressent de l'intérieur. Malheureusement, je n'aurais pas le temps de faire un détour par les parcs de gravité, nous ne restons que le temps de faire un dernier *checking* d'Avant-Garde et des IA que Doors a intégré.

J'ai entraperçu le vaisseau lors de l'alunissage. Je savais qu'il était gros, forcément avec un accélérateur de particules embarqué, des matières premières pour les constructions, des robots et des labos, mais ça fait un choc de le voir véritablement. S'il n'avait pas été sur la face cachée, il aurait sûrement été visible depuis la Terre. Tiens, faudrait que je retrouve sa masse exacte pour calculer la quantité de carburant qui aurait été nécessaire s'il avait décollé depuis la Terre, juste par curiosité.

Arnaud Cuvial :

Ça y est, c'est le décollage ! Je vois le sol s'éloigner, je vois les pentes du cratère ! La moindre des choses à dire, c'est que cela se déroule en douceur ! Merci à l'atmosphère ténue, j'avais déjà failli être malade dans la navette au départ de la Terre tout à l'heure, avec toutes ces turbulences.

J'ai peine à croire que nous sommes en route pour l'extérieur du système solaire, pour des planètes potentiellement habitables ! Du coup je suis presque content qu'aucun des satellites de nos géantes gazeuses, étudiées pendant que je n'étais encore qu'un gosse, n'abrite de vie et qu'ils soient si peu accueillants. Je serai peut-être le premier exobiologiste à découvrir et décrire une forme de vie extraterrestre !

Frederico Lopez :

Nous voilà en route pour de bon. La lune se réduit déjà à la taille d'une pièce de monnaie dans cet océan de néant.

Les civils ont l'air enthousiastes, c'est déjà ça. J'ai eu accès aux dossiers sur chacun d'eux, je ne pense pas qu'il y aura de problèmes. Ce sont tous des gens solides, sinon, ils n'auraient jamais été sélectionnés. Y a juste peut-être Doors qui a l'air d'être plus rude que les autres, mais tant que je ne me mêle pas de ses IA, on devrait pouvoir cohabiter. De toute façon, ça ne va pas durer longtemps. Aux premiers signes de viabilité d'une planète, je dois transmettre le feu vert.

Je suis descendu à l'arsenal pas plus tard que tout à l'heure. Il y a assez d'armes et de munitions pour tenir un siège pendant des mois au cas où. J'ai quelques jours pour démonter et contrôler tout ça. Je sais que cela a été fait et refait sur Terre mais si je ne m'en occupe pas moi-même, je ne pourrai jamais les utiliser sereinement. Non pas que je veuille les utiliser, je ne suis pas un fanatique du sang ou du combat. Ma mission de soutien/technicien pour les scientifiques me convient tout à fait et j'espère que ça en restera là.

Eagling lance un message radio. Apparemment, on va faire le premier « saut » comme elle dit. Je rejoins la salle dans lesquels les sièges-sarcophages nécessaires au voyage sont disposés. Je ne suis pas le dernier, Ukumbwe arrive derrière moi. La physicienne nous réexplique une dernière fois la procédure. Nous la connaissons par cœur pour l'avoir répétée des dizaines de fois mais ça permet d'ajouter un brin de solennité à l'évènement. Nous allons prendre place sur un siège capitonné, spécialement conçu dans le même matériau incompressible que la coque. Ils ont été moulés sur nos corps pour une utilisation optimale. Les couvercles vont se placer sur nous, nous enfermer dans une enceinte protectrice avec une réserve d'oxygène suffisante pour cinq heures.

Si le vaisseau est si gros, c'est en effet à cause du matériau utilisé pour le construire. Je n'ai pas les détails, ce n'est pas mon job de connaître ça, mais c'est basé sur des fibres de carbone, de diamant,



Anthony
Boulangier

Reborn

je ne sais pas trop... En tout cas, ça rend le vaisseau insensible à des compressions extrêmes, du style de celles que le trou noir va créer. Dans l'éventualité improbable ou une faille endommagerait la coque externe, chacun des compartiments possède sa propre coque sur le même modèle que l'externe et que nos sièges.

William Doors :

Je n'aime pas, mais alors vraiment pas la façon dont ce siège me colle. On a vraiment l'impression de prendre place dans un cercueil : on ne peut pas bouger, on va nous enlever la lumière. J'espère qu'on ne fera pas trop de sauts. Si je me souviens bien, on en fait un pour dépasser Pluton, on se réoriente puis, seulement à ce moment, on en fait un gros pour rejoindre le système de Gliese 581. Ca y est, oui, je m'installe. Non, je n'ai pas besoin d'aide, est-ce que j'ai déjà eu besoin d'un coup de main sur Terre ? Ah bon sang, j'entends le chuintement des systèmes qui abaissent le couvercle. La dernière chose que je vois, c'est Saint-Jones qui me sourit et me fait un signe de la main. Ça aurait pu être pire comme dernière vision...

On n'entend qu'une sorte de sifflement qui revient périodiquement, un son très aigu. Je pense que j'imagine tout ça. Même si l'accélérateur faisait du bruit, on ne l'entendrait pas vu qu'il est dans l'espace... Faut juste que je me détende. Je ne suis pas claustro. 'Tain, je sais ce que j'aurais dû faire, j'aurais dû installer une interface dans ce cocon, j'aurais pu communiquer avec Stan ou Babel. Ou avec les autres membres de l'équipage à la limite. Faudrait que je demande à Eagling si les ondes passent à travers les trous de ver... Que je réfléchisse... Non impossible de me concentrer avec ce bruit ! Je ne l'imagine pas, y a vraiment un truc qui siffle !

Le sarcophage se rouvre soudain. Tout le monde est déjà debout. Y a eu un problème ? Li me croasse que nous sommes arrivés, mes questions devaient se lire sur mon visage. On est déjà arrivés ? En quelques secondes ? On est dans un autre système solaire de notre bonne vieille Voie Lactée... Je savais que ça devait arriver, mais ça fait un choc d'y être aussi vite ! Nous sommes à plus de vingt années-lumière de la Terre !

Hélène Saint-Jones :

Nous y sommes ! Tout le monde n'est pas encore sorti de son siège que je me précipite à ma salle de commande. Connexion à l'interface du hangar, largage des caméras spatiales, affichage à l'écran.

...

Quelle splendeur...

Sylvia Ukumbwe :

Lorsque le groupe est arrivé dans la salle principale du vaisseau, nous avons retrouvé Hélène, en larmes devant l'écran géant. Il n'y avait pourtant rien de plus qu'une planète à l'affichage. Enfin, je dis que ce n'est rien de plus qu'une planète, mais c'est vrai que ce roc géant représente un espoir de survie pour des milliards d'hommes et de femmes.

De là à en être émue aux larmes... Oui, bon, c'est la jalousie qui parle. Je sais parfaitement pourquoi Hélène pleure. Son rêve se réalise, elle se tient à quelques dizaines de milliers de kilomètres d'une planète qui a de nombreuses chances d'être habitables... Elle réalise son rêve, en effet... Elle a bien de la chance. Moi, je n'en ai plus. Si je suis là, c'est seulement parce que je suis la meilleure dans mon domaine, la plus à même de concevoir ce qui pourrait devenir une colonie humaine dans un autre monde. C'est déjà pas mal me direz-vous.

Tian Li :

L'image devant mes yeux est incroyable. Bleue et ocre, verte et grise, blanche et noire... C'est une réplique géante de la Terre ! Un physicien de mon université disait que l'univers est tellement grand,

le nombre de systèmes solaires confinant à l'infini, qu'il y a forcément dans une galaxie un double exact de notre planète. Nous ne l'avons pas trouvé aujourd'hui, mais nous avons trouvé sa grande sœur en tout cas !

Les optiques des satellites se déplacent et nous permettent de contempler le reste du système. Cela fait vraiment bizarre. Tout est si différent...

Lopez semble s'agiter, brisant cet instant magique, mais il est vrai que c'est un militaire, il a ses ordres et ils sont d'évaluer le potentiel à la colonisation de cette géante. Il n'a pas de temps à perdre.

VII. L'arrivée

Rapport de l'Intelligence Artificielle HX8 sur l'atmosphère de Gliese 581 c, synthèse demandée par l'utilisateur :

Sonde envoyée à 1608 GMT.

Entrée dans l'atmosphère à 1653 GMT.

Début des analyses à 1653 GMT.

Fin des analyses à 2140 GMT.

Atterrissage à 2141 GMT.

1) La présence d'ozone dans les hautes couches atmosphériques est confirmée.
 2) L'utilisation de la chromatographie gazeuse en utilisant l'hélium et l'argon comme vecteur à travers les colonnes d'analyse et sur un gradient vertical pondéré donne comme composition dans les moyennes et basses couches atmosphériques :

- 24,3282% de dioxygène
- 73,0122% de diazote
- 0,5004% de dioxyde de carbone
- 1,2936% de dihydrogène
- 0,8901 % de vapeur d'eau
- Traces de méthane (inférieur à 0,0002%)
- Traces de sulfure d'hydrogène (inférieur à 0,0002%)
- Autres gaz (inférieur à 0,0002%)

La teneur constatée en dioxygène, plus forte que sur Terre peut être due à une photosynthèse particulièrement performante (planète peu éloignée de son soleil). Cette teneur peut laisser augurer de forts incendies.

La teneur importante en dioxyde de carbone semble confirmer cette hypothèse d'incendies plus nombreux et difficiles à maîtriser. Une évaluation du volcanisme actif et de la respiration des organismes que l'on assimile à des végétaux reste à faire pour statuer définitivement. Le fractionnement isotopique (rapport carbone 13 sur carbone 12) indique que cette forte présence n'est pas due à une action « assimilée anthropique ».

Rapport de l'Intelligence Artificielle HX8 sur la biosphère de Gliese 581 c, synthèse demandée par l'utilisateur :

Présence d'organismes vivants pluricellulaires (analyse des membranes cellulaires en annexe 6). Pas de noyau compartimentant les acides nucléiques (séquençage de deux « assimilés arbres » en annexe 12).

Présence exclusive d'organismes très comparables aux végétaux terriens. Pas de représentants assimilables au règne animal. Pas de présence microbienne attestée malgré la présence d'organismes pluricellulaires.

Sylvia Ukumbwe :

Les travaux de terrassement ont commencé. Tout se passe à merveille, les robots embarqués dans les soutes de l'Avant-Garde élèvent les premiers pans d'une base à un rythme correct et je peux réfléchir en toute sérénité à ce que seraient des villes ici. Tout va très vite en fait, je suis surprise. Alors que je ne pensais pas pouvoir travailler avant plusieurs mois, Cuvial et Li ont annoncé que notre vie sur cette planète n'était pas menacée : aucune bactérie d'aucune sorte, ni aucun virus n'ont été détecté. C'est incroyable mais c'est comme ça. Les seules formes vivantes sont ces grands arbres, ces structures vertes réunies en forêt que l'on apercevait depuis l'espace. Après une évaluation des risques sismiques, volcaniques et des inondations, j'ai donc pu choisir l'emplacement de ce qui sera peut-être la première ville extra-terrestre. Décidément, oui, ça va vraiment très vite.

Arnaud Cuvial :

Les tests de culture de plantes terriennes sont très concluants, ce qui est d'autant plus étonnant en l'absence - avérée par nos multiples analyses - de microorganismes symbiotiques dans le sol. Il faut quelques mois encore pour analyser l'effet de l'environnement sur le génome des générations successives mais je ne m'inquiète pas outre mesure.

Avec Tian, nous nous interrogeons toujours sur ces histoires de microorganismes absents. Je suis tenté de dire qu'il n'y en a pas d'après les résultats des observations par fluorescence ou encore de la cytométrie en flux mais... Mais il faut que je garde à l'esprit que je ne suis pas sur Terre. Mes appareils ne sont pas détraqués (tout marche correctement sur des cultures pures de colibacilles) mais est-ce que je suis à même de détecter ces éventuels microorganismes extraterrestres dans les mêmes conditions ?

En tout cas, aucun cobaye n'est tombé malade depuis notre arrivée, j'ai fait ce que j'ai pu à ce niveau et j'ai d'autres chats à fouetter, j'ai donc déclaré l'innocuité de l'environnement de Reborn. On avancera d'autant plus vite sur le planning ainsi.

VIII. La communication

Frederico Lopez, général dans l'Armée Unie du G24 aux présidents des états-membres du G24 :

« À ce jour, aucun danger de nature macrobiologique ou microbiologique n'a été mis en évidence. Les tests engagés par les scientifiques sur la pérennité des cultures sont concluants, ce qui laisse supposer que l'élevage est également possible à partir des produits d'agriculture. La surface exploitable de la planète (habitations et alimentation) est évaluée à trois fois la surface terrestre.

En conclusion, l'adaptation d'espèces terriennes à cette planète est possible, la colonisation peut démarrer. »

Elisabeth Eagling :

Je suis passablement furieuse ! Et je ne suis pas la seule, Cuvial, Ukumbwe le sont tout autant que moi, les autres sont indignés. Ce militaire s'est fichu de nous, outrepassant totalement nos droits. Il s'est permis aujourd'hui même d'emprunter notre *lander*, de rejoindre l'Avant-Garde resté en orbite et d'envoyer une capsule à travers un trou de ver jusqu'à la Terre. Il nous a pris en otages ! Il est resté là-haut, se contentant de nous informer par radio qu'une première vague de colons allait arriver dans quelques semaines, puis une autre encore après celle-ci.

Cuvial a hurlé dans l'émetteur en entendant cela. Il a enterré Lopez sous un flot de colère, le traitant d'irresponsable, lui répétant à plusieurs reprises qu'un tel accord à la colonisation ne pouvait être donné avec les seuls tests préliminaires effectués. Que personne ne connaissait les effets de l'ingestion des aliments cultivés sur place, personne ne pouvait dire si la fertilité des colons pouvait être affectée par exemple. Lopez s'est contenté de répéter que les colons arrivaient.

IX. L'exode

« L'annonce par le G24 de la découverte d'une nouvelle Terre, habitable par les espèces humaines, et du lancement d'un programme de colonisation a fait l'effet d'une véritable bombe. Les conditions pour prétendre être candidat au départ ont été énoncées ce matin même par Sylwain River, délégué de l'Agence Scientifique Internationale :

- Avoir entre 10 et 35 ans.
- Ne pas souffrir de malformations (de naissance ou liées à un accident).
- Ne pas avoir d'antécédents de maladies systémiques sur, au moins, les trois générations précédentes.
- Ne pas être stérile.
- Ne pas avoir de maladie sexuellement transmissible.
- Ne pas être sous médication.

Un bilan complet est réalisé pour chaque candidat répondant à ces premiers critères, accompagnés de tests psychologiques pour déterminer la capacité des futurs colons à survivre dans ce nouveau monde.

La planète en question, très vite baptisée Reborn par la communauté internationale, du nom de la mission de scientifiques partie il y a quelques semaines, se situe dans la Constellation de la Balance, à plus de vingt années-lumière. La construction de vaisseaux cargo, capables de transporter plusieurs milliers d'hommes et femmes et de traverser instantanément ou presque le vide interstellaire a débuté sur la face cachée de la lune. Elle devrait être achevée dans quelques mois. »

Thomas Knocker
Dépêche de l'AFP

Sylwain River :

Dès la réception du message de Lopez, la construction des vaisseaux a commencé. Paradoxalement, ils sont plus simples à construire que l'Avant-Garde, il n'y a pas besoin de miniaturiser les accélérateurs de particule. Leur taille impose par contre qu'ils devront faire plusieurs sauts dans des trous de vers successifs mais cela ralentira à peine les flottes.

Les tests des premiers bâtiments se terminent demain. Nous enverrons immédiatement sur Reborn un vaisseau chargé de matières premières et de robots pour aménager les habitations, les fermes, les industries... Il faut également penser à la suite, trouver toujours plus de planètes, que les Hommes essaient à travers la galaxie.

En fin de compte, je ne sais pas si le terme de « colonisation » est vraiment approprié pour ce tournant dans notre histoire. Cela s'apparente plus à un déménagement.

Thomas Knocker :

Je crois que je suis fou. La planète entière est en proie à la folie. J'ai réussi leurs tests, je suis officiellement un colon, en attente du départ. Je laisse trente années de ma vie derrière moi, un métier, une famille, des amis, mais je pars pour l'aventure la plus incroyable de tous les temps ! Je pars pour un autre monde ! Qui pouvait s'imaginer une telle chose il y a seulement quelques semaines de cela ?

Les guerres se sont calmées d'elles-mêmes, les tensions semblent s'envoler. Même les catastrophes naturelles se font moins nombreuses. L'humanité et la Terre retiennent leur souffle...

Il me reste quelques jours à attendre.



Anthony
Boulangier

Reborn

Marie River :

Mon père m'a accompagnée jusque sur la base lunaire pour le départ. De là, nous sommes montés dans des navettes reliées à un filin de diamant, qui, tels des ascenseurs, nous ont emmenés jusqu'au vaisseau. Il est tellement gros qu'il ne pouvait être construit sur la lune, il n'aurait jamais pu décoller.

Mon père est monté avec moi dans le monstre métallique, m'a accompagné jusqu'à mon siège noir. L'effet est vraiment saisissant. Autour d'une sphère centrale où se trouvent les commandes et les hangars, des milliers de coursives rayonnent, chacune d'elles abritant les cocons qui vont nous protéger des trous noirs. J'ai beau chercher, je ne trouve rien qui ressemble de près ou de loin à cette structure gigantesque.

Une sirène a résonné. L'heure est venue. L'homme face à moi me fait un signe, un sourire béat sur son visage. Il a raison de sourire, je devrais laisser ma peur de côté et faire de même. Je m'installe dans le moule du siège et celui-ci s'adapte à ma silhouette. Le couvercle finit de glisser et de me masquer la vue. Mon père ne me regardait même pas...

Une dernière fois, nous entendons une voix humaine, assourdie par l'épaisseur du cocon, une voix qui nous souhaite bonne chance et nous dit : « Au revoir ».

Au revoir, oui... Au revoir Terra.

Sylwain River :

Ils sont partis... Ma fille avec eux. Partis pour un monde que je ne connaîtrai jamais. La sphère de leur vaisseau s'est éloignée imperceptiblement puis s'est contentée de disparaître en une fraction de seconde sans que l'on ne s'y attende vraiment. Le filin de liaison est réorienté vers les autres vaisseaux déjà construits. Pas de temps à perdre pour drainer la surpopulation qui gangrène la Terre.

Hélène Saint-Jones :

Ils sont apparus sans s'annoncer. Le ciel dégagé s'est soudain piqueté d'un point noir. Les instruments de William se sont couverts de parasites, puis une voix synthétique a surgi.

« Nous sommes arrivés. »

Et ce fut tout.

Babel s'est connecté aux caméras de l'Avant-Garde, les a redirigées et nous avons assisté à un spectacle... horrible. Oui, je crois que même moi j'ai envie de le qualifier ainsi. Des dizaines de navettes se sont déployées depuis la sphère. À voir l'accélérateur de particule, à l'aspect de la coque, aucun doute... La première vague de colons était là.

Ils sont descendus par milliers, tel un essaim de criquets dévastateurs, ont atterri et se sont immédiatement mis au travail. Ce n'étaient pas des colons mais des robots. Evidemment, j'aurais dû y penser. Doors a essayé de se connecter à eux mais n'a pas réussi. Babel a essayé de communiquer. Ils étaient là pour construire une mégalopole.

Les machines ont déplacé notre ancien *lander* et l'ont démantelé. Ils ont investi la base conçue par Sylvia et ont téléchargé les plans de ses villes. Telles des fourmis malsaines et métalliques, ils ont grouillé sur les façades, ont acheminé des matériaux descendus en même temps qu'eux et ont ajouté des excroissances hideuses aux murs.

Nous savions que cela devait se passer ainsi mais c'est dur à accepter. Nous avons été trahis, exploités tous autant que nous sommes. Maintenant nous sommes oubliés, écartés du processus... J'en viendrais presque à regretter d'avoir découvert cette planète.

Arnaud Cuvial :

Cela fait une semaine que la Terre nous a rattrapés en la personne de ces nouvelles IA. Tandis que certaines achevaient de dénaturer la base actuelle, d'autres labouraient le sol de la planète. J'ai honte... C'est moi qui ai fait les tests sur la culture des végétaux, c'est moi qui ai permis cela. Nos dirigeants ne voient pas ce continent comme une seconde chance pour l'humanité mais comme une

expansion, un nouveau sol à exploiter à 200% et à utiliser comme décharge, à dénaturer, une nouvelle atmosphère pour accueillir leur pollution.

Li nous appelle. Il pointe le ciel. D'autres points noirs sont apparus. Cette fois-ci, je pense bien que c'est la fin. Voici les colons, voici l'anarchie. Au revoir... Au revoir Terra II.

Marie River :

À notre arrivée, tout était déjà prêt. L'effet était saisissant. Guidés par des IA, nous avons été répartis dans les quartiers d'une ville fantôme. Des murs gris s'élevaient, des voûtes nous surplombaient, délicates et semblant pourtant nous écraser, comme avides de se repaître de nos vies. L'excitation a jeté un voile sur ces apparences lugubres et n'est toujours pas retombée. Quelques heures après l'atterrissage, la cité bat toujours au rythme d'une fête gigantesque et je me pose déjà la question : *Qu'allons-nous vraiment faire ici ? Avons-nous trouvé un sens à notre vie avec ce nouveau monde ? Je ne crois pas...*

X. La digestion

Tian Li :

Les vaisseaux-cargos se succèdent, semaine après semaine, en un flux inextinguible. Je n'en peux plus de ce spectacle. Je pense qu'ils ont commencé à construire sur les autres continents. Peut-être même sur l'océan, allez savoir...

Du coup, j'ai pris l'habitude de me réfugier dans les bois qui s'étendent à l'ouest de la nouvelle New York. Pour l'instant, l'urbanisation ne les a pas encore touchés. Il y règne un calme étrange, surnaturel. Un calme bienvenu.

Cuvial et moi n'avons jamais compris pourquoi ces arbres étaient la seule forme de vie de cette planète, comment ils persistaient, se nourrissaient, se reproduisaient. Pourtant, les bois grandissent. Nous en avons la certitude, la surface qu'ils occupent augmente. Il faudrait que je me repenche sur le problème, car j'ai même l'impression qu'ils augmentent de plus en plus vite à chaque nouvelle arrivée de colons.

Thomas Knocker :

Finalement, la vie aura repris son cours comme si de rien n'était. J'ai été « reclassé » en tant que journaliste ici, à cause (grâce ?) à mes antécédents sur Terre. Faut que je boucle ce fichu papier sur les écroulements... Personne ne sait ce qui se passe, mais depuis quelques semaines, des « arbres » de Reborn se sont mis à apparaître en plein milieu de la cité. Ils surgissent soudainement. Le sol se craquelle et ils poussent en quelques secondes jusqu'à atteindre deux à trois mètres de haut. Au début, le phénomène était vraiment ponctuel, un de temps en temps, mais maintenant, c'est par bosquets entiers qu'ils ravagent nos cités.

Marie River :

Hier soir, mon immeuble a été englouti par la forêt ! Heureusement, je n'étais pas chez moi, mais la plupart des autres résidents n'ont pas échappé au phénomène. Des centaines de vie à ajouter au bilan de la guerre. Je dis « guerre »... mais sans savoir quel est notre ennemi... Ça a commencé par avaler nos *landers*, nous coupant du refuge des vaisseaux et de la planète-mère. Puis les plus petites cités périphériques ont été attaquées par les « arbres ». Ce que l'on prenait pour un phénomène naturel est en fait une arme terrible... Manipulée par une sombre intelligence, à n'en pas douter... Les militaires pensent que ça se cache dans le sol. On a essayé d'investir les bosquets, de creuser mais les équipes ont aussitôt disparues, dissoutes par une substance inconnue. Et aujourd'hui, mon immeuble. Et demain, le reste de l'humanité exilée sur cet enfer... Sauf si... sauf si les vaisseaux de



Anthony
Boulangier

Reborn

rapatriement arrivent à temps depuis la Terre.

Comme s'ils pouvaient encore venir... Depuis le temps que les appels de détresse ont été envoyés par les IA en orbite, pourquoi ne sont-ils pas déjà arrivés ? Mais ont-ils vraiment été lancés ces SOS ? On n'en a aucune preuve. Attendez... Non, bien sûr que non qu'ils n'ont pas été envoyés ! J'oubliais, c'est ce qu'a fait la planète en premier, nous couper de nos moyens de communication avec l'espace ! Ahahah ! Je vais crever sur ce sol pourri, comme un agneau délaissé qu'on offre en sacrifice. Je vais mourir sans jamais avoir vécu, loin de ma terre originelle...

Je vais mourir sans avoir été mère.

XI. Deuxième service

Il ne fallut que quelques mois à Reborn pour faire disparaître toutes traces de la colonisation humaine.

Sept mois après ces événements, alors que l'humanité voulait reprendre contact avec ses membres les plus éloignés de la planète-mère, quelle ne fut pas la surprise des responsables des gouvernements terriens en découvrant une planète géante, vide de toute présence humaine, mais, d'après les analyses, toujours on ne peut plus propice à l'installation d'une colonie permanente. Il y avait bien ces quelques arbres étranges, épars, mais ils étaient déjà mentionnés dans les rapports... En apparence, rien n'avait changé, c'était comme si l'humanité n'avait jamais posé le pied sur Reborn. Sauf les vaisseaux-IA en orbite bien sûr...

Pendant quelques secondes, les membres du G24 discutèrent et hésitèrent à allouer des fonds pour résoudre ce mystère. La véhémence de Sylwain River – dont la fille était partie avec le premier vaisseau – pour organiser une mission de recherche mêlant humain et IA les retint quelques secondes de plus mais en vain. La découverte et la colonisation d'autres mondes se succédaient chaque semaine et leur posaient des problèmes bien plus importants à leurs yeux. Entre autres, ils planchaient sur les moyens les plus simples de s'assurer que les planètes-filles pourvoient à la survie de la Terre et restent sous les ordres du G24...

Comme, semblait-il, il n'y avait personne à secourir, on envoya un vaisseau automatisé rapatrier ses semblables qui étaient toujours au-dessus de Reborn et on promit de s'occuper de cette énigme plus tard.

Près d'un siècle plus tard, les vaisseaux d'exploration terriens revinrent dans la Constellation de la Balance. Toujours aussi imposants, leur allure de planétoïde n'ayant guère évoluée, ils se mirent en orbite autour de Reborn et envoyèrent des robots sur place. Ils ne venaient pas pour enquêter, mais bel et bien, naïvement, pour coloniser à nouveau.

Si seulement la série de cyclones de la dernière décennie n'avait pas détruit les serveurs et leurs sauvegardes dans lesquels étaient stockés les rapports et les copies des premières missions de colonisation, peut-être aurait-on trouvé les messages, photos et films envoyés autrefois qui auraient éventuellement alerté ces hommes et femmes...

Quoi qu'il en soit, la Terre lança une nouvelle vague de colonisation.

Et la planète Reborn eut le droit à un nouveau repas...

Questions à **Guillaume Tiret**, illustrateur de *Reborn*

Sites : <http://guillaumetiret.canalblog.com/>
<http://www.myspace.com/guillaumetiret/>

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour dessiner ?

Je suis surtout un dingue de musique. La plupart de mes boulots proviennent de ces nombreuses influences, allant du métal extrême au folk aérien car, comme disait Jean-Jacques, « Quand la musique est bonne, ... » !

Quelle a été ta méthode, ton mode opératoire, quel est ton médium préféré en général, et pour ce dessin en particulier ?

Pour la couleur, j'utilise surtout de l'acrylique, comme sur cette illus'! Ici, le *rough* de départ a été rapide, puisque ...quasi-inexistant ! Les « fonds non définis » (ciel, espace,...) sont très simples à réaliser et c'est toujours un plaisir de mettre de grands coups de pinceaux n'importe où, n'importe comment... L'« Avant-Garde », quant à lui, a demandé un peu plus de travail, tant au niveau du design que de la couleur ! Mais, heureusement j'avais invité quelques bons vieux artbooks (les-meilleurs-amis-de-l'illustrateur-en-galère-comment-j'vais-la-finir-cette-p...-d'illus') à boire un verre chez moi ce jour là ! Quelques petits coups de crayon blanc et de pastels à gauche, à droite ainsi que les retouche 'tôshôp d'usage ont parachevé le tout !

Quand tu rêves d'un autre monde, ça ressemble à quoi ?

...ben, c'est plutôt curieux! C'est une grande ville qui ressemble à un mélange de Grèce Antique, d'Egypte fastueuse, de Renaissance florentine et de Paris haussmannien... et, précision importante, on y vole aussi naturellement que des oiseaux (je crois que c'est le moment de préciser que je n'ai jamais absorbé de substances hallucinogènes, ... exception faite de quelques Kouign-Amann light) !

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Bilbo le Hobbit. Qui ne rêverait pas de vivre de telles aventures, mêlant l'enchantement au frisson et la découverte à la connaissance ! Et puis, de toute façon, quand on me dit Bilbo, je pense tout de suite à John Howe, Alan Lee, et tous les petits génies qui en découlent, alors...

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

En tant qu'illustrateur, j'aimerais énormément bosser sur des pochettes d'albums, des couvertures de romans et autres livres illustrés pour enfin pouvoir commencer à vivre de mes boulots.

En tant que fainéant chronique, une bière et un paquet de Curly suffiront largement à mon bonheur !

Le syndrome de Victor



Texte : Sylvain Lasja
Illustration : Elie Darco

Le syndrome de Victor

Sylvain Lasju

Mon petit Victor n'a pas eu la vie facile. Ça non. Déjà, il y a cette maladie, la... de toute façon, on l'a appelée « le syndrome de Victor ». Ensuite, il n'a jamais pu garder de copains. Tous les matins, il allait à l'école la tête basse, triste. Il n'a jamais ramené personne à la maison.

Oui, j'ai tout fait pour qu'il ait une vie la plus normale possible. Il a suivi une scolarité dans une école publique, avec des enfants de son âge. Je croyais que les autres pourraient le comprendre. Moi, j'y parvenais à peine.

...

Victor, c'était un taré, non ? Ouais. Il arrêta pas de dormir tout le temps, en classe, dans le bus, à la cantine... Et il avait des cernes sous les yeux, qu'on aurait dit du maquillage. Ouais. D'ailleurs, avec sa peau blanche et ses habits toujours noirs, il ressemblait à un monstre. Et comme il était maigre comme un cadavre, on l'appelait *le squelette*. Ouais.

...

Moi, je l'aimais bien, Victor. Mais je lui ai jamais dit, qu'est-ce qu'on aurait pensé de moi ? Je sais qu'il avait un visage à faire peur, la peau sur les os, des yeux rouges et bouffis. Mais ça, c'est de l'apparence et je sais que ça veut rien dire.

Lui, au moins, il se moquait pas de moi parce que j'étais grosse. Il embêtait personne. Pendant les récré, il se couchait sur un banc et il dormait. Il m'a dit qu'il avait une maladie et qu'il devait dormir par tout petits bouts.

Sinon, il mourrait.

...

Je lui ai parlé. Une fois. C'était le début de l'année. Il dormait contre un arbre. Avec les copains, on a tiré à la courte paille pour savoir qui irait le réveiller. C'est tombé sur moi. Je suis allé le secouer, prêt à partir en courant. Mais il s'est pas réveillé. Il s'est effondré dans l'herbe. J'ai eu peur, je suis allé voir la maîtresse. Elle m'a dit qu'il avait une maladie. La nacrôpésie, je crois...

...

Narcolepsie. C'est ce que m'avaient dit les médecins qui étaient venus me voir, lors de l'inscription de Victor. Ils étaient trois, très âgés, très sérieux. Je ne devais ni l'empêcher de dormir, ni le réveiller, ni le punir lorsqu'il s'endormait. Ça allait me poser des problèmes pour la gestion de la classe, mais je l'ai accepté.

Je me suis renseignée sur cette maladie et j'ai compris qu'il avait quelque chose de bien plus grave que ça. Quand il se réveillait, il avait l'air paniqué et il respirait très fort, en nage. J'ai pensé à des cauchemars, mais c'était récurrent.

En classe, il participait peu. Lorsqu'il parlait, il était gentil, un peu dans son monde. Il avait des réflexions très... personnelles. Son sujet favori ? La mort. Ça mettait tout le monde mal à l'aise, moi la première.

...

Je m'en souviens, très bien. C'était l'an dernier, le 21 juillet à 14 heures. J'ai fait une attaque cardiaque et, vous savez, j'ai vu la lumière blanche. Je croyais que mon heure était venue. Je me suis vu m'élever au-dessus de mon corps. Paisible, serein, aérien. Je pouvais aller où je voulais, voler à mon gré. Personne ne pouvait me voir, bien sûr.

Sauf lui.

Il volait aussi, tout comme moi. Je croyais que c'était un ange qui venait me chercher. Il m'a fait



Sylvain Lasju

Le syndrome de Victor



signe de le suivre et on a plané ensemble vers son école. Il y avait plusieurs kilomètres mais ça n'a semblé durer que quelques secondes. Il avait une expression neutre, calme, aucune crispation. Mais c'est vrai qu'il ne ressemblait pas vraiment à un ange. Juste à un enfant très maigre et très fatigué. Et on a entendu la cloche de l'école sonner. Il m'a décoché un sourire et il est redescendu vers son corps, allongé sur un banc.

Ensuite, je ne sais pas ce qui s'est passé parce qu'on m'a ranimé. Je me suis réveillé dans une ambulance. J'ai essayé de le revoir, bien sûr, mais je n'ai jamais retrouvé l'école. Et là, vous me dites que le gamin est mort ?

...

C'est sûr que ça m'a fait un choc quand on m'a dit qu'il était mort. C'est quand même mon petit frère, biologiquement parlant. En réalité, je ne l'ai jamais considéré comme un membre de la famille. Il a rendu maman à moitié abrutie et papa complètement fou. À dix-huit ans, j'ai pas hésité à partir à l'étranger, à m'éloigner de ses élucubrations morbides. Je pouvais pas les croire, je voulais pas prendre le risque de ressembler à papa et de me laisser embarquer dans ces sectes !

...

On n'a jamais vraiment su ce qu'il avait. Les médecins nous donnaient des noms compliqués, mais ils n'étaient même pas d'accord entre eux. Ce qu'on avait compris, c'est que son cœur ne battait pas normalement. Il ne marchait pas lorsque Victor dormait. Et lorsqu'il était éveillé, il pulsait un peu trop lentement. C'est pour ça qu'il avait toujours l'air un peu lent.

Mais il n'était pas idiot, pas du tout ! Il était même très intelligent. Dès quatre ans, il savait qu'il voyait des morts. Il nous l'a dit très clairement. Lorsqu'il dormait, il pénétrait dans un univers parallèle, une sorte de monde de transition entre celui des morts et celui des vivants. Je l'ai cru le premier, bien avant sa mère, et j'ai fait des recherches. Presque toutes les religions font état d'un tel monde, sous des noms différents, et beaucoup de religions parallèles – ce qu'on nomme habituellement les sectes – en parlaient aussi. Ça ne pouvait pas être une coïncidence.

Je crois que sa mère a commencé à le croire lorsqu'il a rencontré madame Loiseau.

...

Je n'ai pas vraiment de souvenirs de cette rencontre — comment le pourrais-je ? Mais elle m'a sauvé la vie. J'avais vidé une boîte de somnifères. Mon mari s'en était allé... vous ne pouvez pas savoir comme c'est dur. Je voulais le rejoindre. Je me suis endormie, et réveillée à l'hôpital.

Il y avait des voisins à mon chevet, ceux qui avaient le petit garçon bizarre. Le père m'a raconté que son fils m'avait vu mourir et qu'il lui avait dit d'appeler les secours. Selon lui, le gamin m'aurait parlé, alors que je n'étais pas encore morte et que mon âme s'élevait vers le Tout Puissant. J'aurais alors avoué que je n'étais pas encore prête. Quoi qu'il en soit, le SAMU est intervenu et on m'a fait un lavage d'estomac en urgence.

Est-ce que je crois à cette histoire ? Je ne sais pas. Honnêtement, j'aimerais, mais c'est trop...

En tout cas, c'est vrai que je n'avais pas envie de mourir.

...

Je ne savais pas qu'il était malade. Je suis chauffeur de bus, pas médecin. Les enfants qui s'endorment dans le bus, c'est courant. Il disait qu'il avait peur de ne pas se réveiller, qu'un jour ça finirait par arriver. C'était la première fois qu'il m'adressait la parole, et sur le coup, j'ai pensé qu'il était fou.

...

Fou ? Je ne dirais pas cela.

Il souffrait d'un syndrome obsessionnel. Il était fasciné par la mort. La sienne, mais aussi celle des autres, du voisinage par exemple. C'est assez étonnant pour un petit garçon, mais pas rare.

Il s'endormait souvent, en effet. Lorsqu'il se réveillait en sursaut, il était au bord de l'asphyxie. C'étaient les moments où il était le plus bavard, où il me racontait ses fantasmes macabres de corps qui s'élèvent dans les airs.

Avec lui, j'ai essayé de comprendre ce qui le subjuguait dans la mort, et pourquoi il se complaisait dans le morbide. Le secret médical m'empêche de vous révéler ce que j'ai appris, mais je peux dire que le problème remonte sans doute à sa naissance.

...

C'était un de mes premiers accouchements. Je m'en souviens bien : j'étais encore apprentie sage-femme et je n'avais pas encore connu de naissances à problèmes. Quand j'ai vu qu'il ne respirait pas, j'ai tout de suite appelé le docteur. Il a été mis sous respirateur, mais alors son cœur s'est arrêté.

Alors, ils l'ont débranché pour le réanimer. Tout de suite, la pulsation cardiaque est revenue, et la respiration aussi. J'ai soufflé. On allait pouvoir le montrer aux parents, à travers la vitre de la couveuse.

C'est alors qu'on s'est aperçu que son cœur s'arrêtait dès qu'il s'endormait, et repartait quand il se réveillait. Il fallait sans cesse le stimuler pour ne pas qu'il somnole... une vraie torture !

Des neurologues sont venus de tout le pays, mais ils n'ont rien pu faire. Certains ont avancé qu'ils pouvaient l'opérer, lui greffer un autre cœur, mais les parents ont refusé.

À mon avis, ils ont eu raison. Il a quand même vécu, vous dites, dix ans ?

...

Courageux, les parents ? Non, je dirais inconscients. Ils ne voulaient rien faire. À l'époque, on avait déjà réussi à greffer des cœurs de porcs. Pour moi, c'était la seule solution. Ils ont préféré priver le nourrisson de sommeil. C'était risqué...

Avec le recul, ça a marché, ouais. Mais le gosse est un sacré battant, si vous voulez mon avis. Réussir à réguler son sommeil aussi tôt, pour se réveiller spontanément dès les premiers signes d'anoxie des tissus, c'est incroyable. Je n'aurais pas parié un centime dessus. Mais avec le temps, c'était inévitable que son organe craque, à force de s'arrêter et de repartir.

...

J'irai fleurir sa tombe toutes les semaines. Je lui dois tout.

J'avais dix-sept ans, j'étais romantique, je m'étais fait plaquer pour la première fois. Pour mettre fin à mes jours, j'avais rien trouvé de mieux que de me pendre. Dans le garage de mes parents. J'avais tout installé : corde, poutre, tabouret. Un soir, mes vieux étaient invités chez des amis. J'ai prétexté de la fatigue et je suis resté seul à la maison.

Au moment de donner le coup de pied fatal, j'ai hésité. Alors, j'ai pensé à Sandrine et à son air supérieur lorsqu'elle m'a repoussé. La pendaison, c'est atroce, je ne vous la décrirai pas. Petit à petit, mon champ de vision se rétrécissait et devenait rouge.

Jusqu'au moment où je ne souffrais plus. J'étais libéré. Heureux. J'étais mort, tout était terminé. Puis, il est apparu. Juste en face de moi. Il avait un air si triste que j'ai perdu toute contenance. Je ne comprenais pas qui il était, ni où j'étais. Autour, le monde était semblable à avant, mais un peu plus terne, comme voilé.

Il m'a pris par la main et on s'est envolés tous les deux. On traversait les murs, on s'élevait dans le ciel. Il m'a dit *viens*, et on a plongé vers une petite maison de banlieue. Dans la chambre, Sandrine pleurait sur une photo de moi. J'étais complètement perdu. Je la croyais si fière, pédante, hautaine. Que se passait-il ?

Il fallait que je revienne. Victor m'a soufflé que c'était possible, si je le voulais.

Je le voulais.

Je me suis réveillé aux urgences. Un voisin était entré après avoir entendu des cris et m'avait trouvé, agonisant. Peut-être m'aurait-il sauvé même si je n'avais pas rencontré Victor. Peut-être pas.

Je n'ai pas renoué avec Sandrine. Mais, depuis, je chéris la vie comme un cadeau. Et ça, je le dois à Victor.



Sylvain Lasju

Le syndrome de Victor



Questions à Sylvain Lasju, auteur de *Le syndrome de Victor*

Site : <http://10lignes.canalblog.com>

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

J'écris parce que j'ai ça en moi. Parce que ça veut sortir, simplement. J'ai des idées, qui viennent assez facilement, et je n'ai plus qu'à me mettre au boulot pour les exprimer. Mais c'est la partie la plus difficile, bien sûr. Si je n'avais pas cette flemme atavique en moi, je serais un véritable forçat de l'écriture !

Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

Je suis un amateur de science-fiction, un résistant en cette période de déferlante fantasy. Je n'écris que très peu de textes relevant du fantastique et j'en lis encore moins.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

L'idée de Victor m'est venue en me disant, tout simplement : « Mais qu'est-ce que ça ferait si on ne pouvait pas respirer pendant son sommeil ? » La réponse est qu'on dormirait comme les marins, par petites tranches de dix minutes, et on se réveillerait en sursaut avec un énorme retard en oxygène. Heureusement que la nature est plus équilibrée que mon imagination.

Pour la forme de la nouvelle, j'avais depuis quelques temps envie d'écrire un texte où le personnage principal ne serait décrit que par des témoignages de proches. Dans le cas de Victor, cette description n'est qu'esquissée. Je voulais un texte court, comme une brève plongée dans un monde aux codes encore inconnus (comme souvent en science-fiction.)

L'autre monde le plus probable c'est la vie après la mort ? la vie sur une autre planète ? un monde parallèle ? Autre ?

C'est le monde de l'imaginaire bien sûr. Pas seulement l'imaginaire du papier, des romans, des films, mais aussi le monde dont chacun rêve (et qui est différent pour chacun.) L'un voudrait que la barrière de l'argent soit abolie, l'autre qu'elle soit renforcée. L'un voudrait être plus beau l'autre avoir simplement ses deux jambes...

En fait, on a tous un autre monde, un monde parfait dans lequel on voudrait vivre. Certains luttent très fort pour que leur monde rêvé rencontre le monde réel.

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Sam Beckett (héros de *Code Quantum*.) J'ai beaucoup regardé cette série quand j'étais jeune et je m'identifiais pas mal au personnage. En fait, Belisario (le créateur) a trouvé le moyen de faire de la science-fiction sans *aliens* et sans vaisseaux spatiaux, et c'est très rafraîchissant.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Je suis en train d'écrire un roman pour jeunes adultes, *Flamboyants*, qui montre la colonisation par l'homme d'une planète déjà occupée par des primitifs. L'histoire n'est pas sans lorgner sur la colonisation de l'Amérique du nord (et même du Sud !)

J'ai aussi développé un univers de fantasy dans lequel la magie est prédominante (quelle originalité) et j'ai commencé à y broder quelques nouvelles. Qui sait, peut-être que cela aboutira à un écrit plus ambitieux.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

J'essaie de faire éditer mon premier roman, *Alienation*, qui relate l'installation d'une nouvelle religion dans un futur proche. Sinon, j'envoie régulièrement quelques nouvelles de-ci de-là, dont certaines seront sans doutes publiées dans des fanzines de science-fiction.

Ogres des villes et des champs



Texte : Sophie Dabat
Illustration : Alain Mathiot

Ogres des villes et des champs

Sophie Dabat

Les ogres de nos jours ont beaucoup changé. Ils se sont adaptés à notre société, s'y sont fondus et ne correspondent plus à l'image du géant glouton et méchant facile à berner. Bien évidemment, ils mangent toujours les humains, et tout spécialement les bébés, sinon, ce ne seraient plus des ogres. Mais leurs méthodes de chasse ont, elles aussi, évolué ; ils ne se contentent plus d'attraper les enfants égarés dans la forêt. Tout simplement, parce qu'il n'y a plus beaucoup de forêts, et que les bambins ne s'y aventurent plus beaucoup.

Comme tous les prédateurs, les ogres ont donc été obligés de suivre les migrations de leur gibier de prédilection, et d'évoluer en même temps que lui. La rupture entre les ogres traditionnels et les ogres urbains, puisque c'est ainsi qu'ils se dénommèrent eux-mêmes par la suite, s'est produite lorsque les humains ont cessé de croire.

Jusqu'alors, il était facile pour ces créatures colossales et dominantes de jouer sur les frayeurs ancestrales des humains, d'incarner le personnage dévoreur dont la seule image terrifiait ces petits êtres au point de les paralyser. Les mythes et légendes des hommes les avaient jusqu'à présent bien servis. Certains même s'en faisaient des titres de gloire, et se conformaient scrupuleusement aux comportements de leurs mythiques prédécesseurs. Mais avec le mélange des cultures humaines et l'essor de ce qu'ils appelaient « technologie », les hommes prirent bientôt conscience de l'inanité de la plupart de leurs plus profondes croyances, et, par extension, les réduisirent toutes à néant. Au milieu du XVIII^{ème} siècle humain, les petites communautés savoureuses et facilement accessibles se regroupèrent pour former de grandes ruches dans lesquelles ils profitaient de leur nombre pour se promener sans craindre ni dieu ni diable, et encore moins les ogres, assurés de l'immunité que leur technologie naissante, leurs administrations arborescentes et leur multitude leur conféraient.

Ceux-ci pensèrent qu'il s'agissait d'une nouvelle lubie de cette race versatile et pusillanime, et se serrèrent la ceinture en attendant des jours meilleurs. Mais plus de deux siècles plus tard, et après une longue famine, qui avait causé la mort des plus anciens et plus sages d'entre eux, leurs descendants s'avisèrent que non contents de réfuter leur existence et de se rendre inaccessibles, les humains avaient tellement transformé la nature qu'elle leur était devenue invivable. Où étaient leurs profondes forêts broussailleuses ? Où étaient le gibier, les petits villages d'humains craintifs et délectables, les rivières et plaines qu'il faisait bon de traverser à pas de géant ?

Les jeunes ogres se réunirent donc en concile, afin de trouver une solution. Il leur fallut des années pour convenir d'un endroit où se réunir, des décennies pour tomber d'accord sur la définition même du problème, et encore plus de temps pour commencer à en parler concrètement. Finalement, le siècle était déjà achevé lorsque, au bout d'un temps qui avait vu la forêt s'amenuiser comme peau de chagrin, une charmante ogresse du nom d'Armande proposa ce qui devait rester le slogan de la nouvelle race :

« Si le gibier change, nous devons changer aussi ! »

C'était dit, et la résolution fut votée presque à l'unanimité, même s'il fallut encore presque une année pour que les membres du conseil tombent d'accord sur la manière de scander la phrase.

Les débuts ne furent pas faciles pour les ogres. Avec la meilleure volonté du monde, se mêler à une population de taille moitié moindre et dont on ne connaît les caractéristiques que sous leur aspect culinaire, n'est pas une tâche aisée, et cent ans plus tard, c'est une troupe d'ogres déconfite, attifée de vêtements humains trop étroits qui se réunit dans les sous-bois.

Armande, qui avait passé trois décennies dans un cirque sous le nom de «La Belle Géante», était

Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs

la première à penser que leur stratégie devait être revue. Les points faibles furent déterminés. Tout d'abord, la taille des ogres, les rendait trop facilement repérables, de même que leurs proportions démesurées. En fait, toute leur apparence physique, de leur silhouette trop généreuse jusqu'aux traits de leurs visages, était trop différente pour être confondue avec celle de ces frêles créatures. Quant à leur mode d'alimentation, il faisait très vite d'eux des indésirables. Plusieurs ogres qui manquaient à l'appel avaient été massacrés par des humains les ayant surpris en train de boulotter leurs enfants. Leur longévité, enfin, les rendait suspect lorsqu'ils restaient longtemps au même endroit. Mais il était facile d'y remédier en se déplaçant constamment. Au cours de leurs pérégrinations, les ogres avaient en outre tenté de renouer contact avec les autres communautés de leur espèce. Mais ils n'en avaient pas retrouvé. Même la mythique cité de Tyrinthe, autrefois bâtie par les ogres du temps de leur splendeur, avait été revendiquée par les humains et ses origines oubliées. Ses précédents occupants avaient disparu et ils n'avaient rencontré que quelques individus solitaires qui survivaient misérablement dans ses alentours, boulotant les quelques bergers égarés ou chasseurs téméraires.

C'est un des ogres les plus discrets, le timide Gard, qui proposa le complément à l'idée d'Armande. Oui, les ogres devaient s'adapter aux nouvelles mœurs du gibier, et s'approprier leurs habitudes, mais ils devaient aussi adopter leur apparence physique et leur comportement, de manière à se fondre dans le troupeau. Sur le moment, personne ne trouva à redire à cette affirmation pleine de bon sens. Après tout, cela faisait partie des principes de base de la chasse. Mais lorsque les ogres commencèrent à se demander comment mettre cette logique en action, les choses se compliquèrent. Au bout d'une éternité d'explications, le troupeau de prédateur comprit que leur compère ne parlait pas de déguisements ni de chasse à l'affût. La suggestion souleva un tollé. Ce qu'il évoquait nécessitait que les ogresses s'accouplent aux créatures humaines, chose allant à l'encontre de tous leurs tabous. Un loup forniquerait-il avec un mouton ? Le lion pourrait-il ressentir de l'attirance autre que gustative envers la gazelle ? Les deux races étaient-elles seulement assez proches pour pouvoir mêler leurs sangs ? Finalement, et au terme d'une longue discussion - au cours de laquelle les ogres, dont le tempérament naturellement colérique avait déjà été mis à rude épreuve, déversèrent tout leur ressentiment - il fut admis que non seulement c'était probablement la seule solution possible mais aussi que sans essayer, on n'en apprendrait pas plus. Armande versa de nombreuses larmes et regretta amèrement d'avoir proposé de se mêler aux humains, et elle en fit le vif reproche à Gard qui se trouvait être son compagnon.

Reprenant sans le savoir les coutumes légendaires de la Reine des fées, les ogresses allèrent capturer des mâles humains à la frontière de leur territoire, et les ramenèrent en captivité dans les bois. Il fallut beaucoup de patience pour que les demi-ogres, qui naquirent de ces unions forcées, acquièrent les caractéristiques humaines, mais ils y parvinrent, soutenus par la fierté et la rancune de leurs parents, vis-à-vis de ces mauvaises créatures qui les obligeaient à cette déchéance.

Il n'y eut pas beaucoup de ces ogres humanisés, à peine une dizaine, mais cela suffit. Outre leur taille réduite et leur faciès presque humain, ils avaient hérité de la fécondité de cette race et de son mode de reproduction prolifique, aussi, lorsqu'ils furent prêts, leurs mères et pères adoptifs les laissèrent s'en aller vers le monde des humains le cœur tranquille. Les géniteurs, quant à eux, avaient été dévorés depuis belle lurette !

Une fois leur progéniture partie, les ogres reprirent le chemin de leurs futaies, et s'organisèrent de manière à recréer un semblant de société ogre, même s'ils savaient que l'avenir se déroulerait loin d'eux, dans les profondeurs de la jungle urbaine. Ils s'éloignèrent des lieux où ils avaient toujours vécu, se retranchant dans les rares forêts encore préservées de l'homme, et y vivotèrent chichement. Les plus vieux membres de l'espèce, trop attachés à leurs sylvas ancestrales, ne vécurent pas longtemps en ces terres étrangères, où les gardiens de rennes et de yacks avaient un goût exotique qui leur donnait des aigreurs d'estomac. Bientôt, il ne resta plus qu'une dizaine d'ogres survivants, dont peu étaient encore en âge de procréer. Pour cette race à la longévité exceptionnelle, l'instinct de reproduction n'est pas très développé, aussi n'est-il pas étonnant que, lorsque ceux-ci aussi passèrent le cap de la

Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs

vieillesse, le groupe ne comptait que deux enfants. Oui, deux rejetons, un nombre insuffisant pour que les anciens ogres puissent perpétuer leur race, mais ils les chérissent d'autant plus, et leur racontèrent l'histoire de leurs cousins qui étaient allés chasser dans le nouveau monde.

*
* *

Nayis regarda le vide qui s'étendait au-dessous d'elle et jeta un coup d'œil à son compagnon. Djiàn était accroupi sur le rebord de la terrasse, surplombant la ruelle dont ils avaient fait leur terrain de chasse favori. Il ne semblait pas plus enchanté qu'elle à l'idée de poursuivre leur proie dans une boîte de nuit. Les fêtards avaient beau ne pas s'intéresser aux autres, chasser au milieu d'une horde d'humains était toujours plus risqué que dans des ruelles sombres et désertes. Avec un haussement d'épaules, Djiàn répondit à la question.

— Nous devons les suivre, je refuse d'abandonner maintenant, ça fait trop longtemps que nous les chassons.

— C'est trop dangereux, là-dedans, rétorqua la femelle avec une tonalité réprobatrice dans la voix. C'est plein d'humains, il y en aura toujours un qui nous verra partir avec les proies...

— Ils croiront que nous les accompagnons, ils ne se douteront de rien.

— Hors de question, trancha-t-elle en esquissant un demi-tour. Le risque est trop grand. Nous sommes en fin de semaine, les humains sortent beaucoup durant ces nuits-là, nous en trouverons d'autres sans difficulté.

Le mâle acquiesça à contrecœur mais suivit sa compagne. Il savait qu'elle était l'élément dominant de leur couple, et son instinct leur avait souvent évité des ennuis. Tant pis pour la traque inutile, autant ne pas perdre de temps supplémentaire.

Trois heures plus tard, le couple avait repris la chasse. Comme Nayis l'avait prévu, les humains étaient nombreux à passer de bar en bar le samedi soir, ils emmenaient de plus en plus leurs enfants. Ils étaient tombés sur une petite famille absolument délicieuse. La mère, jeune et tendre, son compagnon, tout imprégné d'alcool, et leurs deux enfants, une exquise fillette savoureuse et potelée et un bébé tout en rondeurs de lait. Un vrai festin !

Ils étaient sortis d'une salle de cinéma et rentraient chez eux en flânant dans la traverse obscure, sans prêter attention au couple qui marchait derrière eux.

Nayis et Djiàn avaient dû consommer le mâle tout cru sur place. Même saoul, il était trop costaud et ne se serait pas facilement laissé entraîner dans leur tanière. La femelle avait été agréablement docile après avoir vu son compagnon se faire briser le cou sans bavure. Elle s'était même complaisamment évanouie, leur laissant le temps d'endormir les enfants et de déguster son mâle sans se presser. Une fois le hors d'œuvre achevé, Nayis avait proprement rangé les os dans un container à poubelle, et avait pris la fillette dans ses bras. Djiàn s'était chargé de réveiller la mère d'une bonne claque, de la faire se relever et de lui faire reprendre le marmot. La petite femelle était trop terrifiée pour penser à s'enfuir ou à hurler, et de toutes façons, même si cela lui était venu à l'esprit, sa fille, que Nayis portait, était la garantie de son obéissance. Elle se mit donc en marche sous la houlette de Djiàn, et ils se dirigèrent à pas nonchalants vers le refuge des deux prédateurs.

Ils arrivèrent à la cache dans l'heure qui suivit. La tanière était assez proche du centre-ville pour que les deux compères puissent faire leurs courses sans avoir à marcher durant la moitié de la nuit. C'était une ancienne friche industrielle, qui avait été abandonnée quarante ans plus tôt, et n'était pas encore assez décrépite pour attirer les artistes en manque de locaux. Elle était équipée de tout le confort moderne. Grâce à l'une de leurs anciennes victimes, un humain ayant fui sa vie maritale déplaisante et qui s'était établi dans cette friche sous un autre nom, le couple avait pu bénéficier de tous les avantages de la technologie humaine. Électricité, chauffage, même si celui-ci n'était pas vraiment nécessaire dans leur cas, eau courante et même un congélateur, grâce auquel ils conservaient les

Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs

suppléments de nourriture lorsqu'ils parvenaient à rabattre un groupe entier d'humains chez eux.

Après avoir soigneusement verrouillé l'immense porte de hangar qui leur servait d'entrée, et qu'aucun humain n'aurait pu soulever à mains nues, Djian alla allumer le feu dans le four géant de l'ancienne boulangerie. Depuis qu'ils s'y étaient installés, voilà dix-huit ans, ils avaient pris l'habitude de faire du feu plutôt que d'utiliser les radiateurs industriels plaqués aux murs. Durant les premiers temps, ils avaient même pu profiter des réserves qui avaient été abandonnées sur place lorsque la boîte avait fait faillite. Des brioches sous vide, des pains à sandwich déjà fendus, des croissants et *panettones* à peine périmés... Ce n'était pas leur régime favori, mais ça permettait de se faire des casse-croûtes à emporter pour les beaux jours. Djian avait même testé le pain au chocolat fourré au jambon d'humain, mais ça s'était vite révélé indigeste et il avait préféré revenir aux classiques tranches de rôti froid. Mais ce qu'ils appréciaient le plus, dans leur logis, c'était la cuisson au feu de bois. C'était plus beau, ça sentait moins mauvais, ça ne coûtait rien, et surtout ça permettait de faire cuire des bébés entiers en brochette. Un avantage non négligeable pour des prédateurs urbains.

Seul Djian savait d'où il venait. Il avait vécu dans sa famille ogre jusqu'à l'âge de cinq ans, puis avait été envoyé vivre parmi les humains lorsque ses parents avaient constaté qu'il vieillissait plus vite que la normale. Pas beaucoup plus vite, certes, et pas aussi rapidement que les humains, ces pauvres créatures qui n'effleuraient que la surface de la vie, mais toujours plus vite que ne l'aurait fait un enfant ogre normal. Ses parents lui avaient expliqué les raisons de sa différence, notamment le fait qu'il avait été engendré par un mâle humain, et l'obligation qu'il avait de vivre parmi eux. Ils s'étaient inquiétés de devoir lui apprendre sa filiation humaine, de peur qu'il ne décide de ne plus s'alimenter normalement, mais cela n'avait pas été le cas. Avoir un géniteur humain avait profondément bouleversé Djian, et il en avait conçu un dégoût, voire une haine intense pour cette race. Aussi était-il devenu très rapidement un prédateur urbain sans pitié. Il avait rencontré Nayis par hasard, lors d'une chasse nocturne. Ils avaient porté leur choix sur la même proie, et s'étaient découverts après que Nayis eut tué l'humain sous le nez de Djian qui en était encore à l'observer. Ils s'étaient battus, puis s'étaient accouplés. Depuis, le couple vivait ensemble, en attendant d'avoir des enfants. Nayis ne connaissait rien de son ascendance ogre. Elle avait été élevée dans un orphelinat, sans avoir la moindre idée de l'identité de ses parents, et s'en était enfuie après avoir, sous l'emprise d'une pulsion inexplicable, tué et partiellement dévoré l'une de ses camarades de chambre. Elle avait fui le soir même, et s'était sentie bourrelée de remords jusqu'à ce que, trois nuits après, la même impulsion s'empare d'elle et la pousse à nouveau en chasse. La rencontre avec Djian lui avait permis de se faire quelques théories sur ses origines et ses pulsions carnivores. Elle faisait probablement partie de ces quelques enfants demi-ogres dont les parents n'avaient pas supporté la vue, et qui avaient été abandonnés dès la naissance au milieu des humains.

Ils n'avaient ni l'un ni l'autre revu leurs géniteurs, et ne s'en préoccupaient pas.

Pendant que Djian s'occupait de faire chauffer le four, Nayis avait gentiment allongé la fillette sur l'empilement de matelas qui faisait office de canapé. Voyant sa fille saine et sauve, bien qu'inconsciente, l'humaine avait repris ses esprits et regardait autour d'elle d'un air terrifié, serrant son bébé sur son sein.

Inconsciemment, elle fit quelques pas en direction de son enfant allongée, sans se rendre compte que du même coup, elle s'éloignait de la seule issue.

Elle adressa la parole à Nayis, d'apparence plus abordable que son compagnon.

— Qu'allez-vous faire de moi ? Pourquoi nous avez-vous enlevé ? Elle sembla réfléchir. Et où est Michael ? Que lui avez-vous fait ?

— Oh, pas grand-chose, répondit Nayis avec un haussement d'épaules et un petit rire déplaisant. On ne lui a presque rien fait, on l'a juste mangé...

Nayis était toujours celle qui parlait aux proies. Djian n'en voyait pas l'intérêt. Pourquoi prendre la peine d'expliquer à son futur dîner à quelle sauce il va être dégusté ? Mais Nayis y prenait un certain plaisir, et s'amusait souvent de voir la compréhension s'inscrire lentement sur le visage de ses

Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs

prisonniers et leurs tentatives désespérées pour échapper, ne serait-ce que mentalement, à leur sort. Elle avait parfois même l'impression que le fait d'être conscient qu'ils allaient être dévorés leur créait une poussée d'adrénaline qui assaisonnait délicieusement la viande...

— Mangé ? hurla la femme, dont le regard vacilla.

— Oui, mangé, un peu coriace, d'ailleurs, pour quelqu'un d'aussi jeune. Mais je me dois de vous détromper sur un point, ma chère amie, on ne vous a pas enlevés : vous nous avez accompagnés chez nous. On ne vous a pas forcés, même pas tapés ! Vous avez été des plus coopératifs, vous et vos enfants.

— Vous nous avez drogués ? Qu'allez-vous faire de nous ?

— On va vous manger aussi, tout simplement. Qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre ? déclara platement Nayis avec un haussement d'épaules. Peut-être qu'on gardera les enfants au frais pour plus tard. La viande est meilleure quand elle a eu le temps de se faisander un peu...

— Je ne vous crois pas ! cria la femme en se mettant à pleurer. Vous dites ça pour me faire peur. Vous allez demander une rançon, ou réclamer quelque chose en échange de notre libération, c'est ça ?

— Mais non, s'étonna l'ogresse. Qu'est-ce qu'on pourrait demander qu'on ne pourrait obtenir par nos propres moyens ? Ne cherchez pas à vous illusionner : nous allons vous faire cuire, et vous manger pour dîner, rien d'autre. Si ça peut vous rassurer, je peux même vous certifier que nous ne vous ferons pas souffrir. Cela gâterait la viande...

La femme regarda l'intérieur de l'usine comme si elle cherchait une issue. Il n'y en n'avait pas. Elle carra les épaules et regarda son adversaire bien en face. Les humains faisaient toujours ça lorsqu'ils réalisaient qu'il n'y avait plus d'espoir. Ils luttaient verbalement en espérant prouver qu'ils étaient dignes de vivre. Quelle sottise ! Tout gibier est digne de vivre, mais il faut bien se nourrir !

— Et comment comptez-vous vous assurer ma coopération ? Vous croyez que je vais laisser tuer mes enfants sans rien faire ? Que je vais me laisser égorger sans protester ? Vous ne pouvez pas faire ça !

— On pourrait vous droguer, certes, envisagea Nayis en pouffant de rire. Mais on a déjà essayé ; cela donne un arrière-goût très déplaisant. Par contre, si vous voulez vraiment savoir, nous allons vous enivrer. Vous n'en souffrirez pas, peut-être même au contraire apprécierez-vous d'être inconsciente, et une fois bien imbibée, la chair humaine a une saveur délicieuse. En plus, ça permet de varier les plaisirs, je me fais un point d'honneur de changer régulièrement d'alcool. Au fait, permettez-nous de nous présenter, mon nom est Nayis, et cet homme si affairé est mon compagnon Djian. Nous sommes...

— Des ogres ! cria une voix aiguë. La fillette s'était réveillée, et entendant la conversation, avait hurlé sa peur.

— Demi-ogres, seulement, corrigea Djian sans se retourner. Il s'occupait de dresser le couvert... pour deux. Ou ogres urbains, c'est le nom que nous nous donnons, pour nous différencier de nos ancêtres et géniteurs des forêts.

— C'est ridicule ! se gaussa la jeune femme qui tentait désespérément de conserver son emprise sur la réalité. Les ogres n'existent pas ! On les a inventés pour faire peur aux enfants !

— Vraiment ? s'étonna Nayis. Tu entends, chéri ? Il paraît qu'on n'existe pas...

— Je ne sais vraiment pas pourquoi tu t'obstines à parler au gibier, grogna-t-il tout en tisonnant le feu qui crépitait joyeusement dans l'immense four. Ils ne comprennent jamais, et lorsqu'ils paniquent, ça donne un goût aigre à la viande. Cela dit, elle n'est pas loin de la vérité... Il tourna le dos au brasier et regarda l'humaine terrorisée : Les ogres, tels que vous les connaissez par vos légendes, n'existent plus. Mais ils ont existé, et ce sont nos ancêtres. Ils se sont accouplés avec des humains pour nous engendrer, de sorte que nous puissions nous fondre dans votre civilisation. Nous sommes l'équivalent de vos vampires, sauf que nous sommes des ogres.

La mère était paralysée, et regardait son enfant avec horreur. Que sa fille puisse évoquer la réalité

de créatures imaginaires et discuter avec elles dépassait son entendement.

— Mais pourquoi est-ce que vous mangez les humains ? demanda la gamine avec les yeux écarquillés. Puisque vous pouvez vivre avec nous, pourquoi vous ne pouvez pas manger comme nous ? On pourrait vivre ensemble sans se battre...

— Mais on n'a pas à se battre pour manger, ricana Nayis. Les humains ne comprennent vraiment rien. Nous vivons dans votre monde comme le renard vit près du poulailler, et nous entretenons exactement le genre de relations avec vous que vous avez avec vos vaches, ou vos poissons. Et si tu veux vraiment savoir pourquoi nous mangeons les humains, je vais t'expliquer, il y a plein de bonnes raisons.

La manière dont elle parlait à l'enfant laissait penser qu'elle avait répété ce discours des dizaines de fois. Pourtant, au-delà de la moquerie flagrante, son ton sous-entendait que les arguments étaient plus que sérieux pour les deux ogres.

— La première raison, est que vous vous reproduisez trop. Vous avez besoin d'un prédateur pour réguler votre population, sinon, vous auriez déjà submergé la planète comme une infestation. La deuxième, c'est que nous avons besoin de votre viande pour vivre. C'est génétique, comme vous, vous avez besoin de... je ne sais pas, moi... de lait et de légumes pour grandir ! Même si vous ne grandissez jamais beaucoup. Et la dernière et meilleure raison, c'est tout simplement que ça nous plaît ! Vous chasser est notre passe-temps favori, débusquer vos cachettes et vous traquer nous excite, et votre viande a un goût inimitable ! Sans compter qu'on doit réfléchir pour ne pas se faire démasquer, trouver toujours de nouvelles manières de bien cacher les restes, choisir les proies pour que personne ne fasse le lien avec leur disparition... bref, c'est une activité intellectuelle très stimulante. Un peu comme jouer aux échec, fit-elle en s'animant. Puis elle regarda la fillette : Ou jouer à cache-cache, ou à la chasse aux trésors. Tu comprends ? Pour nous, c'est un jeu. Le meilleur qu'il y ait.

— Sans compter que c'est une tradition pour notre peuple, que de manger les humains, compléta Djian, en grignotant quelque chose que l'enfant prit soin de ne pas identifier. C'est une question d'honneur, aussi : votre manière de vous répandre a failli causer notre perte, donc, nous répliquons en vous mangeant ! Puis, il fit un sourire à Nayis : Mais trêve de discussions, j'ai faim, moi ! Et si on préparait le dîner ?

La question mit un terme à la conversation, et trois-quarts d'heure plus tard, les humaines n'étaient plus en état de soutenir un débat philosophique, puisqu'elles trônaient en plat de résistance sur la table. Le bébé, quant à lui, avait été congelé en attendant une meilleure occasion, ou tout simplement un petit creux de l'un des ogres.

*
* *

Clémint attendait le verdict. Il n'avait pas plus envie de quitter son foyer que ses parents n'avaient envie de le chasser, mais plus personne n'avait le choix. Il était le dernier ogre des forêts depuis que sa jeune cousine Mayane était morte. Bien sûr, la génération précédente comptait encore une dizaine de membres, parmi lesquels ses parents, Armande et Gard, qui étaient encore vifs et vigoureux. Mais ils ne pouvaient plus procréer depuis longtemps, et l'accident qui avait coûté la vie à Mayane avait sonné le glas de leurs espoirs de petits-enfants ogres. Quel gâchis, quel drame que cette falaise ait cédé sous son poids ! Elle était partie chasser des humains qui s'étaient aventurés sur leur territoire, et les avait acculés devant un précipice. Malheureusement, la corniche qui supportait déjà le poids de quelques humains, n'avait pas résisté lorsque la jeune ogresse y avait rajouté sa stature imposante. Le soir venu et ne la voyant pas revenir, les parents de Mayane avaient envoyé Clémint à sa recherche. Il l'avait retrouvée au petit matin, au bord de la rivière qui coulait au fond du ravin, morte. D'après ses observations, elle était morte sur le coup et ses proies également, tellement réduites en charpie par la



Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs



chute qu'il n'avait même pas pu en récupérer une bouchée.

Après l'incinération de la défunte, la communauté ogresque avait décidé de laisser le destin se charger du problème de leur perpétuation. Ils savaient que leur temps était passé, et décidèrent plutôt d'envoyer le plus jeune couple, d'âge intermédiaire entre Clémint et ses parents, de par le monde afin de chercher d'autres communautés d'ogres. Cette quête avait déjà été menée il y avait bien longtemps, mais uniquement de façon accessoire. À cette époque, leur première préoccupation avait été de procréer et de se fondre aux humains. Mais ils n'avaient guère d'espoir.

Tibâld était revenu seul. Elid était ée tuée par un groupe d'humains établis à l'emplacement même du plus ancien village ogre.

Par acquis de conscience, le couple avait porté ses pas vers Tirynthe où quelques individus avaient autrefois survécu à l'invasion humaine en se cachant dans la forêt dense qui l'entourait.

Arrivés dans les bois entourant les murailles cyclopéennes, Tibâld et Elid s'étaient cachés, ébahis par la multitude d'humains qui fourmillaient dans la cité. Les bois, d'ailleurs, avaient reculé, laissant place à des friches désertes et envahis de bâtiments métalliques tels que les humains aiment à en construire. Ils avaient erré de nuit, cherchant des représentants de leur race, mais en vain. Les derniers ogres étaient ceux de leur communauté. Elid avait été bouleversée de réaliser que leur race était vraiment mourante. Même la décision de se mélanger aux hommes, tant d'années auparavant, ne lui avait pas prouvé aussi radicalement à quel point la fin était proche pour son peuple. Elid s'était repliée sur elle-même, ne prêtant plus attention ni à Tibâld ni au but de leur voyage. Elle ne pensait plus qu'à retourner chez elle, et à retrouver l'enfant demi-ogre qu'elle avait engendré à la suite de l'accouplement avec un humain. Cette fille, qu'elle avait abandonnée trois nuits après sa naissance, la tourmentait. Elle voulait la voir, lui apprendre les coutumes et les origines de son peuple, lui offrir la chance de mener une vie d'ogre parmi les siens. C'en était devenu une obsession.

Une nuit, elle était devenue folle. Elle était partie alors que Tibâld dormait et s'était engagée dans la cité en cherchant son enfant, sans réaliser qu'elle avait abandonné son rejeton presque à l'autre bout du monde. Les hommes qui l'avaient vue errer dans les ruelles, rentrant dans les maisons en appelant sa fille avaient été terrifiés, et ils l'avaient tuée.

Tibâld n'avait rien pu faire, à part venir la nuit suivante récupérer son corps dont une balle avait brisé la nuque, et le brûler au plus profond des bois. Il avait ensuite repris le chemin du retour, portant les cendres de sa compagne dans ses bras comme il avait porté son enfant vers les humains.

Lorsqu'il était enfin parvenu chez les siens, leur dernière possibilité de procréer était morte, et la dispersion des cendres d'Elid avait été pour tous l'occasion de dire adieu à leur peuple.

Clémint avait alors su que c'était sur lui que se porteraient toutes les espérances, et il s'était préparé. Le conseil dont il attendait la fin marquerait le début de sa nouvelle vie.

Cela faisait bientôt vingt heures qu'il se rongeaient les ongles en attendant la décision du conseil. Mais il savait déjà quel en serait le résultat. Tous le savaient, en fait, mais les anciens avaient besoin de palabrer pendant des nuits entières avant de parvenir à une quelconque solution. Sans vouloir critiquer ses parents, Clémint pensait d'ailleurs confusément que cela faisait partie intégrante de leur problème. Les ogres vivaient tellement longtemps qu'ils étaient devenus contemplatifs et passifs, incapables de prendre une décision rapidement ou de remédier au manque d'enfants.

Ce ne fut qu'avec les premières lueurs de l'aube que les ogres quittèrent la clairière où ils s'étaient réunis. Clémint vit immédiatement que sa mère avait pleuré, et cela l'étonna. Les ogresses de sa trempe et de son âge ne se laissaient pas aller ainsi. Du moins pas en public. Son père également avait les traits tirés.

— Mon fils, fit-il en posant sa grosse patte sur l'épaule du jeune ogre. Tu dois partir. Tu dois retrouver ton demi-frère, les cousins et tes cousines. Tu partiras demain, et nous t'accompagnerons jusqu'à la lisière du territoire des hommes, au-delà, tu seras seul.

— Comment les retrouverai-je ? protesta Clémint, submergé par la tristesse de quitter sa famille et l'immensité de la tâche. Vous m'avez toujours dit que les villes des hommes étaient immenses,

Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs

comment retrouverai-je notre peuple ?

— C'est facile, parvint à sourire Armande à travers ses larmes. Ton frère s'appelle Djian, et les ogres mangent toujours les humains, où qu'ils habitent ! D'ailleurs, ajouta-t-elle après avoir consulté son compagnon du regard. Je te donnerai un beau cuissot d'homme à emporter pour la route, comme ça, tu n'auras pas à chasser...

— Mais il faudra que tu le finisses avant d'entrer dans la cité, compléta Gard avec un regard d'avertissement à Armande, les humains sont très protecteurs vis-à-vis des leurs, et s'ils te trouvaient avec de la viande humaine, ils te feraient subir un mauvais sort !

Les adieux ne prirent pas longtemps, malgré la morosité générale. Aussi les parents rentrèrent-ils rapidement dans la forêt, tandis que Clément prenait la route de la ville, le cœur et plein d'appréhension. Il n'avait que quelques mois lorsque son demi-frère avait été emmené chez les humains, et n'en n'avait aucun souvenir, ni aucun portrait. Il espérait que, comme ses parents le lui avaient signalé, l'instinct de race lui permettrait de reconnaître un demi-ogre au milieu des humains. Peut-être même pourraient-ils chasser ensemble et fonder une nouvelle communauté ?

Cette pensée optimiste lui ragaillardit l'esprit, et c'est d'un pas plus léger qu'il continua sa route.

*
* * *

Nayis et Djian étaient en chasse. Cela faisait déjà longtemps que leur dernier festin était digéré, quand au bébé congelé, il n'avait duré que le temps d'un apéritif rapide. Il leur fallait quelque chose de plus substantiel à se mettre sous la dent, et rapidement !

On était en plein milieu de la semaine, et ils prévoyaient de chasser suffisamment de gibier pour tenir jusqu'à la fin du week-end. Il leur fallait donc dénicher un groupe important, mais pas trop. Les proies trop nombreuses avaient tendance à se rebeller, ou à être plus difficiles à maîtriser. Une sortie scolaire tardive, ou une troupe d'adolescents désœuvrés serait parfait. C'est pour cette raison qu'ils s'étaient mis aux aguets près de l'issue du cinéma. Ils n'espéraient pourtant pas que se reproduise le coup de chance de la dernière fois, où une institutrice surmenée les avait hélés pour leur demander sa route, puis leur avait demandé de l'accompagner pour surveiller les enfants. L'affaire avait été rondement menée, une fois dans un coin tranquille, Djian avait saigné la maîtresse et assommé les bambins à la chaîne tandis que Nayis allait récupérer une camionnette. Ils avaient eu à manger pendant plus de deux semaines, et que de la viande de premier choix ! D'ailleurs, ils en avaient profité pour s'offrir des vacances, un peu aussi pour se faire oublier pendant l'enquête de la police, et n'avaient pas mis le nez dehors pendant tout ce temps.

Cette fois-ci, ils espéraient plutôt un petit cortège de jeunes en vadrouille, pleins de bière et de haschich, qui se laisseraient entraîner sans protester et dont la chair parfumée d'alcool et de drogue leur ferait faire de beaux rêves.

Après avoir patienté quelques heures dans leur terrain de chasse habituel, ils étaient allés traîner dans les méandres du centre-ville, scrutant les badauds, et vérifiant sans en avoir l'air la santé et la vitalité des humains.

Puis, ne trouvant rien qui les mette en appétit, ils se replièrent sur la périphérie de la ville et le parc d'attraction qui s'y trouvait. Il y avait là, parfois, des petites familles alléchantes et vulnérables à souhait...

Nayis repéra soudain un personnage insolite. C'était un homme, ce qui l'étonna, car elle remarquait généralement plutôt les femmes et les enfants. Les jeunes et les mâles étaient la spécialité de Djian. Celui-ci était de taille supérieure à la moyenne, et se démarquait en outre par sa stature imposante et ses formes massives. En fait, pensa Nayis, il correspondait parfaitement à l'image que les humains se font des géants, surtout avec cette mine réjouie et le sourire ravi, presque innocent qu'il arborait. Il avait des vêtements démodés, et portait dans son dos un sac de cuir usé comme ceux que les jeunes



Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs



humains recherchent dans les magasins d'antiquités. Il avait dû le payer une fortune, à moins qu'il ne l'ait volé. Probablement un sportif, apprécia-t-elle en scrutant les formes sculpturales de ses bras et de ses épaules. Tant mieux, une chair musclée est toujours saine et saignante. Djian préférait les viandes laiteuses et douces, mais Nayis adorait la saveur épicée et la consistance ferme des jeunes adultes.

Il débarque probablement de sa campagne pour découvrir les merveilles de la ville ! se moqua-t-elle en pensant à la visite sans retour qu'elle allait lui proposer d'ici peu. Il était seul, ce qui d'habitude, ne l'aurait pas intéressée, mais ce spécimen l'attirait curieusement. Peut-être sa stature et son air ahuri, peut-être sa ressemblance avec un bon gros géant, elle se sentait comme une affinité avec lui.

Avec discrétion, elle planta son coude pointu dans le flanc de Djian et lui indiqua le promeneur alléchant d'un léger mouvement de menton. Pas besoin de parler. Ils chassaient ensemble depuis si longtemps qu'ils se comprenaient instinctivement.

Il approuva son choix et se mit lui aussi à l'affût. Ils se séparèrent, Nayis à gauche, Djian par derrière, contournant le manège que la proie admirait pour lui couper toute issue, et l'acculer contre la rambarde. La stratégie était simple, mais elle marchait remarquablement bien : Nayis faisait semblant d'être perdue, et regardait dans tous les sens. Inévitablement, elle bousculait par mégarde sa future proie, et entraînait en conversation avec elle. Une fois en confiance, Djian les rejoignait, et elle présentait à la ou aux victimes son ami retrouvé. La suite se déroulait naturellement ; pour fêter leur rencontre, et s'excuser encore de la bousculade, les ogres proposaient d'aller boire un verre, puis pilotaient tranquillement leurs proies vers leur tanière. Après quelques tournées, les humains ne faisaient généralement aucune difficulté pour aller en ingurgiter d'autres au domicile de leurs nouveaux amis, voire même les suivaient sans demander pourquoi.

Tout se déroula comme prévu et très vite, le trio alla s'installer à la buvette proche pour lier connaissance autour d'un verre. Nayis et Djian camouflèrent leurs prénoms ogresques sous les pseudonymes plus humains de Jean et Anaïs, la victime leur apprit qu'il s'appelait Clémint et qu'il était à la recherche de sa famille, installée dans cette ville. Après quelques whiskies, que le géant sembla ingurgiter comme du petit-lait, le couple d'ogres offrit de continuer la soirée à leur domicile, et la victime, qui les dépassait d'une bonne tête, accepta sans paraître se douter de quelque chose. Il semblait empreint d'une confiance illimitée, comme si sa taille et sa stature le protégeaient de n'importe quelle menace. Cette attitude eut d'ailleurs vite fait d'énerver Djian, qui laissa Nayis se charger de leur proie avec soulagement : il se sentait mal à l'aise avec cet humain, il avait même l'impression de faire une erreur. Il se sentait attiré par le géant, avait l'impression de savoir ce que l'autre pensait, comme s'il l'avait connu dans une autre vie. Il se contentait donc de marcher à sa droite, plongé dans ses pensées, qui, curieusement, le ramenaient pour ce soir vers sa famille ogre, vers Armande et Gard, surtout. Ses géniteurs avaient certainement disparu depuis des années, ainsi que les derniers ogres des forêts, et il n'y pensait que rarement. Djian n'était jamais retourné dans la forêt depuis que ses parents l'en avaient exilé. Il savait que sa place à lui était dans la jungle urbaine, et que la déforestation de l'ancienne zone protégée autour de la cité avait dû sonner le glas des derniers membres de sa race. Il n'en n'avait rien dit à Nayis, elle n'avait jamais connu ses parents et la vie des bois, et ne paraissait pas s'en soucier, alors à quoi bon faire naître en elle des sentiments pour un peuple qu'elle ne connaîtrait jamais... ?

Une fois dans leur tanière, que la victime inspecta avec ravissement sans montrer le moindre soupçon concernant ses étranges hôtes, le couple d'ogres tomba le masque. Comme d'habitude, Djian s'occupa d'allumer le feu, tandis que Nayis bloquait la porte métallique. Même si les humains n'arrivaient pas à la soulever, celui-ci était tellement grand qu'il avait peut-être une chance de l'entrouvrir suffisamment pour s'échapper. Mais il n'avait pas la moindre intention de s'enfuir, constata-t-elle avec humour, en regardant le géant qui parcourait du regard la passerelle métallique abandonnée au premier étage.

— Alors, mon grand, demanda-t-elle, tu veux boire ou grignoter quelque chose, avant le repas ?

Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs

— Volontiers, accepta le géant, je n'ai pas mangé depuis que je suis arrivé, et j'ai un appétit d'ogre ! fit-il avec un grand rire.

Rire auquel le couple se joignit de bon cœur, tant l'expression leur semblait appropriée. Que l'humain ne comprenne pas les raisons de leur hilarité n'était pas important pour eux, mais le géant sembla lui aussi saisir qu'il y avait un sens caché pour ses hôtes ; il les regarda d'un air complice avant de se remettre à glousser.

Après avoir pouffé nerveusement quelques minutes, Clémint regarda Nayis et lui demanda :

— Veux-tu que je te donne un coup de main pour préparer le repas ? Comme ça, ce serait plus rapide...

Djiàn était tordu de rire. Que ce benêt soit idiot au point de ne même pas comprendre qu'il était prévu au menu était déjà drôle, mais qu'en plus il se propose de préparer le repas, c'en était trop ! Il hurla de rire sous l'œil ébahi de Clémint, et celui, plus réprobateur de Nayis. Celle-ci réfléchissait plutôt à la manière de trancher le cou du géant sans qu'il se débatte. Elle n'avait pas envie que Djiàn lui mette la puce à l'oreille.

Apparemment, l'alcool n'avait pas l'air de l'incommoder. Il faudrait faire autrement.

Soudain, Nayis eut une idée. Pourquoi ne pas faire les choses tout simplement, en se mettant derrière le géant, et en lui tranchant prestement le cou ? Ah, oui ; il mettrait du sang partout. Mais un scénario s'ébaucha dans sa tête...

— Djiàn, fit-elle avec un froncement de sourcil. Voudrais-tu bien t'occuper de notre hôte pendant que je vais chercher des bouteilles et quelques conserves dans la réserve ?

— Volontiers, as-tu besoin que je t'aide ? proposa-t-il avec empressement.

Décidément, pensa-t-elle, ils se complétaient admirablement. Elle n'avait pas eu besoin d'expliquer son plan à Djiàn pour qu'il comprenne tout de suite où elle voulait en venir, et surtout, où elle voulait amener la proie.

L'humain vauté sur le canapé se leva à son tour.

— Nous pouvons y aller ensemble, je vous aiderai à porter les bouteilles, et comme ça, vous n'aurez pas à faire d'aller-retour.

Cette victime était vraiment serviable. Ils n'avaient même pas eu à lui demander de les accompagner !

Ils se dirigèrent tous trois vers la réserve, qui avait autrefois été la chambre froide de l'usine, et leur servait à présent tant de garde-manger pour les proies vivantes que d'abattoir pour les groupes. Les deux ogres n'aimaient pas salir leur intérieur coquet.

Une fois la porte franchie, tout se déroula très vite.

Djiàn et Nayis se jetèrent sur le géant débonnaire, et le plaquèrent au sol comme deux joueurs de rugby exemplaires. Le géant émit un « couic » de surprise, et commença à se débattre. Il était bien plus fort que prévu et envoya valdinguer Nayis contre la porte massive qui se referma.

Heureusement, Djiàn avait son couteau et il le planta immédiatement dans la nuque du géant. Celui-ci poussa un hurlement de douleur et se mit à beugler des phrases incohérentes. La lame avait pénétré le cervelet et détruit cette partie du cerveau, similaire chez les humains et les ogres, qui contrôle la vue.

Clémint était aveugle. Il agitait ses bras immenses dans l'espoir d'attraper les petites créatures qui lui avaient infligé cette douleur insupportable. Il divaguait. La souffrance l'avait ramené en arrière, dans les forêts des ogres, à l'époque où il se battait pour rire avec sa cousine Mayane, où qu'il mimait avec elle les chasses de leurs cousins dans les méandres des cités humaines.

Voyant que le géant était impuissant, Djiàn s'était écarté et avait aidé Nayis à se relever. Ensemble, ils regardaient leur proie se convulser dans les sursauts de l'agonie et les affres de la douleur. La souffrance de leurs victimes ne les dérangeait que dans la mesure où elle pouvait gêner la viande, mais celui-ci était trop fort pour qu'ils se risquent à l'affronter tant qu'il ne serait pas tombé à terre.

Soudain, le géant hurla une phrase qui les fit sursauter.



Sophie Dabat

Ogres des villes et des champs

— Humains... Humains... beuglait le géant aveugle. Mère ! Les humains m'ont fait mal ! Mange-les... Aide-moi, tue-les !

Les deux ogres se regardèrent d'un air perplexe. Se pouvait-il que cette créature qu'ils venaient de tuer ne soit pas humaine ? Serait-il possible même qu'il soit un ogre ? Seuls les ogres mangent les humains, se disaient-ils en contemplant leur victime qui perdait ses forces en même temps que sa vie, et dont les hurlements décroissaient avec la puissance de ses mouvements. Il titubait, maintenant, et serait bientôt à terre. Malgré leurs doutes, ils ne firent pas un geste. Djian n'avait jamais raté son coup, et ogre ou non, la proie serait bientôt morte.

Cela prit une éternité. Puis, comme un arbre foudroyé, Clémint dressa ses bras en l'air, et, exhalant un dernier gémissement, il s'abattit au sol et ne bougea plus.

Nayis donna un petit coup de pied dans sa cuisse.

— Il est mort. Tu crois que c'était... ?

— Non, répondit calmement Djian. Les ogres des forêts se sont éteints depuis longtemps. Celui-ci était un humain, bizarre, et peut-être fou, mais un humain quand même.

Ce fut la seule épitaphe que Clémint reçut. Le dernier des ogres était mort, et il fut dévoré par son frère et sa cousine sans plus d'états d'âme.

Sophie Dabat

Ogres des
villes et des
champs

Questions à **Sophie Dabat**, auteure de *Ogres des villes et des champs*

Site : <http://www.sophiedabat.com>

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Un texte, *Le Souvenir du Khamsin*, proposé pour l'anthologie sur les cinq sens dirigée par Christophe Silhol. Il l'a refusé en me conseillant de ne pas abandonner et de continuer à écrire... ce que j'ai fait : ce texte est à présent au cœur d'un énorme recueil !

Quelles sont tes méthodes, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Je n'en ai pas réellement ! En fait, écrire est pour moi un exutoire (je rêve ou je réponds à deux questions en même temps ?), un défolement et aussi une sorte de moyen de décompresser, de vivre des aventures... donc généralement, les mots sortent tous seuls ! Ou j'ai une image en tête, et j'essaie de la retranscrire, ou j'ai un prénom qui me trotte dans la tête, voire une phrase, et c'est ce début, quand je le vois sur l'écran, qui détermine la suite. J'écris de plus en plus sur plan et avec des idées prédéfinies, mais c'est parce que les idées se bousculent tellement en ce moment que je suis obligée de tout noter pour ne pas les oublier !

Quels sont selon toi les bons ingrédients d'une nouvelle ?

Il y a des recettes, pour écrire des nouvelles ? pour moi, c'est purement instinctif. En ce moment, par exemple, j'ai beaucoup de mal à rester dans le format nouvelle, mes textes ont tendance à être en expansion perpétuelle. Et parfois, il y a de tous petits machins qui sont complets en 15000 caractères. Je crois que le seul ingrédient pour une nouvelle, c'est le sentiment de plénitude que l'auteur doit éprouver pour savoir que son texte est complet, qu'il peut entamer sa vie propre.

Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?

Peut-être un peu des quatre ? lire, oui, me semble indispensable. C'est un peu le moteur des rêves, non seulement ce qui donne la base des références, mais aussi l'envie de partager avec d'autres. Fantasmer et rêver debout... si on ne le fait pas, qu'a-t-on à écrire ? Quant à l'insatisfaction, je crois que c'est plutôt de l'utopie : on écrit ce qu'on imagine, les vies qu'on ne peut pas avoir, les aventures qu'on ne vivra jamais, les cauchemars qu'on espère ne jamais vivre...

Quel fut ton plus beau voyage ? (sens propre ou non)

Au sens propre : celui que je ferai demain, ou l'année prochaine ! Les projets changent, certains se réalisent et d'autres non, mais le plus beau voyage, c'est encore le fait d'avoir des rêves et d'essayer de les accomplir. Littérairement parlant, pour le moment, mon plus beau voyage, c'est celui que j'ai fait dans le désert avec mon recueil, et qui se continue avec une suite...

Quand tu rêves d'un autre monde, ça ressemble à quoi ?

C'est parfois merveilleux. Malheureusement, souvent très noir et triste. J'ai plutôt tendance à exorciser mes peurs par l'écriture, donc les univers qui en émergent ne sont pas très gais. J'écris sur la peur de la mort, sur la disparition des proches, sur la folie qui guette chacun de nous, sur les déceptions du quotidien...

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Vais-je choquer en disant César Borgia ? Peut-être empoisonneur et incestueux, peut-être assassin (mais qui ne l'était pas en ces temps troublés ?)... mais un homme qui a inspiré un livre fabuleux et marqué les époques. Un homme très complexe, un lettré, qui disait que son visage d'assassin lui évitait d'avoir à en devenir un... un prince méconnu, fascinant, qui a tenté de se créer un royaume à l'image de Gengis Khan et d'Alexandre le Grand et qui demeure, avec sa sœur, un grand mystère...

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Toujours mon recueil qui est en soumission... plusieurs nouvelles également en soumission. J'ai un texte retenu pour l'anthologie *Les Héritiers d'Homère* aux éditions Argemios, un autre dans une anthologie sur les Chats, une chez Malpertuis et quelques-unes dont je ne peux pas parler pour le moment... et plein de projets en cours d'écriture, d'autres en pleine correction et encore plusieurs entre les mains d'éditeurs divers...

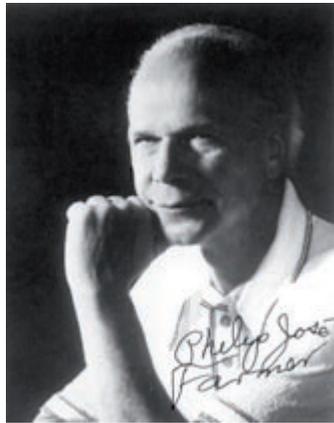
Petite lecture des Amants Étrangers de P.J. Farmer



Un article de Sylvain Richard

Une petite lecture des *Amants Éternels* de P.J. Farmer

Sylvain Richard



On s'intéressera dans ce bref article à l'une des œuvres majeures de P.J. Farmer, également celle qui l'a révélé, à savoir la nouvelle *The Lovers*, traduite en France sous le titre *Les amants étrangers*.

Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il est peut-être bon de rappeler qui est l'auteur.

Philip José Farmer est né en 1918 à North Terre Haute dans l'Indiana. Il vit actuellement à Peoria dans l'Illinois mais a passé la plus grande partie de sa vie dans le Midwest, entre l'Ohio et le Mississipi.

Très jeune, amateur de récits d'aventures, Farmer se lança dans l'écriture de nouvelles de science-fiction alors que l'âge d'or de ce genre était passé de mode. C'est pourquoi il essuya de nombreux refus de la part des éditeurs mais parvint finalement à placer un de ses textes en 1953. Il s'agissait de la nouvelle *The Lovers* qu'il adaptera en roman en 1961.

Farmer composa une œuvre importante et variée constituée de plusieurs cycles dont les plus connus sont *La Saga du Fleuve de l'Éternité* et *La Saga des Hommes-Dieux*. On lui doit également le cycle d'Opar, *The Other Log of Phileas Fogg*, et le concept de *Wold Newhon*.

L'écrivain a, par ailleurs, remporté trois prix Hugo, un pour *Le Fleuve de l'Éternité*, un autre pour *Les Cavaliers du Fiel ou le Grand Gavage* et le troisième pour *Les amants étrangers (The Lovers)*, l'œuvre qui nous intéresse ici

The Lovers est, dans l'Amérique puritaine, une des premières œuvres de SF à aborder le thème de la sexualité de manière plus explicite. P.J. Farmer n'a pas peur de transgresser les tabous et les interdits religieux. Ses parents faisaient partie du mouvement de la Science Chrétienne alors que leur fils va lui-même se déclarer athée.

Le héros et principal protagoniste de ce roman se nomme Hal Yarrow, un citoyen du Clergétat, dans l'Amérique du Nord de l'an 3050.

La société humaine décrite par Farmer s'est construite après une apocalypse. Victime d'une agression en provenance de Mars, les survivants de la Terre, disséminés en îlots sur toute la planète, se sont regroupés et ont développé la religion de Sigmen, qui apparaît comme un almage de cultes antérieurs.

Cette nouvelle religion fut le ciment de la nouvelle civilisation.

Mais cette religion présente des aspects intégristes et se fonde sur une doctrine liberticide. Ce qui s'explique par le fait que la société décrite par Farmer est une société traumatisée.

À ce stade, on peut comparer le Clergétat à d'autres utopies décrites par les auteurs de SF, notamment au Culte de Big Brother de George Orwell. Dans les deux romans, ce sont des sociétés despotiques, érigées sur les décombres d'une guerre. Toutefois, l'utopie de Farmer – disposant du voyage spatiale – est beaucoup plus avancée technologiquement que celle de 1984. Il n'y a pas dans *les amants étrangers* le sentiment de délabrement de la société d'Orwell. Mais dans les deux cas, il y a un contrôle ténu des individus et une volonté de régir leur vie. Le Clergétat a bien des points communs avec la Police de la Pensée.

Dans les deux cas également, le héros transgresse les lois imposées en partageant une histoire d'amour : Hal Yarrow et Jeannette Rastignac chez Farmer, Winston Smith et Julia chez Orwell.

FARMER

Sylvain Richard

Une lecture
des Amants
Éternels de P.J.
Farmer

Hal Yarrow est un *tchatout*. C'est une sorte de linguiste « touche à tout ». C'est aussi un héros qui doute, une nuance que n'avaient pas les héros de SF des années 30, à l'instar de Flash Gordon. Yarrow n'est pas exemplaire. Dans le roman de Farmer, les humains ont le mauvais rôle. Les Wog, habitants d'Ozagène apparaissent beaucoup plus sympathiques.

Le roman décrit en fait deux sociétés, le Clergétat précédemment évoqué et les Ozagédiens, les habitants de la planète sur laquelle se rendent Hal Yarrow et l'équipage du *Gabriel* en vue de la coloniser, par la force cela va sans dire !

La situation décrite dans *Les amants étrangers* n'est pas sans rappeler le XVI^{ème} siècle et particulièrement l'inquisition – le Clergétat – et la découverte du Nouveau-Monde – le génocide des Indiens/Ozagédiens.

L'équipage du *Gabriel* a, en effet, une mission secrète : celle d'éradiquer les Wogs pour s'approprier leur monde. Mais à la fin, ils seront finalement contrés.

Le héros, Hal Yarrow, est sous l'autorité de son *agi*, une sorte d'éducateur et de confesseur. L'organisation de la société du Clergétat est pyramidale. L'*agi* de Yarrow exerce sur lui un ascendant mental. Dans cette société, les individus semblent ne plus pouvoir aimer. Ce n'est qu'une fois son *agi* mort que Hal Yarrow pourra entamer sa relation avec la *lalitha*.

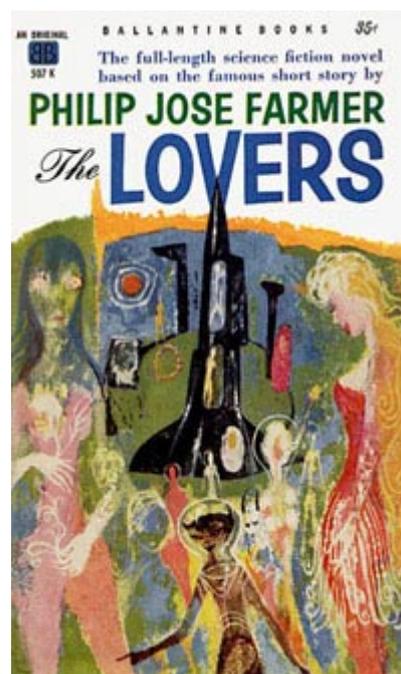
Ce n'est, en effet, que lorsqu'il rencontrera la femme sur le monde des Wog, que Yarrow commencera à s'émanciper.

La femme prétend se nommer Jeannette Rastignac – c'est une créature hybride qui cache sa véritable nature mais dont les sentiments pour le héros sont authentiques.

Alors que les humains semblent dénués d'humanité, incapables d'amour, seulement en mesure de tuer, les sentiments positifs dans le roman sont le fait des Wogs - le personnage de Fobo, un Wog, est celui dont l'esprit semble le plus ouvert – et de Jeannette.

Même si les situations entre Yarrow et Jeannette semblent parfois un peu incongrues – leur installation commune et rapide dans un appartement – la psychologie des personnages est bien analysée. Le roman de Farmer, qui décrit un monde globalement négatif, se termine cependant sur un message d'espoir : il est possible d'aimer au delà des différences et des conditionnements.

Les amants étrangers est un roman qui fait date dans l'histoire de la science-fiction et constitue également une étape-clé dans la carrière de Farmer. Le propos est humaniste et appelle à la tolérance. Farmer tente de montrer qu'il est possible de s'affranchir de la dictature par l'amour et de construire une société parfaite — celle des descendants de Yarrow et de la *lalitha* portent l'espoir d'un futur meilleur. On imagine Hal Yarrow, à la fin du roman, s'exilant avec ses filles dans un nouvel Eden, sous la protection des Wogs, loin du despotique Clergétat. Le roman est en rupture avec ce qui a été fait auparavant dans le genre, même si dans la même décennie, on trouve des propos utopistes similaires chez d'autres auteurs. La description d'utopie s'explique-t-elle par le contexte politique des années 50 et 60 ? Farmer, par la suite, proposera ses grands cycles qui prolongeront le propos qu'il tient dans la nouvelle de 1953. C'est un auteur que l'on ne peut que recommander car le propos – les intégrismes en tout genre – est malheureusement encore d'actualité.



FARMER

Sylvain Richard

Une lecture
des Amants
Éternels de P.J.
Farmer

Paul ô Coste



ILLUSTRATION: SYLVAIN HEL

Texte : Nicolas Hel
Illustration : Sylvain Hel

Paul ô Coste

Nicolas Hel

Si je vous transmets ces pensées aujourd'hui, c'est pour vous raconter la vraie histoire de Paul Coste ; éluder le tissu de mensonges et de croyances infondées qui gravitent autour de ce nom pour vous dire la vérité. Parmi vous, nombreux sont ceux qui croient au Verbe du Coste. Je ne porterai pas de jugement. Le Verbe n'est pas le tissu de mensonges que certains dénoncent ou déplorent. Si pour ses disciples, Paul Coste est une entité supérieure et bienveillante, d'autres voient en lui un démon, une légende ou une supercherie. Sachez que chacun d'entre vous connaît une partie de la vérité.

Il est des personnes dont l'arrogante réussite peut susciter beaucoup de jalousie, voire de la haine. Il est des personnes uniques qui changent la face du monde. Ces génies, car, oui, on peut les appeler ainsi, ont été les moteurs de l'humanité.

Il est dit que ce qui sépare le génie de la folie ne se mesure qu'à l'aune du succès. C'est vrai. Mais il est des avancées qu'on ne peut mesurer et des monstres plus géniaux que vous ne pouvez l'imaginer.

Paul Coste faisait partie de ces putains de génies. D'une manière ou d'une autre, il a bouleversé les domaines scientifiques et artistiques auxquels il s'est essayé. Mais il a aussi profondément touché les personnes qu'il a rencontrées, car en plus de son intelligence démesurée, il jouissait d'une beauté et d'un charisme propres à hypnotiser les foules et les individus. Le genre d'enfoiré trop génial pour être aimé tellement il vous rappelle votre médiocrité...

Non, vraiment, Paul Coste avait tout. Absolument tout. La gloire, le pouvoir, l'argent, la connaissance... Tout pour être heureux. Pourtant, il ne l'était pas. Absolument pas.

Mais je m'égare et vous avec moi.

Toute histoire a un début. Et nous allons remonter quelques dizaines d'années en arrière, au jour où un monde prit fin.

Paul déguste un cocktail à base d'alcool de mangue sur la terrasse inondée d'un soleil paresseux. Une jungle luxuriante et bien entretenue s'étale sous ses yeux. Paul admire la lumière percer les frondaisons des arbres et couler sous les caresses des feuilles agitées par une légère brise. Au sol, un tapis de mousse épaisse se love entre les troncs espacés en ondulant avec la danse hésitante des rayons de soleil.

Paul inspire l'air chargé de vie. Face à tant de beauté, il n'entend presque plus le chœur lancinant de voix qui le hante. Ces voix qui murmurent, crient et chantent sans cesse dans sa tête. Ces pensées qui ne sont pas les siennes. Il savoure l'instant. Il lui semble être enfin seul. Seul avec ses démons. Seul sans solution. Tout seul. Une pression sur son épaule. Marie. Paul lui décoche un regard assassin. Les yeux verts piquetés d'or de la belle s'écarquillent de surprise.

— Qu'y a-t-il mon chéri, je te dérange ?

Paul se radoucit : un sourire amusé s'esquisse sur son visage au teint hâlé devant l'air effaré de Marie.

— Non, mon amour, je contemplais juste le jardin. J'adore cet aspect sauvage maîtrisé. Cette beauté secrète de la nature. Cette beauté domptée, magnifiée. Ça me détend. Ça me relaxe. Je me sens... simple, tellement simple.

Marie lui tend une coupe de champagne avec un sourire engageant. Leurs yeux pétillent à l'unisson, envoûtés par les bulles du liquide doré.

Alors, que je vous explique, sans quoi je risque de vous perdre. Paul Coste avait toujours vécu dans une sorte de chœur vivant où fusaient voix, musique, sons et images. Une sensation que vous ne pouvez avoir connu avec une telle intensité. Tout lui semblait évident au premier regard, il avait le sentiment que les réponses étaient chuchotées à ses oreilles. Tout ce que les spécialistes avaient pu lui dire, c'est qu'il avait un cerveau exceptionnellement actif, son activité cérébrale ne correspondant à rien de connu. Leurs conclusions n'étaient qu'embarras et incompréhension.

Cette particularité lui avait permis d'atteindre ses objectifs. Tous ses objectifs. La vie, le monde entier lui souriaient. Mais cet enfoiré ne regardait même pas le monde, et lui souriait encore moins. Il se croyait piégé, seul parmi ses pensées.

Un bien ne vient jamais sans un mal. Il n'est pas de génie sans malédiction : il souffrait intensément, se sentait seul face à l'inconnu. Il se savait différent, mais il ne pouvait comprendre en quoi ni pourquoi. Perdu dans sa tête, il ignorait les pauvres petits êtres normaux qui l'entouraient. Tout ce qui lui importait était de comprendre sa douleur et il s'était forgé une armure impénétrable. Il s'était retranché derrière elle, s'était replié sur lui-même pour que personne ne puisse l'aider. C'était son mal, son trésor, sa peine, son cadeau, et nul autre que lui n'en profiterait, si ce n'est par ce qu'il voudrait bien donner.

Si je vous explique cela, c'est parce qu'il était devenu un connard arrogant et que cela a pour beaucoup joué dans certains événements tragiques. Mais laissez-moi vous raconter comment Paul Coste a pu devenir ce genre d'homme.

Comme je le disais, ces voix ne l'ont pour ainsi dire jamais quitté. Il en est presque devenu fou. Seule une petite fille, par son amour et sa patience, est parvenue à le sauver de la démence. Ils se sont rencontrés alors qu'ils n'avaient que cinq ans. Coste était muré dans un mutisme troublé de crises créatrices aussi fascinantes qu'effrayantes. Marie lui a apporté un certain calme intérieur qui lui a permis de se construire dans le chaos. Et peu à peu, il s'est ouvert au monde, a moins souffert du bruit obsédant qui le torturait. Elle lui a montré qu'il était unique, l'a aidé à rassembler en lui les premières bribes de sa personnalité déchirée.

Cependant, il ne connaissait toujours pas la paix. C'est ainsi qu'il a commencé à se droguer. Il a tout essayé, dans des proportions qui auraient tué nombre de rock stars. Oui, ce n'est pas ce qu'on vous raconte dans les bouquins d'histoire, mais c'est pourtant la triste vérité. Ne jugez pas. Le monde était différent et l'intelligence encore mal comprise, surtout les intelligences exceptionnelles comme celle de Coste. Il était seul et il souffrait. Au début, il a désiré se débarrasser de ces voix, apprécier enfin le silence et ne plus sentir sa tête tirillée par les parasites qui écartelaient sa pensée. Mais, au fur et à mesure, il a compris qu'il pouvait aussi se servir de drogues pour contrôler, pour maîtriser ce chœur qui l'étouffait. Il a essayé plusieurs formes de méditation, mais dites-vous bien que méditer n'est déjà pas forcément évident, alors quand des milliers d'intrus s'invitent dans votre tête... Aucune solution n'existait pour lui. Il voulait comprendre ce que personne ne pouvait imaginer. Mais à force d'introspection et de tâtonnements, il a commencé à mieux cerner son talent. Et grâce aux drogues, il a pénétré encore plus profondément dans le maelström incandescent qui le brûlait de l'intérieur. Il parvint à complètement dissocier ses pensées des autres, à se trouver une identité propre et non plus fluctuante, une personnalité unique. Ainsi, Paul Coste est né de ce terreau d'idées infinies.

Mais revenons à nos deux tourtereaux qui, savourant la quiétude de leur demeure perdue dans la forêt bolivienne, sont loin d'imaginer ce qui les attend.

La jungle ronronne au-dehors. Marie est allongée sur le dos, son regard caresse les étoiles dont la clarté laiteuse luit sur sa peau. Des petites gouttes de sueur perlent sur sa lèvre supérieure.

— Je te sens distant ces temps-ci. Tu devrais prendre moins de ta saleté. J'ai du mal à croire que ça t'aide tant que ça.

— S'il te plait... Tu sais que c'est important. Je dois comprendre, je dois savoir qui je suis, ce que



Nicolas Hel
Paul 6 Coste

je suis. Et j'y suis presque, je perçois de mieux en mieux certaines choses. Tout devient clair. Jour après jour, c'est comme si le voile se déchirait. Il y a en moi un monde qui me dépasse... Il me faut comprendre. Et tu ne veux sûrement pas que je redevienne le petit enfant insensible et torturé que tu as connu il y a si longtemps.

— Je ne sais pas. Tu me fais peur parfois, tu mets tellement d'énergie à essayer de comprendre, alors que tu pourrais faire des choses grandioses. Tu m'en oublies même parfois... Tout ce que je veux, c'est te sentir heureux, mais tu devrais t'ouvrir aux autres, me parler... Je t'aime, tu sais.

— Arrête avec ça, s'il te plaît. Personne ne peut m'aider, et ce monde pourri par la connerie se bouffe tout seul très bien sans moi. Tu sais combien tu m'as apporté, mais tu ne peux pénétrer mes secrets. Nul ne le peut. Je suis seul face à ce mystère.

Tout en parlant, Paul se prépare une injection de la drogue qu'il a mise au point. Un cocktail à base de plantes rares utilisées dans des rites chamanistes qu'il a assaisonnées de quelques molécules chimiques de son cru. Cette drogue lui permet de ralentir sa perception du temps et d'élargir sa conscience, tout en conservant sa concentration et un certain contrôle. Il parvient alors à mettre un peu d'ordre dans le chaos qui règne en maître parmi ses pensées déchirées.

Il plante l'aiguille dans son bras, sent le liquide couler dans son sang. Les voix se font moins nombreuses, se taisent peu à peu. Il se concentre sur l'instant présent. Il ressent pleinement son corps et ses sensations, la peau de Marie contre la sienne. Lorsque leurs lèvres s'embrassent, ils sont seuls. Deux êtres s'aimant, simplement. Comme dans un rêve, il s'offre aux caresses langoureuses de son amante... Coste est tout entier en elle, il ressent la moindre de ses sensations, décuplant ses propres émotions. Plus rien d'autre n'existe que la fusion enfiévrée de leurs corps amoureux. Ils gémissent à l'unisson. Leur plaisir se noue entre eux, danse en eux, les lie en un tourbillon qui devient presque douloureux. Puis explose leur jouissance. Paul lâche complètement prise, s'abandonne... Il a la sensation de décoller... Il voit son propre corps intimement lié à celui de Marie sur le lit. Sa tête est vide, d'un silence qu'il n'avait encore jamais connu. Enfin, il se sent heureux. Enfin...

Un courant l'attire vers le ciel, il prend de l'altitude, bercé par sa paix intérieure. La maison disparaît, laissant la place à un tapis de verdure parcouru d'arabesques brunes. La courbure de la planète s'accroît. Il voit l'Amérique du sud en entier, un spectacle seulement troublé par un petit troupeau de nuages paissant au-dessus du Brésil et montant jusqu'à la Colombie. Maintenant, il voit la Terre. Boule bleue, ocre et verte.

Alors qu'il s'élève, les voix réapparaissent, les unes après les autres. Elles se mélangent en un chant envoûtant, miraculeux. Les notes, les murmures, les cris, les images, les émotions ont chacun leur identité propre. Il peut enfin les apprécier, les séparer, les entendre... Ce qui était un chaos rugissant est devenu une mélodie aussi profonde qu'infinie.

Il peut voir l'origine de chacune des voix, chacune des images. Le puzzle est là, face à lui, assemblé. Il a enfin assez de recul pour comprendre ce qui se passait en lui. Il entend la rumeur du monde, il est le réceptacle de la totalité des pensées humaines. Tout prend sens, tout s'explique ! Fébrile, il cherche à se concentrer sur une voix. Une note se détache des autres, l'attire inexorablement. Quelque part en Afrique. Il se sent aspiré vers le sol, vers ce cri silencieux et désespéré...

Pour se retrouver en train de courir dans la brousse. Il voit par les yeux d'un enfant noir. Des personnes, probablement sa famille, fuient à perdre haleine un danger mortel. Paul ressent la peur de son hôte, le sang qui bout dans ses veines, le feu dans ses poumons. Ses pieds nus foulent la terre desséchée, frayant un chemin parmi les hautes herbes. Des cris derrière eux. Le petit n'ose pas se retourner. Une femme portant un bébé dans son dos chute brusquement sur sa droite. L'enfant se précipite vers elle pour l'aider à se relever.

Il aperçoit alors la dizaine d'hommes vêtus de guenilles et brandissant des machettes qui fondent sur eux, le premier est à seulement cinq mètres. L'enfant et Paul restent figés par la terreur.

Des torrents de haine se déversent de ces yeux assoiffés de sang qui traquent leur proie. Le diable noir saute sur la femme qui rampe désespérément, il attrape le bébé par le bras et le brandit en l'air

en poussant un hurlement rageur. Sa lame, couverte de rouille et de sang séché, caresse le ventre distendu de l'enfant qui braille de toute la force de ses petits poumons.

STOP !

Le hurlement de Paul rugit sur l'étendue d'herbe brûlée par le soleil. Le diable noir se fige net et fixe le garçon... D'un regard habité par la frayeur. Son visage, qui un instant plus tôt dégoulinait de colère et de haine, est maintenant crispé par une terreur profonde. Il pose délicatement le bébé en bafouillant d'une voix aiguë :

— Sheitan ! Sheitan !

Le diable noir, tremblant comme une feuille, recule sans quitter l'enfant du regard. Les autres tueurs se sont arrêtés, les yeux écarquillés par la peur. Leurs gémissements épouvantés emplissent la plaine. Le temps semble s'être figé en cet instant d'horreur.

— Paul ! Paul !

Il se sent rejeté en arrière à une vitesse effarante, tout devient flou... Il est maintenant dans son lit, haletant et couvert de sueur. Marie le secoue par les épaules, des gouttelettes ruisselant le long de ses seins. Et Paul voit dans son regard la même terreur que celle du diable noir. Au-dehors, un orage gronde. À moins que... Non, cela tonne dans la tête de Paul... NON... Ce sont des hurlements, ils surgissent de partout... Le tumulte augmente, le regard fou de Marie lui perce le cœur... Le bruit devient assourdissant... Des cris, des pleurs... Douleur ! Trou noir...

STOP...

Le 7 mars 2012, tout être humain a entendu ce mot. Ceux qui dormaient ont été réveillés en sursaut. Les plus vieux d'entre vous doivent s'en souvenir comme d'une marque indélébile. Chaque être vivant sur Terre a ressenti une violente émotion. Une vague de peur a déferlé sur les hommes. Une lame de fond emplit de rage et de haine bouillonnantes. Un désespoir hurlant, un désastre affligeant, une perte sans nom ni raison. Cet instant a mis tout le monde face à ses propres terreurs et a rompu l'équilibre. Ce simple mot a bouleversé la société humaine.

Mais Paul Coste a aussi fait un cadeau à l'humanité. Un cadeau empoisonné et ô combien meurtrier... Mais aussi le plus beau cadeau dont nous pouvions rêver. Car en criant, il a étendu la perception de tous les hommes, femmes et enfants, il leur a ouvert l'esprit. Tous, ils ont commencé à entendre des voix. Alors même qu'ils étaient encore terrassés par le choc de la vague de sentiments bruts, ils ont commencé à les entendre. Chacun l'a vécu plus ou moins intensément ; les esprits les plus ouverts ont été transpercés de milliers de cris, alors que les plus fermés n'ont entendu que quelques murmures inconstants, voire le silence habituel de leurs esprits cloisonnés...

Les deux jours qui suivirent furent insensés. C'était comme si tout le monde avait pété les plombs. L'escalade de la violence fut exponentielle. Les premiers drames se produisirent seulement quelques minutes après ce que les Disciples du Coste ont appelé le « Cri de Dieu ».

La peur. La peur peut transformer les hommes en monstres ou en héros. Beaucoup devinrent héroïquement monstrueux. Quoi de plus effrayant qu'une brusque intrusion de voix étrangères dans ce que nous avons de plus intime, de plus précieux : notre propre esprit ?

À cette époque, l'humanité était régie par des cannibales. Ils ne se nourrissaient pas de chair humaine, mais des inégalités sur lesquelles reposaient leurs richesses. Aveuglés par le pouvoir et la fortune, ils menaient le monde vers une fin certaine. L'humanité préparait sagement sa propre destruction depuis si longtemps qu'il fallait bien peu de choses en vérité pour que ce fragile équilibre soit rompu. Et c'est en vivant la peur que l'humanité a sombré dans le chaos.

Mais je ne parlerai pas de ces jours d'horreur. Il me faut juste situer l'histoire de Paul Coste dans son contexte. Ce dernier est resté inconscient pendant deux jours et n'a rien su de ces événements dramatiques, mais une autre mauvaise surprise l'attendait.

Paul se réveille dans le noir le plus complet. Les voix se sont à nouveau tuées et seuls des



Nicolas Hel

Paul ô Coste

reniflements ponctués de sanglots viennent troubler le profond silence qui l'entoure. Son crâne est enserré dans un étouffant étai de torpeur. Ses pensées sont éparpillées et il doit faire des efforts considérables pour les fixer, les rassembler. Il lui semble que des heures s'écoulent avant qu'il ne parvienne à se poser la question : « Où suis-je ? ». Il finit aussi par sentir une légère douleur au creux du bras. Puis par comprendre qu'il est attaché sur un lit. Petit à petit, il reprend esprit. Une légère odeur d'ozone et de moisi... Un bruit de générateur... Il est probablement dans l'abri anti-atomique situé sous la maison. Un vieux complexe datant de la guerre froide qu'il avait pris soin d'entretenir.

Marie... Ce doit être elle qui sanglote depuis si longtemps. Quant à cette douleur au bras, et cette torpeur... Il comprend qu'il est sous perfusion, sous l'effet d'une drogue... Mais ce n'est pas son cocktail habituel... Non. Il sent son corps lutter contre l'amoncellement de toxines. Son cerveau est saturé de molécules parasites ralentissant ses pensées... Il doit agir. Son corps a déjà montré une exceptionnelle résistance aux drogues, mais il se sait proche de la fin. Il doit lutter à chaque instant pour continuer à penser, ne pas se perdre dans les méandres du rien qui l'appelle. Il réussit à articuler un murmure malgré la bave qui commence déjà à envahir sa gorge et qui l'étouffe :

— Marie... S'il... te plait...

Un reniflement... Un raclement... Une lumière orangée traverse ses paupières qu'il n'a plus la force de soulever. Un souffle torturé :

— Paul... Paul... Pourquoi ? Pour... Quoi ? J'ai mal... Si mal... Tout a disparu... Tout le monde est mort... Et ma tête... J'ai si mal... Tu as tout détruit... Pourquoi ? Pour... Haaa ! Ces voix dans ma tête ! Stop ! Stop !

Paul sent les mains de Marie le frapper, le lacérer, le déchirer. Dans un dernier effort, il parvient à dire, dans un souffle rocailleux :

— Aide-moi... Je t'aime ! Je t'aime...

Les coups cessent et se transforment en caresses. La voix de Marie s'insinue alors dans la tête de Paul, telle une douloureuse étreinte :

Promets-moi de ne plus jamais crier ainsi. Promets-moi de ne plus jamais me faire de mal. Promets-moi de me libérer. C'est ta malédiction. Pas la mienne !

Je te le promets. Aide-moi avant qu'il ne soit trop tard...

Paul sent que la perfusion lui est retirée. Ses bras puis ses jambes sont libérés. Il se penche sur le côté et vomit. Il sent à peine les bras de Marie l'enserrer avant de s'évanouir.

Lorsqu'il se réveille, Paul la trouve à ses côtés. Elle a les yeux rougis par le chagrin et les traits crispés par la douleur. Il se relève brusquement pour l'étreindre, la serrer dans ses bras, mais tombe du lit de camp sur lequel il reposait. Marie se précipite sur lui et l'enlace de toutes ses forces.

— Pardon, mon amour. Tu m'as fait si peur... Et fait tant de mal... J'étais persuadée que si tu revenais complètement à toi tu nous détruirais tous. Je pensais que tu étais devenu un monstre, que tu étais le Diable. Le monde a sombré. Et je... Je sais que c'est à cause de toi. Mon Dieu...

Aide-moi à me relever. Il faut que je voie. Il faut que je sache...

Marie le soutient, l'aide à se relever. Ils passent par le vaste sas de l'abri et prennent l'ascenseur jusqu'à leur chambre, tout en haut de la maison.

Paul se rapproche de la baie vitrée, toujours appuyé sur Marie. Des nuages sombres courent dans les airs. Seules quelques colonnes de lumière tombent comme par miracle sur un paysage de désolation. Il devrait faire jour, mais le ciel est d'un noir d'encre d'où sourde une lueur mourante. Des fantômes agitent leurs longs tentacules sous l'assaut du vent là où se trouvait auparavant la jungle. Autrefois luxuriante, elle n'est plus qu'un tapis nauséabond teinté de suie. Des éclairs crèvent la voûte nuageuse par endroits, dévoilant la mer d'arbres dépouillés aux formes torturées. Une bourrasque de pluie s'écrase contre la fenêtre. Les gouttes d'eau coulent en abandonnant un sillon huileux sur la large baie vitrée. Seuls les sifflements sinistres du vent et les rafales de pluie s'écrasant sur le verre troublent la moiteur asphyxiée de la pièce. Paul s'effondre et vomit à nouveau. Ses râles s'achèvent

sur des sanglots qui agitent son corps tout entier.

Pardon. Pardon. Mon Dieu, pourquoi moi ? Pourquoi ça ? Pourquoi ?

Marie le serre contre lui à l'étouffer. Leurs larmes se fondent et coulent le long de leurs corps enchevêtrés. Ils restent longtemps ainsi, sans se soucier de l'air vicié rendu étouffant par les particules empoisonnées. Ils pleurent la fin d'un âge, la fin d'un monde. Marie embrasse les mains de Paul, ces mains tâchées du sang de l'humanité. Elle se met à genoux face à lui, relève délicatement sa tête jusqu'à ce que leurs yeux déchirés se rencontrent.

— Tu... Tu as détruit... Maintenant... Maintenant, reconstruis !

Personne ne sait qui a appuyé sur le bouton. Ce qu'on sait, c'est qu'en quelques jours, la population mondiale a été réduite à quelques millions d'âmes désespérées. Des têtes nucléaires ont semé la mort dans tous les pays. L'hiver nucléaire a duré des années. Et tué encore des millions de personnes.

Bien sûr, ce n'est pas ainsi que l'on vous a relaté ces événements. Sur les ruines du monde, une ancienne religion a muté, a fait de Paul Coste le nouveau messie qu'elle attendait pour retrouver son éclat passé. Cette religion est devenue le Verbe du Coste. Au début, elle a apporté de l'espoir aux survivants brisés et désespérés. Le Verbe ne pouvait que plaire à l'humanité déchirée : le Cri de Dieu a été le châtiment divin. Le Cri a lavé la terre des pêcheurs et de leurs souillures. Le Cri a exterminé les faibles et éveillé les forts. Si maintenant certains d'entre vous trouvent cela injuste, manipulateur ou que sais-je, ces paroles ont permis aux hommes de reprendre espoir en ces temps où il n'y en avait pas.

Quant à Paul Coste, vous vous demandez certainement ce qu'il a fait de son don après avoir provoqué la quasi-extinction de l'humanité.

Il s'est longtemps maudit, et seule la force de Marie lui a permis de ne pas se laisser mourir. Il n'a plus touché à la drogue, car si elle l'avait aidé à comprendre plus rapidement, il n'aurait pu garder le contrôle ; il s'était fermé aux autres et son foutu ego avait pris des proportions démesurées. Il avait été imprudent. Mais avec Marie, ils ont exploré les capacités de Paul, pas à pas. Il devait agir, sauver ce qui pouvait encore l'être, mais il avait peur de provoquer un autre désastre.

Ainsi, durant des mois, ils ont effectué des expériences, ont éprouvé les limites de Paul. À force d'essais et d'échecs, il est parvenu à mieux comprendre l'étendue de son pouvoir, à contrôler les émissions de son esprit. Il a pu aider Marie à atténuer les voix qui l'assaillaient. Ils ont fusionné leurs pensées, d'abord timidement, puis ils sont allés plus loin, s'explorant l'un l'autre, jusqu'à penser à deux, jusqu'à n'être plus qu'un.

Ils ont travaillé, nuit et jour, sans relâche. Et enfin, leurs espoirs se sont concrétisés. Paul est parvenu à soigner une plante, à éliminer en elle toute trace de radioactivité. Il a réussi par accident, à force de tâtonnements. Mais il a alors compris qu'en projetant ses intentions, il pouvait changer la face de leur monde mourant. Il a ensuite réussi à soigner un rat, puis un singe... Et un jour, Paul s'est senti prêt.

Marie pleure. Elle sait que c'est nécessaire, pourtant elle ne peut se résoudre à abandonner l'homme qu'elle a toujours aimé et qui enfin s'est ouvert, s'est offert à elle. Ils sont désormais si intimement liés que se séparer revient à perdre une partie de son âme. Mais il doit s'en aller. Une tâche immense l'attend. Il doit se sacrifier. Il le faut.

Tu donneras vie à un enfant. C'est le seul cadeau, le seul pardon que je puisse t'offrir. Prends soin de lui, aime-le. Et ensemble, vous trouverez d'autres survivants, vous construirez un nouveau monde. C'est à toi de le faire. Moi, je ne peux que réparer mes erreurs, soigner cette Terre qui se meurt par ma faute. Je ne reviendrais pas. Mais je serais toujours là, en toi, en vous tous. Je t'aime... Je t'aime tant.



Nicolas Hel

Paul ô Coste

Tout en lui insufflant ces pensées rassurantes, il caresse son esprit et lui communique des images d'un enfant souriant, de personnes au teint blafard éblouies par un soleil éclatant, sortant de terre les uns après les autres. Des images de villes naissantes, d'un nouveau monde.

Ils s'enlacent et s'unissent, se consumant dans la passion de la séparation. Leur étreinte dure des heures, ils savourent chacun de ces derniers instants. Leurs âmes se lient et un chant d'amour et d'espoir naît de cette union. Une douce mélodie.

Dans les entrailles de la terre, les survivants au cœur aussi sombre que les ténèbres qui les entourent entendent ce chant. Un vent d'espoir souffle sur l'humanité agonisante.

Je t'aime...

Paul prend son envol. Le vent et le froid l'enferment aussitôt dans leur gangue glacée. Il panique un instant, luttant contre l'envie de retrouver la chaleur rassurante de son corps, de celui de Marie. Les nuages noirs au-dessus de lui crachent leur foudre et leur poison sur le monde. Ténèbres.

Une fois arrivé dans la couche nuageuse, il suffoque et se sent aspiré dans une masse gluante, grouillante, pestilentielle. Comme si les nuages étaient composés de toutes les âmes errantes qui se refusent à quitter le cadavre de leur vie passée.

La lumière apparaît enfin, elle meurtrit ses yeux pourtant immatériels. À perte de vue, un nuage noir aux formes torturées sous un soleil de plomb. Il prend encore de l'altitude. Du noir, partout du noir. La Terre n'est plus qu'une boule de suie inhospitalière. Morte.

Un sombre désespoir fond sur lui. Il lutte de toutes ses forces. Il ne doit pas lâcher prise, pas maintenant. La Terre n'est pas encore morte. Elle agonise, mais il est encore temps de la sauver. Paul sent des souffles de vie. Des petites poches de survivants disséminés un peu partout sur le globe. Des flammes ténues d'un espoir affligé. Il s'ouvre à ces émotions qui percent le nuage d'horreur et de mort enserrant la Terre. Un chœur déchirant d'amour, de haine, de peur, d'espérance. Tant d'émotions, tant de vie sous ce manteau de destruction... Non, il n'est pas trop tard. L'humanité subsiste. La vie perdure malgré tous ces événements tragiques.

Il sent une vague d'amour surgir en lui, en pleure de bonheur. Une énergie folle se concentre en lui. Paul Coste hurle tout cet amour aux survivants de l'holocauste. Au monde entier qui se meurt.

Tel un jardinier, il sème des graines dans les terres, mais aussi dans les cœurs. Patiemment, il soigne la Terre, la débarrasse de ses souillures et de ses blessures. Il lie sa conscience à son immensité, jusqu'à ressentir le moindre grain de sable, le moindre souffle de vent. Il se fait terreau de la naissance d'un monde nouveau et enchaîne son existence à l'astre courant parmi les étoiles indifférentes.

Ainsi, Paul Coste s'est sacrifié pour permettre à la Terre de revivre. Il a uni son existence au monde qui est désormais le nôtre. Il vit toujours, mais sur une autre échelle de temps. Il a conscience de nos existences, mais il ne peut plus communiquer aussi facilement qu'avant, et surtout, cela pourrait avoir des conséquences dramatiques. C'est pourquoi il m'a demandé de vous parler aujourd'hui.

Comme vous avez pu le constater, les Disciples du Coste sont les plus proches de la vérité. Néanmoins, elle n'est pas celle qu'ils prêchent à grands cris. C'est bien Paul Coste qui a fait disparaître l'hiver nucléaire, qui a changé la face du monde pour qu'il puisse nous accueillir à nouveau... Mais il ne l'a pas fait pour les raisons invoquées par les Disciples du Coste. En fait, la vérité doit vous paraître bien décevante. La destruction de l'ancien monde était un accident. Un homme seul l'a détruit alors même qu'il ne se savait pas un tel pouvoir. Un homme seul l'a détruit parce qu'il ne voulait pas, ou ne pouvait pas s'ouvrir au monde et l'aimer.

Les Disciples du Coste ont de nombreux fidèles parmi vous tous, mais le pouvoir, l'emprise qu'ils ont sur vous est illégitime. Leur Verbe est un danger. Il est porteur des germes de destruction d'une civilisation aujourd'hui morte et enterrée. Et ils sont allés trop loin. Vous savez tous qu'hier, ils ont formulé un décret condamnant l'existence des non-éveillés, ces personnes qui sont insensibles à la

transmission de la pensée. Ils veulent les exterminer, annihiler tout souvenir des temps passés.

Vous tous qui entendez mes pensées, vous ne risquez rien... Mais je viens à vous pour rétablir la vérité et vous aider à construire l'avenir. Car si nous ne faisons rien, nous pourrions bien voir la fin de notre liberté.

Je m'ouvre à vous et vous transmets cette histoire. Tous, vous pouvez me sonder, me connaître et voir la vérité.



Nicolas Hel

Paul ô Coste

Questions à **Nicolas Hel**, auteur de *Paul ô Coste*

Site : <http://ecrire.ou.mourir.over-blog.net/>

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Des souvenirs et des premiers pas avortés il y en a eu moult. Mais le premier vrai pas, je l'ai franchi il y a moins d'un an en décidant de me mettre sérieusement à écrire. Et depuis je dois avouer que je m'amuse beaucoup.

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Bonne question...

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

J'ai eu l'idée de parler d'un mec super intelligent qui a la faculté d'entendre les pensées de chaque être vivant sur Terre. Je me suis mis devant mon clavier et le reste a suivi.

Quand tu rêves d'un autre monde, ça ressemble à quoi ?

C'est souvent assez noir. J'aime plonger dans la folie humaine, qui est pour moi une source intarissable d'inspiration.

L'autre monde le plus probable c'est la vie après la mort ? la vie sur une autre planète ? un monde parallèle ? autre ?

L'autre monde c'est un peu tout ça. Il est partout autour de nous et en nous. Il est ce qu'on ne connaît pas, il est l'inconnu qui nous fait peur ou nous fait vibrer.

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Nirgal, un personnage de *La trilogie de Mars* de Kim Stanley Robinson. C'est le premier martien de naissance à poser le pied sur Terre.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Pour le moment je bosse sur un roman de fantastique aussi gore que poétique (c'est du moins ce que j'essaie de faire). Je bosse sur quelques nouvelles en parallèle et bien sûr je vais continuer à alimenter mon blog.

* * *

Questions à **Sylvain Hel**, illustrateur de *Paul ô Coste*

Site : <http://www.helarts.com>

Quel genre ou courant littéraire (exemple d'illustrateur) a ta préférence ?

La science-fiction est le courant qui me tient le plus à cœur, il permet une diversité et une richesse d'univers, d'environnements, de personnages, d'intrigues que je ne retrouve pas dans les autres genres.

L'univers, le thème du texte que tu as illustré t'est-il familier ?

C'est le moins qu'on puisse dire, l'auteur est mon frère.

L'autre monde le plus probable c'est la vie après la mort ? la vie sur une autre planète ? un monde parallèle ? autre ?

La vie sur une autre planète.

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Dark Vador parce qu'il est classe...

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

J'aimerais faire des couvertures de romans de SF, travailler sur les effets spéciaux d'un long métrage, et beaucoup d'autres choses liées au multimédia.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Il n'y rien de prévu à ce sujet, en premier lieu je dois terminer mon book, je pourrais ainsi démarcher auprès des éditeurs de SF.

Le chant des Dunes



Texte : Aurélie Ligier
Illustration : Anne-Laure Daviet



Aurélie Ligier

Le chant des
Dunes

Le chant des Dunes

Aurélie Ligier

L'enfant s'appelait Nougat, comme sa grand-mère. Le prénom s'était transmis au fil des générations. Pourtant, cela faisait des centaines d'années que plus personne n'avait goûté à la saveur sucrée de la friandise.

L'enfant s'appelait Nougat, petite fille à la peau sombre et aux cheveux noirs qui tombaient délicatement sur ses épaules osseuses.

Elle s'était levée en même temps que le jour pour profiter un peu de la fraîcheur qu'offrait le désert au petit matin. Un peu embrumée, elle s'installa devant la tente, vers sa mère et celle-ci lui tendit un bol de lait.

Nougat avala le breuvage avant de se rendre vers l'enclos. Sa mère l'avait suivie pour lui faire ses dernières recommandations, comme à chaque fois. Nougat, de son côté, souleva la barrière, refaisant les gestes habituels, et appela les chèvres. Elle les équipa de gourdes et de sacs avant de disparaître dans l'immensité du désert, les bêtes derrière elle.

Elle se retourna au sommet de la dune qui surplombait le village. Les baraquements s'étendaient loin, et nombreuses étaient comme elle, les petites filles qui se levaient à cette heure pour emmener paître le troupeau.

Nougat savait très bien où aller. Sa famille avait découvert des grottes – vers l'est – où on trouvait de l'eau. Et Nougat s'y rendait tous les deux jours afin d'en procurer aux chèvres et d'en ramener pour les siens.

Elle regarda vers le désert et soupira. Elle savait par avance que le chemin serait harassant. Elle avança un pied, puis l'autre, et ses jambes continuèrent, de leur volonté propre. Le mouvement, rythmé par les cloches du troupeau, se fit régulier et calme tandis que la température, d'abord supportable, monta très vite au cours de la journée. Nougat dut ralentir, épuisée par la chaleur. Elle avait couvert sa tête d'un voile rouge pour se protéger des rayons ardents. Mais ses pieds, nus, se brûlaient sans cesse au contact du sable. Les dangers étaient nombreux dans cette partie du monde : le soleil implacable et le vent, mais aussi les scorpions et bien d'autres choses tout aussi périlleuses... Le désert regorgeait d'esprits sournois et malfaisants. L'enfant le savait bien et restait prudente, essayant de ne pas s'éloigner du chemin qu'elle connaissait bien.

Dans le milieu de l'après-midi, Nougat et ses chèvres atteignirent enfin les grottes d'où émanait une fraîcheur agréable. Elle accéléra un peu et s'y engouffra. Un enclos avait été aménagé dans un recoin et Nougat y enferma les chèvres. Elles avaient de l'eau et se nourrissaient du lichen qui abondait sur la paroi. De temps à autre, l'enfant les laissait paître autour de la grotte. La majorité des essences y étaient épineuses, mais les bêtes se satisfaisaient autant de l'écorce que des maigres feuilles.

Nougat s'allongea contre l'un des murs frais de la grotte et s'abandonna à la fatigue. Elle rêva de terres fertiles et de douceur. De pluies abondantes et d'arbres fruitiers, comme dans les contes que son père lui racontait.

Elle fut réveillée à la tombée de la nuit par les bêlements lointains d'un cabri. Elle se releva aussitôt. Les chèvres s'étaient libérées et circulaient librement, autour d'elle.

Elle se hâta de les compter, prise de panique, et l'angoisse monta le long de sa gorge. Il en manquait une. Nougat les fit rentrer dans l'enclos et remarqua un trou dans la barrière, suffisant pour que les bêtes puissent s'échapper. La corde, abîmée, avait cédé en un endroit, libérant l'une des extrémités d'un rondin. Elle attrapa un peu de corde dans sa besace et combla immédiatement la brèche, avant de se précipiter au dehors à la recherche de l'animal manquant.

Les chèvres étaient l'une des rares ressources de la région et rien ne comptait plus aux yeux de sa famille. Si Nougat ne les ramenait pas toutes, elle devrait affronter la colère de son père. Le désert lui semblait moins hostile.

Elle s'élança dans le crépuscule, courant en aveugle dans le désert qui s'étendait à perte de vue. Elle s'arrêta bientôt, mais ne détecta pas le moindre signe de vie. Scrutant l'horizon, elle attendait un signe, une direction.

Soudain, elle entendit le son d'une petite cloche et soupira de soulagement. Enfin, elle avait une piste. Elle s'y engagea sans se méfier des nuées de sable qui se soulevaient vers le nord, annonçant une tempête imminente.

Elle marcha encore longtemps, l'animal semblait être sans cesse plus proche, mais restait hors de vue.

Nougat comprit brusquement qu'elle était tombée dans un piège. Les esprits avaient trompé sa vigilance. Tout commença par un grondement sourd qui se poursuivit en mélodie. Et puis, le doux son de la cloche et les bêlements de l'animal qui résonnaient au loin, s'éloignant de nouveau.

Nougat, elle, s'était arrêtée. Tournant sur elle-même, elle cherchait d'où pouvait provenir le refrain qui semblait monter de la dune elle-même. Craignant pour sa vie, elle n'osait plus bouger d'un pouce, de peur de révéler ainsi sa présence à une entité hostile. Elle scrutait, chaque centimètre carré de sable en se demandant d'où surgirait son adversaire.

La mélodie s'était faite plus forte et plus distincte.

La tempête se leva et emporta Nougat dans la nuit. L'enfant se couvrit d'abord le visage à l'aide de son foulard. Elle fut tentée un instant de rester où elle se trouvait, de ne plus bouger. Mais alors elle serait perdue. Le sable finirait par la recouvrir et elle disparaîtrait totalement. Elle fit quelques pas, courbée sous la force du vent.

Le chant s'était fait plus lointain, mais persistait, murmure angoissant. Nougat se dirigea en direction du son de cloche qu'elle percevait faiblement. Elle tomba de nombreuses fois, ses pieds heurtant des objets solides qu'elle pensait être des racines. Cette idée la surprit. Il y avait bien quelques arbres çà et là qui résistaient à la sécheresse, mais ils étaient aussi rares que chétifs.

Dans la tourmente, elle distingua soudain des voix au cœur de la mélodie. Et bien qu'elle ne comprenait pas le sens des paroles, elle pouvait sentir l'angoisse qui s'en dégageait.

Le chant avait quelque chose de terrifiant en cela qu'il provenait de partout et de nulle part. Il était impossible d'en déterminer l'origine, tout comme il était impossible de juger du nombre de voix qui lui donnaient vie.

L'enfant continua à se diriger vers l'animal qu'elle entendait encore au loin. Après de longues minutes d'errance et de terreur, Nougat aperçut la chèvre qui cheminait à quelques pas devant elle. Dans un ultime effort, elle accéléra pour rejoindre la bête. Elle se laissa tomber à ses côtés en passant les deux bras autour de son cou pour l'immobiliser. Malgré sa fatigue, un sentiment intense de soulagement l'envahit. Au moins, elle n'était plus seule. Elle enfouit sa tête dans le pelage ras de l'animal et serra contre elle la chèvre qui émit un bêlement de protestation. Nougat resta ainsi pendant un temps infini, la présence de l'animal comme unique réconfort.

Le vent était désormais trop puissant pour qu'elle puisse se relever. Le sable s'introduisait entre ses vêtements et frappait son visage avec force. Elle resserra un peu plus son foulard, espérant que la tempête s'arrêterait au plus vite. Si les esprits ne cessaient de la tourmenter ainsi, elle finirait enfouie dans le sable.

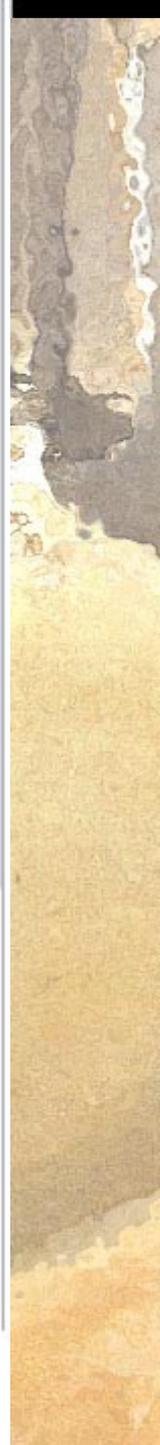
*
* * *

Peu à peu, la mélodie s'éloigna jusqu'à disparaître et la tempête cessa, laissant Nougat au milieu du désert, sa chèvre entre les bras.



Aurélie Ligier

Le chant des Dunes





Aurélie Ligier

Le chant des
Dunes

Alors qu'elle se relevait, épuisée, elle sentit soudain une présence derrière elle. Elle se retourna pour apercevoir une silhouette qui se détachait au-dessus de la dune.

Nougat craignait qu'il ne s'agisse de l'esprit évadé de la tempête. L'avait-il poursuivie ? Elle s'agenouilla de nouveau aux côtés de la chèvre et serra la bête contre elle en surveillant l'apparition.

L'homme les regarda longuement, fixant de ses yeux vides les deux êtres égarés. Mais à la surprise de Nougat, la silhouette se détourna et disparut derrière la dune.

Étonnée, l'enfant attrapa la chèvre et l'emmena jusqu'au sommet. Mais le désert reprenait tout son sens, et personne à perte de vue ne venait troubler l'étendue morne et désolée. Qui était cet homme ? Assurément pas un esprit du désert, fourbe et dangereux. Qui d'autre pourtant ? Cette partie du désert était inhabitée depuis des siècles. Elle devait rentrer au plus vite pour parler à ses parents de cette mystérieuse rencontre.

À contrecœur, elle se sépara de son voile qu'elle accrocha à la branche d'un acacia, l'une des rares essences à subsister encore dans la région. Ainsi, elle saurait reconnaître le lieu.

Elle repartit vers les grottes, la nuit embrassant son corps frêle. Elle tressaillait, tirant derrière elle une chèvre décidément opiniâtre. Nougat parvint à destination au petit matin. Elle savait qu'un jour d'absence supplémentaire inquiéterait ses parents et elle entreprit immédiatement de constituer des réserves d'eau qu'elle fixa sur le dos des chèvres les plus fortes.

Puis elle se mit en route, à l'heure où le soleil commençait à se faire brûlant. Elle n'avait pas le choix.

Le silence du désert était à peine troublé par le bruit des bêtes et le son de leurs cloches. Pourtant, il y avait cette mélodie que Nougat ne parvenait plus à chasser de son esprit. Ce refrain de la veille qui revenait sans cesse. Elle songea que la fatigue perturbait sans doute ses sens.

Lorsqu'elle arriva au-dessus du village dans l'après-midi, elle sut immédiatement que toute sa famille l'attendait. Elle se hâta de descendre la dune et s'arrêta à quelques mètres de son père, laissant aller les chèvres que sa sœur prit en charge aussitôt.

Nougat pensait recevoir une correction, mais contre toute attente son père se jeta à genoux devant elle et la prit dans ses bras en pleurant.

— Nougat, ma petite. J'ai eu si peur, souffla-t-il. Nous avons entendu les esprits la nuit dernière, chantant leur complainte macabre. Et lorsque nous avons vu que tu ne rentrais pas nous avons craint qu'ils ne t'aient emmenée. Ma petite fille, répéta-t-il en passant ses mains sur le visage sale de l'enfant, faisant mine de la débarbouiller. Rentrons, tu nous raconteras ce qui s'est passé.

Nougat n'avait rien dit, trop surprise de ne pas être disputée et même ensuite, elle hésitait à raconter son histoire, craignant que la bienveillance de son père ne laisse soudain place à la colère.

Lorsque la fillette eut mangé, ses proches se rassemblèrent autour d'elle. Ses cousins, oncles et tantes... personne ne manquait à l'appel. Tous avaient entendu parler de son retour et s'étaient réunis sous la tente commune. Désormais, chacun attendait de connaître la raison de son retard, la nuit même où les esprits s'étaient manifestés. Le silence était lourd et l'impatience palpable, mais Nougat restait silencieuse ne sachant ni par où commencer ni ce qu'il convenait ou non de dire. Elle s'accorda un moment pour rassembler ses idées, et il lui sembla entendre de nouveau la mélodie amère du désert.

— Eh bien ? lança son père. Nous attendons.

Nougat prit une profonde inspiration, chassant de sa tête les notes de musique, puis commença son récit. La grotte et la fatigue qui s'était emparée d'elle. La fuite de la chèvre et sa recherche à travers le désert. La tempête de sable et le chant des esprits. Elle se tut un instant avant de poursuivre.

— Il y avait un homme là-bas, dit-elle. J'ai cru que c'était un esprit au début, mais je pense que c'était un homme. Il était très différent de nous. Il n'a pas eu l'air effrayé, ni par les esprits ni par ma présence. Et ce n'était pas quelqu'un du village.

Le silence s'intensifia, rapidement suivi par des murmures.

— Tu dis n'importe quoi ! lâcha l'une des cousines de Nougat, incrédule. Tout le monde sait que

nous sommes les seuls habitants de cette partie du désert.

— Eh bien, peut-être que c'est un étranger qui s'est égaré, rétorqua Nougat piqué au vif.

Le père de Nougat se leva.

Les adultes se lançaient des regards répétés. Jamais la petite ne leur avait menti et il ne faisait aucun doute qu'elle avait aperçu quelqu'un dans le désert. Mais se pouvait-il que les esprits lui aient joué un tour ? Ce pouvait-il que cet homme n'ait été qu'une illusion ? Ils commencèrent à chuchoter, évoquant des légendes anciennes, des choses que leurs mères leur racontaient lorsqu'ils étaient enfants.

— Que se passe-t-il ? intervint Nougat.

Son père s'approcha de l'endroit où elle était assise et s'installa à ses côtés.

— Tu sais d'où vient ton prénom ma chérie ?

— Oui... de ma grand-mère, répondit l'enfant.

L'homme lui accorda un sourire bienveillant.

— Quand nous étions enfants, ta grand-mère nous racontait souvent une histoire. Elle disait que c'était la réalité passée et qu'elle tenait ce récit de sa propre mère.

» Cette histoire parlait d'un monde fragile où se trouvaient en abondance de l'eau et de la nourriture. Les hommes et les femmes qui y vivaient avaient tout ce dont on peut rêver. Ils possédaient même des choses pour se divertir et rendre la vie agréable. Ils mangeaient des friandises au goût sucré. Et le Nougat en était une sorte, ajouta-t-il à l'adresse de l'enfant.

» Mais comme je l'ai dit, ce monde était fragile et ses habitants ne se souciaient que de leur propre bien-être. Notre mère disait également qu'ils aimaient se battre et qu'ils se sont détruits les uns, les autres. Comment disait-elle ? demanda-t-il pour lui-même. Ah ! oui : « Lorsque l'est et l'ouest s'entrechoquèrent, les deux mondes furent détruits. Alors, les uns s'enfuirent sous terre, tandis que les autres, par infortune, restèrent sur la terre. Ils attendirent là le retour de leurs frères. Car la porte s'ouvrirait de nouveau lorsque, les années passant, l'air serait purifié. Des cantiques et des chants annonceraient l'espérance et les esprits de l'en dessous seraient confrontés à ceux de l'au-dessus. Alors, tous vivraient en paix. »

» Voilà tout ce dont je me souviens de l'histoire. Mais ta grand-mère ajoutait souvent que notre ancêtre était de l'au-dessus. Il s'était établi à quelques lieues de la porte, afin de pouvoir la surveiller tout en restant à bonne distance des esprits qui aimaient s'aventurer à ses abords. Il avait appelé sa première-née Nougat. Et le prénom s'est transmis au fil des générations.

Le récit s'acheva sur ces quelques mots. Tout le monde avait écouté et personne n'osa ajouter quoi que ce fut. Pour Nougat, l'histoire était nouvelle et séduisante. Le conte lui évoquait un futur prospère où un autre peuple viendrait se joindre au sien. Ensemble, qui sait ce qu'ils pourraient accomplir ? Ce désert qu'elle avait toujours connu était-il immuable, ou existait-il, ailleurs, ces vallées fertiles dont elle ne pouvait que rêver ? Ceux de l'en dessous en connaissaient-ils les secrets ? Pleine d'espoir, elle leva les yeux vers les adultes qui étaient présents.

Ils avaient déjà maintes fois entendu ce récit transmis de génération en génération et avaient appris à s'en méfier. N'étaient-ce pas là des histoires pour endormir les enfants ? Bien sûr, le conte était joli. Et une part d'eux-mêmes voulait croire à cette possibilité. Cela faisait si longtemps que leur communauté vivait seule au milieu du désert...

Le silence dura quelques instants, après quoi Nougat reprit la parole :

— Dans ce cas, en mémoire de nos ancêtres nous devons retourner sur les lieux. Afin de voir si la porte est ouverte.

Tous ne partageaient pas son enthousiasme. La déception serait peut-être grande. Ils acquiescèrent néanmoins : c'était le seul moyen de savoir ce qu'il en était réellement.

Une expédition partit le lendemain aux aurores, avant que le village ne soit réveillé et c'est Nougat qui menait le cortège, suivie de ses parents et de sa famille.



Aurélie Ligier

Le chant des Dunes





Aurélie Ligier

Le chant des
Dunes

L'enfant les conduisit d'abord jusqu'aux grottes où ils attendirent que la température diminue. De là, elle retrouverait plus facilement son chemin.

Vers la fin de l'après-midi, ils se mirent en route à travers le désert.

Elle les mena jusqu'à l'acacia où son foulard rouge flottait lentement dans les airs, agité par une faible brise. Elle récupéra le morceau de tissu qu'elle mit dans ses cheveux.

C'est alors seulement qu'elle réalisa qu'elle ne savait pas où chercher. S'il existait quelque part une porte vers l'en dessous, elle pouvait être n'importe où aux alentours. Ils se séparèrent pour fouiller le sable avec plus d'efficacité, commençant par l'endroit où Nougat avait vu l'homme. Mais la porte n'était pas là. Les dunes se succédaient immenses et insondables. Peut-être l'ouverture était-elle là, quelque part, mais elle leur restait inaccessible. Nougat se découragea. Avec la nuit tombante, ils ne verraient bientôt plus rien et leurs recherches auraient été vaines. Après tout, cette porte existait-elle seulement ?

Les adultes aussi commençaient à s'impatienter, quelque peu agacés par cet échec. Au fond, ils y avaient sans doute cru plus qu'ils ne l'auraient dû. À présent, ils se sentaient un peu honteux d'avoir placé autant d'espoirs en une simple légende. Bientôt se lèverait une nuit sans lune. Mieux valait retourner vers les grottes.

La bise s'était mise à souffler dans le soir et Nougat entendit soudain la mélodie s'élever en même temps que le vent.

Ses proches venus avec elle prêtèrent une oreille attentive à ce murmure et sourirent. Finalement, ils avaient eu raison de venir. L'euphorie s'empara du groupe.

Ils se laissèrent guider par le chant qui enflait toujours plus, et la mélodie, triste et maussade, les porta jusqu'à une dune d'aspect irrégulier. Le chant semblait venir de là, juste sous le sable et Nougat se mit à creuser. Elle se recula aussitôt alors que s'ouvrait sous ses pieds une immense cavité. La lune désormais haute éclairait faiblement l'intérieur. Elle s'y laissa glisser sans crainte et sa famille vint la rejoindre rapidement.

Au fond, une grande salle les accueillit. Ils restèrent sans voix, stupéfiés par ce qu'ils voyaient. Les murs, bruts, étaient agrémentés de peintures qui avaient dû être vives, mais dont les teintes étaient désormais délavées. Le père de Nougat caressa du bout des doigts les lignes colorées. Elles formaient des symboles complexes qui n'avaient, à ses yeux, aucun sens. Rassemblés au cœur de la construction, tous s'émerveillaient de ce qu'ils y découvraient. Des hommes avaient édifié cet endroit, y avaient vécu et y vivaient peut-être encore. La pièce, étriquée, se poursuivait en un couloir qu'ils empruntèrent un à un. À son extrémité, une lumière vacillante les enjoignait à se rapprocher encore, à la manière d'un phare dans l'obscurité. Nougat avançait en tête, suivie par les autres membres du groupe.

La lueur venait d'une porte entrouverte. Nougat l'ouvrit plus largement et s'arrêta, stupéfaite, devant un paysage qui dépassait l'entendement. Là, sous ses yeux, s'étendaient des plaines et des ruisseaux, bercés par l'éclat d'un petit soleil. Les arbres portaient des fruits lourds et plus loin, un groupe d'hommes et de femmes récoltaient des variétés de céréales que Nougat n'avait jamais vues. Sa famille entra à son tour et la porte se referma dans leurs dos. Aussitôt les travailleurs s'arrêtèrent et se tournèrent vers eux. Nougat ressentit alors de nouveau la peur qui l'avait tenaillée dans la tempête. C'était un piège. Un piège des esprits.

Au même instant, une voix lui parvint à travers la porte.

*
* *

— Nougat, mon enfant. Réponds-moi, ma chérie. Ouvre les yeux.

C'était la voix de son père, là, de l'autre côté. Mais Nougat avait les yeux ouverts et son père se tenait debout à côté d'elle. Du moins le croyait-elle.

Elle se retourna et au lieu de sa famille ne distingua plus que des spectres luisants qui s'approchaient d'elle, inexorablement.

Nougat ferma les yeux pour échapper à cette vision. La lumière qui l'entourait vacilla puis s'éteignit.

L'enfant était perdue, elle ferma les yeux et les rouvrit plusieurs fois, rien n'y fit. Elle inspira et expira fortement, manqua de s'étouffer. Puis soudain, sans savoir comment, elle prit conscience de ce qui l'entourait. Était-ce le sable au fond de sa gorge ou la présence de son père, qui tentait de la délivrer tout en lui serrant fermement le bras pour qu'elle ne sombre pas ? Elle venait de revenir sur le lieu de la tempête qu'elle pensait avoir quittée deux jours auparavant.

Elle reconnut la mélodie sombre qu'elle croyait n'entendre que dans sa tête durant tout ce temps. Et au loin, à travers le sable, elle aperçut la silhouette haute de l'homme au regard vitreux qui s'éloignait lentement.

Le vent avait continué de souffler, mais la tempête semblait finie. Depuis combien de temps s'était-elle arrêtée ? Combien de temps Nougat était-elle restée ici, dans le sable, tandis qu'elle se croyait hors de danger ?

À ses côtés, son père continuait de la dégager. Elle tenta de bouger, mais le sable l'enserrait jusqu'aux épaules. Elle parvint miraculeusement à extraire un bras à force de volonté. Alors, le vent cessa brusquement. Nougat était seule avec son père. La lune éclairait l'enfant d'une lumière bleutée ce qui lui donnait un air étrange de statue. À moins que ce ne fut le froid qu'elle ressentait désormais comme une brûlure.

Lorsque son père acheva de la libérer, elle tenait contre elle la chèvre égarée qui n'avait pas survécu à l'ensevelissement.

Et c'était un spectacle étrange que Nougat enserrant d'un bras la chèvre morte, comme si pas un instant ne s'était écoulé entre ce moment dans la tempête et le présent où elle se trouvait là, à genoux, frigorifiée et hagarde.

Elle lâcha le pauvre animal qui retomba mollement sur le sable.

— Papa ! lança-t-elle en se jetant dans ses bras. Comment m'as-tu retrouvée ?

— Nous nous sommes inquiétés à la tombée de la nuit. Aussi, je me suis rendu aux grottes. Là, j'ai vu les chèvres seules. Une mélodie parcourait le désert et j'ai craint qu'il ne te soit arrivé malheur. C'est en suivant ce chant funeste que je t'ai retrouvée. J'ai eu si peur que tu ne sois morte, acheva-t-il la voix hachée en la serrant fort contre lui.

Il l'aïda à se relever et c'est alors que le paysage leur apparut dans toute son horreur, illuminé par le clair de lune.

Devant eux, des centaines de cadavres et de squelettes apparaissaient entre les dunes, comme recrachés par le désert. La lumière bleue renforçait l'aspect fantomatique de ces apparitions et Nougat frissonna à l'idée qu'un instant à peine auparavant, elle était sur le point de les rejoindre. Elle fut secouée d'un spasme d'épouvante lorsqu'elle réalisa que ce qu'elle avait pris pour des racines, dans la tempête, était probablement ces corps sans vie. Se pouvait-il que les morts aient ainsi tenté de l'entraîner sous le sable ?

Son père ne disait pas un mot, visiblement affecté par ce qu'il découvrait. Il savait depuis longtemps qu'un tel lieu existait dans le désert, mais il le voyait pour la première fois. Il soutint cette vision macabre, songeant que les hommes eux-mêmes avaient rendu cet endroit mauvais.

Devant lui, Nougat s'approcha de la chèvre, mais il la retint par le bras.

— Laissons-la ici. Peut-être cela apaisera-t-il les esprits pour un moment.

L'enfant s'en retourna avec son père, quittant ce lieu sinistre.

Durant le trajet, Nougat lui raconta ce qui s'était passé et l'interrogea à propos de ce qu'ils avaient vu.

Son père d'abord silencieux, entreprit de lui relater l'histoire de leurs ancêtres.

— La vision que tu as eue est vraie, souffla-t-il, à un détail près. Nous sommes les descendants du



Aurélie Ligier

Le chant des Dunes



peuple de l'en dessous et voilà des générations que nous sommes remontés à la surface. Du moins, c'est ce que raconte la légende...

Il poursuivit son récit, rétablissant peu à peu la vérité. Nougat écoutait attentivement, tandis qu'ils parcouraient les décombres d'une ancienne cité, vestiges d'un monde détruit, depuis des milliers d'années.

*
* * *

Lorsque la bombe avait explosé, presque toute vie s'était éteinte à la surface de la Terre. Les survivants avaient succombé aux radiations, à la chaleur ou au manque de nourriture. Et le désert, peu à peu, s'était repu de leurs corps.

Seuls quelques privilégiés avaient survécu, protégés dans un abri qu'ils n'avaient pu quitter avant plusieurs générations. Et lorsque, enfin, l'air était devenu respirable, il ne restait plus rien. Ils étaient seuls désormais. Seuls avec un monde en ruines. Un désert, peuplé de radiations et d'esprits menteurs qui tentaient encore de leur faire croire que l'espoir était possible.



Aurélie Ligier

Le chant des
Dunes



Questions à Aurélie Ligier, auteure de *Le chant des Dunes*

Site : <http://terresdunord.over-blog.com>

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

Une page blanche ? En fait, je me suis mise à écrire vraiment il y a trois ans. Mon premier texte a été refusé avec quelques encouragements et le second, envoyé simultanément, a été accepté. Cela m'a encouragée à continuer. Depuis, j'ai essuyé quelques refus, mais aussi d'autres réussites.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

L'idée m'est venue d'un phénomène bien réel connu sous le nom de « chant des dunes ». Il est possible d'en entendre quelques-uns sur internet. Je savais que Marco Polo les mentionnait dans ses mémoires, pensant qu'il s'agissait d'esprits. L'idée est partie de là.

L'autre monde le plus probable c'est la vie après la mort ? la vie sur une autre planète ? un monde parallèle ? autre ?

Je veux croire que la vie existe sur une autre planète. Sans doute pas aussi « avancée » que la nôtre, sans quoi nos civilisations auraient peut-être déjà pris contact. Peut-être n'est-elle même pas pensante. Mais dans l'immensité de l'univers, il me paraîtrait insensé de penser que seule notre planète était capable de voir émerger la vie.

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

J'aurais pu dire Marco Polo, puisqu'en un sens, il a inspiré ce texte. Mais d'une certaine façon, je me sens plus proche du professeur Otto Lidenbrock, l'un des héros de *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne. Sans doute parce que j'ai une formation de géologue.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

J'aimerais écrire un roman. Peut-être pour me prouver que je suis capable de mener à bien un projet aussi ambitieux. Et puis j'ai une idée qui prend déjà trop d'ampleur pour une nouvelle.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

L'un de mes textes sera au sommaire d'une anthologie de Parchemins et Traverses qui devrait sortir prochainement. J'ai également d'autres nouvelles qui ont été acceptées pour le magazine Sombres Royaumes, le webzine Phénix Mag et une anthologie des Chemins de l'Aube.



Aurélie Ligier

Présentation



Les Vérités de Paddy



Texte : Kevin Kiffer
Illustration : Fabien Fernandez (Fablyrr)

Les vérités de Paddy

Kevin Kiffer

Imchadh.

C'est ainsi que les plus jeunes m'appellent. Pendant plusieurs mois, impossible d'expliquer pourquoi ces gosses retiraient leurs hauts-de-forme à mon passage, pourquoi l'on déployait autour de moi tant d'égards quand j'allais chez ce bon Walt quémander une petite mousse. Finalement, le tavernier a bien voulu me raconter toute l'affaire, un sourire figé sur ses lèvres, cet éternel air de conspirateur quand il se penchait par dessus son comptoir. Et j'ai bien ri.

Dès qu'on leur raconte quelque légende farfelue, les gamins se sentent obligés de gamberger, de l'imaginer, de la reconstruire, de la faire leur. Une façon d'enrichir leurs rêveries plutôt que de travailler, j' imagine. Heureusement, cette habitude se perd avec l'âge. Peut-être le privilège de la sagesse ou la crainte de ne plus y croire. Je ne sais plus bien. Pour tout dire, j'ai oublié les sagas qui faisaient vibrer ma jeunesse.

Me reste donc à mettre fin à toute cette comédie. Je ne demande pas ce surnom et m'en passerai bien : il me renvoie à trop de souvenirs. Mais comment leur expliquer ce qu'il signifie vraiment pour un vieil homme comme moi ?

Je n'ai pas le talent de mes aïeux pour raconter les histoires. Par contre, privilège ultime d'avoir servi sous les étendards, je sais écrire. Plutôt que d'assommer une assemblée avec ma langue fourchue et les trois dents qu'il me reste, je préfère faire le récit de ma triste légende dans ce journal.

Ma mère m'a raconté à plusieurs reprises l'histoire de ma naissance : j'ai poussé mon premier cri de nouveau-né au moment où des canons ont soufflé une partie de la ferme familiale. Depuis cet instant, ce satané instrument de mort n'a cessé de faire partie de ma vie. Mes camarades, dans ma jeunesse, me taquinaient à propos de la couleur soufre de mes cheveux, venue soi-disant de la poudre à canon. Pourtant, j'ai eu une enfance normale. Nous n'étions que d'humbles paysans loin de tout, obligés de parcourir des lieux pour trouver un marché où vendre nos récoltes. Quand nous en avions.

Pendant toute ma jeunesse, j'ai vu des armées traverser nos champs et les piller pour se nourrir. Et mon adolescence venue, l'une de ces colonnes est passée et m'a emmené avec elle. Je n'avais que quatorze ans à l'époque, mais ma grande taille faisait que l'on m'en donnait plus, et j'ai vu mon père impuissant face à l'officier qui m'a enrôlé.

Pendant trois semaines, j'ai marché avec ces jeunes soldats pleins d'entrain alors qu'ils remontaient vers le Nord et la vallée de *Maighe Tuireadh*, l'épée à la main. Nous étions une centaine, peut-être un peu plus. Nous chantions, nous rions, nous nous amusions, inconscients de ce qui nous attendait alors que des récits glorieux des affrontements du front nous parvenaient à chaque arrêt dans un village.

Et le premier combat est arrivé. Une escarmouche, rien de plus, où nous avons surpris quelques éclaireurs adverses. Pour la première fois, je levais l'épée que l'on m'avait confiée, même si je savais à peine m'en servir. Un sentiment grisant s'est emparé de moi, pourtant je n'ai tué personne. Mais je me suis battu, voilà tout ce qui comptait à mes yeux aveugles et naïfs.

Un soir, l'alcool n'avait pas encore rongé ma lucidité – il faut dire que le village de Nua manquait singulièrement de bouteilles à descendre –, l'imposant chef Gamble, la barbe mal taillée, les joues et le front d'un rouge brique, m'a alors raconté la raison de notre combat : une ferme. Tout au nord de la vallée qui séparait les royaumes de Pereg et d'Ael, bien loin de chez moi, se trouvait une petite



Kevin Kiffer

Les vérités de
Paddy

bâtisse en ruine. Deux armées s'y rencontraient chaque année, afin de se disputer ce lopin de terre abandonné et jonché de corps.

L'indifférence, quant à mon destin, a fait place dans mon esprit à une peur et une incompréhension qu'on ne connaît pas lorsqu'on est un fils de fermier à l'existence bien formatée. Je n'étais pas le seul à ignorer la futilité pour laquelle nous allions peut-être donner notre vie. Au cours de la nuit, j'ai déserté comme une vingtaine de mes camarades

Oui, dans ma patrie, je suis un traître et un lâche. Un acte irréfléchi qui pèse encore aujourd'hui sur la paix de mon esprit.

Alors, nous sommes partis à travers champs. Eparpillés en campagne, certains ont été repris par les troupes régulières. D'autres, comme Bid Mcgee, Fan Lean et moi ont pu rejoindre une cabane abandonnée pour s'y cacher. Nous avons survécu en nous nourrissant par la pêche.

Puis vint le moment où nous nous sommes rendus compte de notre stupidité : impossible de rentrer chez nos parents sans leur causer du tort ; hors de question de chercher à s'approcher d'une grande ville, les troupes du roi de Pereg avaient ordre d'appréhender tout suspect de désertion, et de le pendre ; et il était invraisemblable d'espérer vivre à tout jamais dans ce cabanon agréable tant que le temps se montrait clément. L'hiver amènerait avec lui la mort.

Ainsi débutèrent sept années d'errance sur les routes, à quémander, voler, menacer, voire pire si nécessaire. Tout était bon pour survivre.

Je me rappellerai jusqu'à mon dernier souffle la journée qui a mis un terme à cette période honnie. Bid et Fan étaient restés mes compagnons d'infortune, et le premier nommé se risquait depuis plusieurs jours à s'approcher du petit port de Qualenn. Après une énième visite nocturne des rues bourgeoises de la cité où s'accumulaient les restes de nourriture, jetés depuis les fenêtres à la fin des repas, il vint nous trouver pour nous faire une étonnante révélation.

— Je sors d'un pub !

— Grande nouvelle, lui avons-nous répondu à la volée, agacés par le froid qui nous empêchait de nous endormir.

— Non, attendez ! J'ai rencontré un homme fascinant. Venez avec moi demain soir, il a promis de nous offrir le repas.

Le lendemain, nous attendions à la porte du *Vieil Esprit Follet*, une taverne comme il en existait une dizaine dans la cité. Pour la première fois, on ne nous a pas chassés à coups de balais, et une table nous fut proposée. Nous nous sommes installés. La salle était presque comble quand un grand marin – on le reconnaissait à son chapeau de boucanier – s'est aventuré sur la scène où devait s'agiter d'habitude un petit groupe miteux de passage ou quelque danseuse rongée par l'âge.

Son regard azur illumina aussitôt la pièce, éclat glacial et saisissant qui fit trembler ma colonne vertébrale. Le public s'est tu dès son arrivée. Bid s'est dépêché de nous raconter que l'homme devant nous s'appelait Deidr et que nous avions tout intérêt à l'écouter. Vu les assiettes qu'on nous amenait de la cuisine, je n'avais aucunement l'intention de décaniller au moment où le fameux Deidr s'était lancé dans son « homélie ».

— Tendez l'oreille mes amis, et écoutez, commença-t-il d'un air théâtral en montrant à travers le mur la mer agitée. Entendez l'appel du vent.

Il s'est levé, résolu. Descendu de l'estrade, son choix se porta sur le premier homme attablé.

— Comprends-tu ce qu'il te chuchote ? lui murmura-t-il, suffisamment fort pour que la salle l'entende. L'un de vous comprend-t-il seulement ? Non, parce que vous n'avez jamais pris la peine de tendre l'oreille. Sinon, vous auriez perçu l'appel. Vous sauriez.

Maintenant proche d'une fenêtre, Deidr a retiré son chapeau et ouvert la fenêtre d'où un froid saisissant s'engouffra.

— Elvaar. Elvaar. Elvaar. Comprenez-vous, *maintenant* ? tonna-t-il en sautant de nouveau sur son estrade déserte. Non ? J'étais comme vous, auparavant : habitué à une vie dénuée de toute surprise, paysan, soldat, tavernier. Je vivais à quelques lieux d'ici, dans la cité de Mannachie. Et je préférerais ne

pas écouter. Pourquoi le faire au risque d'entendre des cris, des pleurs, des lamentations ? J'étais comme vous. Puis un navire est passé par chez moi, et j'ai renoncé à tout car j'en avais assez. Oui, assez. Nul ne devrait supporter telle vie de misère.

Descendant les marches lentement, il vint s'asseoir à une table et se saisir d'un verre qu'il a commencé à faire tourner entre ses doigts. Le public l'écoutait et se taisait.

— Mon départ ne choqua personne, car aucun ne le remarqua. Je suis parti, j'ai suivi les côtes, puis la mer nous a emportés. Et là, là je l'ai vu, mes amis : Elvaar. Un continent inhabité, sauvage, où des terres riches et vierges s'étendent à perte de vue. Point d'ombre menaçante d'un château ou d'une baliste. Plus de cris, de violence, de pauvreté. Vous levez les yeux et ne voyez plus que l'azur d'un ciel sans nuages. Vous les baissez, et là, devant vous, se révèle un lieu où chacun aura sa chance. Où vous tous, vous pouvez avoir votre chance. J'ai su saisir la mienne, et m'en reviens aujourd'hui meilleur qu'avant mon départ. Rendez-vous compte ! Un lieu où chacun commence à égalité avec les autres, sans que la naissance ou la richesse ne fasse de lui un privilégié ou un honni. C'est ce que je viens vous proposer.

La bourse détachée de sa ceinture a volé jusqu'au comptoir où des pièces d'or se sont déversées.

— Me voilà devant vous car nous cherchons des volontaires pour nous accompagner. Une nouvelle expédition se prépare, et je vous invite à nous rejoindre à bord. Peut-être que vous aussi, vous voulez profiter de cette chance.

Deidr a récité quelques mots à voix basse, avalé son verre cul sec puis croisé les bras, signifiant la fin de son allocution. Je ne mangeais plus, et toute mon attention avait été absorbée par la peinture de cette aventure idyllique. Les ombres ne cessaient de hanter mes nuits et leur crainte me faisait fuir. Je n'avais plus de chez moi. Au comble de la misère, abandonné de tous, qui ne serait pas tenté de céder à ce genre de proposition ? J'ai appris qu'on réfléchissait moins quand rien ne nous retenait. Une légère tendance à l'immuabilité, comme si les barrières de l'inhibition disparaissaient avec le sentiment d'attachement.

Quelles raisons pouvaient me pousser à rester ? Aucune. Alors j'ai signé.

*
* *

Le vaillant *Battersea*, navire de commerce, s'éloignait de Qualenn alors que les premiers flocons de l'hiver s'égrenaient, portés par le vent froid qui me glaçait les mains.

Une mèche de cheveux ne cessait de voler devant mes yeux, alors que je voyais s'effacer cette terre, pays où j'étais né et où j'avais tant souffert. Mes lecteurs pourraient penser que j'ai regretté à ce moment mon choix, pourtant ce n'était pas le cas.

J'ai compris que le regret venait plus tard, bien après que la côte eut disparu, au moment où le froid de la nuit, vous ayant saisi, vous laissait seul face à vous-même. L'obscurité se chargeait alors de vous rappeler combien cette terre... eh bien, c'était *votre* terre. Et cela, rien ne pouvait le changer.

Ma première décision à bord fut de me raser et de me couper les cheveux : pour la première fois en sept ans, je retrouvais forme humaine. Mon visage m'apparut bien plus marqué que ce qu'il aurait dû être à mon jeune âge. J'ai pleuré devant ces années perdues, leur pauvreté, leur indignité.

Et les premiers jours du voyage n'ont pas été de tout repos. Pourtant, l'espoir nourrissait nos âmes. Les discours de Deidr suscitaient le rêve, l'émerveillement, l'optimisme : tout le nécessaire pour lutter contre notre mélancolie. Il concluait chacune de ses interventions par une prière rituelle que nous ne comprenions pas mais répétions machinalement, afin d'imiter nos camarades de l'équipage. Après une dernière escale pour constituer les stocks et arracher les trois volontaires qui nous manquaient, le navire a répondu à l'appel de l'océan comme le serpent envoûté par son charmeur.

À l'instar de beaucoup de mes camarades, je ne connaissais rien aux métiers de la navigation et



Kevin Kiffer
Les vérités de
Paddy



les hommes du bord prirent le temps de nous apprendre les rudiments. Rapidement, ses secrets et son vocabulaire ne me furent plus inconnus. Les marins aguerris étaient plus nombreux à bord que les mousses, et chacun encadrait un bleu de sorte qu'aucun d'entre nous n'était jamais seul. J'ai appris comment utiliser les petites fées du bord pour naviguer malgré l'absence d'étoiles, en faisant suivre au navire la trajectoire qu'elles indiquaient. Virevoltantes au niveau de la proue, elles ne cessaient de nous corriger avec un enthousiasme débordant. Rapidement, la barre fut mon domaine. J'ai adoré la sensation de pouvoir manœuvrer la roue avec aisance, et gouverner à la progression du *Battersea*. L'activité est devenu peu à peu une routine.

Deidr s'est peu montré au début de notre périple. Constamment enfermé dans sa cabine, on pouvait entendre, en passant devant sa porte, la plume qui crissait sur les parchemins qu'il noircissait et des incantations dans une langue étrange, inhumaine. Tout le monde à bord semblait trouver cela normal, ou évoquait la piété du capitaine, alors je ne m'en souciais pas plus, confiant. Nous n'avions pas entrevu de terres depuis cinq jours quand il est monté sur le gaillard d'arrière où je tenais mon poste, toujours en train de jouer avec sa bourse pleine de pièces. Il a pris le temps de s'entretenir quelques instants avec le chef de pont, un certain Waynview, lançant de grands regards intrigués vers l'horizon. Leur discussion s'est achevée sur un hochement de tête approbateur, je n'en avais pas perçu un mot.

Waynview a rompu le secret en rassemblant tous les novices à l'heure du repas. Il parlait avec un fort accent du Nord, et mâchait ses mots avant de les recracher à notre rencontre.

— 'ous 'naissez l'fosse d'Derecho ?

Nous nous sommes regardés, et finalement personne n'a répondu. Alors il s'est lancé dans une fastidieuse explication dont nous n'avons pas compris la moitié des mots, de l'origine du nom à ce qui allait nous arriver : nous allions traverser pendant plusieurs jours une tempête, et tout l'équipage devrait se trouver à son poste par intervalle de douze heures. D'ici là, nous avons encore deux nuits à attendre et à bien nous reposer.

Ce soir-là, je ne m'en allais pas dormir avant d'avoir confié mes peurs au sujet de ce périple nouveau, ainsi que mes états d'âmes, au marin chargé de ma formation : Gibbons. C'était un petit homme maigre et chauve, affublé d'une jambe de bois, à la barre depuis quinze ans. Peu loquace comme à son habitude, il m'a vite renvoyé à ma couchette, non sans quelques phrases expéditives.

— J'ai déjà survécu à cette fichue fosse cinq fois, a-t-il grommelé en resserrant sa prise sur la roue. Elle ne me fait pas peur. Et ne doit pas te faire trembler. Tout ça, c'est surtout pour impressionner les mousses. Foutaises.

À peine rassuré, j'ai rejoint ma couchette dans la cale plongée dans l'obscurité à peine altérée par le mouvement balancier d'une lueur de bougie, et remonté ma couverture jusqu'à mon menton, guettant mes craintes tapies dans l'ombre, prêtes à me saisir à la gorge.

Je me suis réveillé une bonne dizaine de fois dans la nuit, et chaque grincement, chaque choc prononcé des vagues suscitait un sursaut. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi cette fosse de Derecho me terrifiait à ce point : son nom n'avait rien d'horrible et les paroles de Gibbons, avec son franc parlé, auraient dû m'apaiser. Pourtant, une crainte irraisonnée grandissait en moi. La peur de l'inconnu peut-être ?

J'ai tenté de me rassurer en essayant d'imaginer Elvaar. Après tout, je ne l'avais jamais vu, et je l'assimilais inconsciemment à ma terre natale. Je n'avais pas d'autre choix. Au cours d'une de ses périodes où le sommeil ne venait pas, j'ai décidé de la première chose que je ferai en m'installant : poser une barrière, pour me créer mon chez moi.

J'ai encore en tête ces moments où, dans ma jeunesse, nous avons planté avec mon père les rondins qui avaient servi à monter la clôture autour de notre terrain. J'avais pris ça pour un amusement, à porter ces lourds bâtons comme des épées de chevaliers, en train de bâtir les remparts de notre palais, notre maison. Mon père aimait se moquer de mes maladresses, et nos rires, de concert, raisonnaient cruellement dans mon esprit. Quelque part, j'avais envie de retrouver ces sensations.

Non, j'en avais besoin.

Cette nuit-là, ce sont les vagues et les souvenirs qui ont bercé mon sommeil.

La tempête nous a surpris en pleine nuit. La cloche d'alarme a surmonté les harangues de défi de l'océan pour nous tirer du sommeil et nous amener à notre poste. Des conditions insupportables pour un homme.

Les feux de Saint-Elme se multipliaient au sommet des mats. La mer vomissait ses vagues qui se fracassaient sur le pont et poussaient l'équipage à livrer toujours plus d'efforts, trempés jusqu'aux os et otages d'un vent glacial qui s'infiltrait partout. Gibbons et moi n'étions pas trop de deux pour garder le *Battersea* sur son cap. Nos petites fées peinaient elles aussi à se maintenir en vol, et deux d'entre elles s'étaient éteintes au bout du premier jour.

Ce traitement a continué pendant des heures interminables qui se sont achevées dans ma couchette, où la paille humide ne m'était d'aucun réconfort.

Je ne crois personne capable d'endurer une telle pression pendant quatre jours, pourtant l'équipage l'a traversé avec un calme certain. Deidr ne ménageait pas sa peine et se montrait aussi présent que nécessaire, encourageant, donnant de la voix, s'activant lui-même s'il le fallait. Sa seule présence suffisait à nous motiver. Notre pourvoyeur de rêves se portait en quelque sorte une nouvelle fois à notre secours.

Et nous en avons bien besoin. Nous en étions au troisième ou quatrième jour de tourmente. Je revenais sur le pont pour ma prise de quart quand le tonnerre et le vent redoublaient justement d'intensité. À peine le temps de lever les yeux que des cris m'alertaient du danger : le sommet du mat venait de céder. Trois hommes furent ensevelis sous la masse informe de bois et de tissu qui bascula par dessus bord, tirant ses victimes avec elle.

Le *Battersea* bascula d'un coup sur bâbord, comme stoppé par une ancre invisible, envoyant la vigie par dessus bord. L'amas brisé restait maintenu au mat par les manœuvres, cordage solide qui refusait de céder aux caprices du temps. Deidr et Waynview s'étaient immédiatement jetés sur les haches, et s'activaient à les couper. Je me joignais à eux, et y mettaient toutes mes forces. Quand les câbles lâchèrent enfin, ils emmenèrent avec eux un matelot venu nous offrir son concours, et laissaient des dégâts importants aussi bien sur notre navire que dans nos esprits.

C'est au matin du cinquième jour que la situation a changé. Notre capitaine, visage fermé, restait sur le gaillard d'arrière à scruter l'océan démonté. Je me tenais à quelques mètres de lui, à la barre, et mes bras faisaient de plus en plus mal, courbaturés par une nouvelle nuit tumultueuse. Gibbons m'avait rejoint quelques heures plus tôt, sans un mot. La situation à bord paraissait tendue, mais j'ai mis d'abord cette atmosphère particulière sur le compte de la fatigue et de la lassitude.

Mais un frisson parcourut les mousses au moment où Deidr sortit sa fameuse bourse qu'il ne quittait jamais. Il s'approcha du bord et commença à déverser toutes les pièces qu'elle contenait. De sa bouche sortait les mêmes incantations que nous répétions toujours sans les comprendre. Sauf que son ton avait changé : sa voix se faisait plus grave. Presque menaçante. Et son regard se promenait sur nous, l'air prédateur, alors que la dernière pièce tombait à l'eau.

En quelques minutes, les mers ont retrouvé une relative quiétude, et surtout, la pluie a cessé. L'événement inédit a été salué d'un cri d'allégresse des mousses, satisfaits d'être arrivés au terme de cette épreuve.

Pourtant, Gibbons n'a pas lâché un grognement. Deidr n'a pas réagi aux éclats de voix. Quelque chose captivait son intérêt, mais je ne voyais rien à l'horizon. Jusqu'à ce que la lumière ait laissé place à l'obscurité. Que l'océan lui-même ait disparu. Et que le *Battersea* se soit retrouvé seul, isolé, dans le néant. Terrible sensation de vide : peu importe où le regard se posait, j'avais constamment une impression de vertige qui m'obligeait à chercher mon équilibre.

Cette peur qui m'avait étreinte revint me hurler aux oreilles et, terrifié, je n'ai pas vu d'abord Gibbons dégainer le vieux pistolet d'ordonnance qu'il ne quittait jamais. Lorsque le canon s'est appuyé



Kevin Kiffer

Les vérités de Paddy



contre ma tempe, je suis sorti de ma torpeur. En silence, j'ai suivi le marin sur le pont.

Là, tous les mousses avaient été réunis par leurs aînés, armes aux poings, et aucun d'entre nous ne comprenait ce qui se passait. L'équipage affichait une mine sombre, comme si on les forçait à obéir à un ordre qui ne leur plaisait pas. Même Deidr, qui nous observait depuis le balconnet nous surplombant, arborait un visage fermé. Il a finalement levé les bras, réclamant l'attention de tous :

— Messieurs, nous voilà où notre monde rejoint Elvaar. Vous connaissez le prix du passage, vous connaissez comme moi l'issue. Que celui qui souhaite Elvaar offre son sang, et sa vie !

Un murmure est né parmi les anciens. Ils ne cessaient de répéter : « *Le prix du sang, le prix du passage* ». Encore et encore. Le murmure s'est fait plus assuré alors que le capitaine les rejoignait et se mêlait à leur conjuration.

Et puis ce salopard de Deidr a frappé. Il a balancé un mousse par dessus bord, puis un deuxième, un troisième. « *Le prix du sang, le prix du passage* », hurlait-il, comme une incantation magique. Et là, je l'ai vu s'approcher de Bid. Le pauvre garçon l'adulait tellement qu'il a douté que son gourou zélé ne le jette à la mer. Et pourtant, il n'a pas hésité une seconde. J'ai eu beau me débattre, Gibbons me maintenait d'une main de fer et mes hurlements de protestation étaient étouffés par le vent et la pluie qui revenaient progressivement s'abattre sur le navire.

Trois autres hommes ont été jetés sans ménagement dans des abysses immatérielles où leurs cris raisonneraient à jamais. Aujourd'hui encore, je suis persuadé qu'ils continuent à crier, perdus, abandonnés, trahis. Finalement, je suis parvenu à m'échapper de l'étreinte qui me retenait et me suis jeté sur ce meurtrier de la pire espèce. Deux marins m'ont aussitôt rattrapé et maîtrisé avec une facilité déconcertante.

— Pourquoi ? Pourquoi ? ai-je demandé entre deux sanglots.

— Un jour, tu comprendras qu'il vaut mieux en sacrifier quelques-uns si l'on veut sauver l'équipage, m'a répondu très stoïquement Deidr, nullement affecté.

— Mais Bid vous aurait suivi jusqu'au bout du monde.

— C'est ce qu'il a fait, mon garçon... c'est ce qu'il a fait.

Deux autres ont tenté de s'interposer et ont fini comme moi aux fers. Les autres n'ont pas réagi, nous regardant nous débattre, satisfaits d'être toujours en vie. Je ne comprends toujours pas cette attitude : je nous croyais tous camarades, et pourtant cette trahison n'en a choqué que peu.

Depuis ce jour, je leur ai voué une haine sans borne. J'ai, à maintes reprises, maudit ce capitaine indigne qui nous a embrigadés pour servir ses propres desseins ; voué aux gémonies l'équipage qui ne s'est rapproché de nous que pour mieux nous trahir ; craché sur mes camarades indignes de porter ce nom. Mon esprit mettait au point des plans où la vengeance avait largement sa place. Oui, la vengeance.

À ma sortie de la cale, je me suis découvert une subite passion pour la cuisine. Il est vrai que ma mère m'a appris les rudiments, et le cuisinier de bord n'était pas une toque adulée pour ses talents. Aussi, l'ai-je rapidement supplanté, cela sous le regard expert du vieux Louis, que j'ai rallié facilement à ma cause en exploitant à son profit les réserves de vin.

Peu à peu, j'ai essayé de gagner le soutien de quelques camarades. J'ai bien vite compris qu'il est facile d'appuyer sur une source de tension autour d'un bon repas et d'un grand verre pour retourner la situation à son profit. Et malgré leur sens du devoir, ces sacrifices nécessaires à la navigation mettaient mal à l'aise beaucoup de monde. Le plus affligé était sans nul doute Fan qui, comme moi, avait perdu un ami. Il est venu un soir, les larmes aux yeux, et a partagé avec moi un potage de légumes quand j'ai tenté une approche :

— Bid me manque.

— À moi aussi, m'a-t-il répondu en posant sa cuillère, la gorge serrée. Je regrette tellement cet instant, et je revois sans cesse les images de sa chute. Je l'imagine tomber, tomber, tomber... pour l'éternité. Et ça me révolte l'estomac. C'est... horrible.

— Mais c'est la volonté du capitaine.

— Elle a bon dos, sa volonté. Pourquoi ne pas avoir balancé par dessus bord les impotents peu efficaces comme Gibbons, ou ne pas avoir prévu des animaux à laisser au néant ?

Devant l'évidence de la réponse, il s'est tu sur l'instant : nous n'étions tout simplement rien de mieux que du bétail bon à sacrifier. Fan paraissait tout disposé à me suivre, et j'ai décidé de lui proposer à mots couverts, au cas où quelqu'un entrait dans le mess pendant ma phrase :

— Tu sais, nous sommes devenus maintenant des marins, nous avons survécu à la fosse. Alors ne serait-il pas temps de se comporter comme tel ?

J'ai accompagné ma phrase d'un clin d'œil qui a trouvé écho dans la colère de mon ami. C'était le premier, d'une longue liste, que j'ai rallié à mon idée. Car oui, nous préparions une mutinerie.

Pendant une vingtaine de jours, j'ai flatté, approché et converti la moitié de l'équipage, autant de mousses que d'anciens, lorsque Waynview nous a annoncé à tous que si tout allait bien, nous serions en vue de la côte dans trois jours.

Le soir même, j'ai décidé d'accomplir mon œuvre. Profitant d'un relâchement alors que la nuit était déjà bien avancée, j'ai emprisonné dans une de mes marmites la dernière fée qu'il nous restait. La pauvre petite poussait des piailllements étouffés par sa prison de fonte, mais je me suis arrangé pour la traiter du mieux possible afin de ne pas la blesser. Tous ont constaté la disparition de notre dernier guide le matin même. Et ce qui devait arriver est arrivé : au bout de quatre jours, la terre ne se trouvait toujours pas en vue.

La peur a été ma plus grande alliée à cette période. Pour la première fois depuis bien longtemps, Deidr s'était trompé et mon travail pour saper son autorité portait ses fruits. Je n'ai cessé de provoquer des réunions informelles au coin du pont, dans la soute, entre les cabines et la cuisine de la dunette, réunissant trois ou quatre marins pour leur exposer mes plans de vengeance.

Le soir même, nous avons décidé de frapper. Grâce à quelques hommes retournés à mon profit, nous avons pu ouvrir l'armurerie et nous armer en conséquence. Equipé d'un pistolet, je suis monté sur le pont pour tomber nez à nez avec Waynview.

— 'on sang de p'tit bois!

On se souvient toute sa vie des dernières paroles du premier homme que l'on tue, même si les mots sont avalés et que les paroles sont plus crachées qu'autre chose. Par la suite, on sait qu'il ne faut plus écouter. Mais là, je l'ai abattu d'un tir dans la poitrine autant par surprise que par détermination, et il s'est écroulé sur le pont, le sang rampant sur les lattes de bois.

Il y a eu peu de résistance. Avec quelques gars équipés de fusil, je me suis rendu à la cabine du capitaine et me suis saisi de lui. Il n'a même pas essayé de s'emparer d'une arme. Je n'ai pas résisté à la bravade inutile du plus fort :

— Nous voilà maître du *Battersea*, et nous vous arrêtons pour meurtre, *capitaine* !

Deidr m'a à peine jeté un regard, et esquissé un maigre sourire. Cette esquisse s'est figée lorsque nous avons croisé le cadavre de Waynview, toujours abandonné là où il était tombé. J'ai fini par ordonner qu'on le jette à la mer et, devant ce spectacle, j'ai ajouté à l'encontre de notre ancien chef :

— Vous ne tarderez pas à le rejoindre.

Quelle bêtise. La colère m'aveuglait, mais personne n'a pris la peine – ou n'a eu le courage – d'essayer de m'arrêter. Deux heures plus tard, à la lueur de la lune pleine et de quelques lampes à huiles, j'ai poussé Deidr de la pointe d'une épée sur une planche au dessus des eaux.

Pas une seule fois il ne s'est retourné. Jamais il n'a cherché à demander pardon. À ce moment, j'ai pensé qu'il me défiait, ce qui a hâté mon envie de le voir disparaître. Pourtant, il ne cherchait même pas à trouver mon regard. Non, il était résigné, il avait accepté son sort et j'étais trop aveuglé par la colère pour le voir. Peut-être s'attendait-il à ce dénouement – mais pourquoi n'a-t-il rien fait pour l'empêcher ? – ou alors la perfidie de ses actes passés lui pesaient sur la conscience.

Je ne me suis pas posé la question quand je l'ai précipité en plein océan, avant d'ordonner qu'on éloigne le navire. Une dizaine de minutes plus tard, la petite tâche noire qu'il représentait à la surface de ce gigantesque ensemble avait disparu mais ma colère, elle, restait vivace.

Kevin Kiffer

Les vérités de Paddy

Enfin, la terre a été en vue. Trois jours ont été nécessaires pour rattraper notre dérive grâce à notre dernière petite fée. Et là, un paysage riche et verdoyant, où les collines succédaient aux plaines, a concrétisé tous nos rêves et nos espoirs. Nous allions pouvoir faire fortune, nous installer, fonder une famille. Repartir de zéro. Le rêve devenait réalité. Au moins Deidr ne nous avait pas menti à ce sujet.

Nous longions la côte depuis plusieurs milles quand la nouvelle vigie a annoncé un vaisseau de guerre en approche rapide. La crainte d'être arrêté pour ce que nous avions fait, ou de tomber sur des amis de notre ancien capitaine, a provoqué un mouvement de panique. Dans la hâte, je fis monter un drapeau blanc à notre « mat de fortune » alors que le trois mâts tirait un coup de semonce. De nouveau, cet éclat meurtrier entraînait dans ma vie.

Le navire de ligne nous a ordonné par signaux de le suivre, et nous a escortés jusqu'au port en gardant ses distances, ses canons bâbord tous braqués sur le *Battersea*. Les défenses et murs qui entouraient la ville cachaient une bouillonnante activité où les militaires se trouvaient en majorité. Nombre d'étendards flottaient au vent, et les quais étaient remplis d'armures et d'uniformes en tout genre. Cette vision me rappelle toujours de mauvais souvenirs.

L'amarrage s'est déroulé sans ennuis, et nous avons été débarqués par des hommes en arme qui nous surveillaient comme un vaste cortège d'esclaves. Ma colère était à son comble, et j'ai hésité à plusieurs reprises à me jeter sur l'un de ces soldats pour lui arracher son épée. Je sais que ce jour là, ma couardise m'a sauvé la vie.

On nous a amenés devant un homme bardé de médailles, le maintien altier, qui portait la robe de la noblesse de chez nous. Dieu ! mais alors, rien n'avait changé ? Cette terre que l'on appelait Elvaar n'était-elle qu'une reproduction de la notre ? J'étais le premier marin du cortège, en tant que meneur de la mutinerie. Et à ma plus grande surprise, on ne nous a pas posé de questions. Le noble s'est contenté de me tendre une épée et de me demander :

— Quel est ton nom, mon garçon ?

— Paddy.

— Paddy, tu dois t'engager et te battre pour Galdon.

— Mais pourquoi ? je ne suis qu'un fermier venu s'installer...

— Seul un citoyen se voit attribuer une terre, m'a coupé le patricien, et il est nécessaire d'accomplir d'abord son service. Emmenez les !

Au loin, les rugissements des canons meurtriers m'arrivaient comme une musique trop connue. J'ai maudit ces hommes, ce pays, ces terres. Et regretté une nouvelle fois ma maison, mon chez moi.

*
* *

J'ai d'abord cru qu'il n'y avait rien d'autre ici que la guerre, et j'ai détesté jusqu'au plus profond de mon être cette Elvaar paradisiaque devenue enfer. Je pensais sans cesse à Bid, à Fan, et les souvenirs alimentaient ma furie. Cependant, au cours de nos campagnes, nous avons parcouru bien des lieux merveilleux, et découverts des créatures étranges. Peu à peu, ma colère a été étouffée par ces spectacles exceptionnels qui se renouvelaient à chaque marche.

Imaginer un Nilamoon avant d'en avoir vu un est impossible. Pourtant, quelle créature gracieuse dont les ailes transparentes s'étendent à n'en plus finir, et reflètent les rayons du soleil dans un arc-en-ciel de couleurs.

Ma rage s'est concentrée sur les combats, et j'en fis bon usage, survivant à quelques massacres dont je suis peu fier. Ils m'ont valu des promotions qui m'ont fait prendre conscience des paroles de Deidr, et de sa tristesse muette le jour où je l'ai envoyé par le fond. Oui, il faut parfois en sacrifier quelques-uns, mais c'est toujours un déchirement. Et parfois, on le paye cher.

J'ai finalement acquis le statut de citoyen, et me suis installé à proximité de Rocaster, un bien joli endroit comme vous le savez tous. Et puis il y a eu Sinead : j'ai bâti une muraille autour de notre amour, où le rire est roi, et plus jamais elle ne s'est brisée.

Même si les canons résonnent toujours dans les vallées alentour, je sais que j'en ai terminé. Je ne suis fier de rien et ne comprends pas cet engouement pour mes exploits falsifiés, mais il me faut assumer mes actes. Car *Imchadh* veut dire que je me suis battu des deux côtés de ce vaste océan. Et malheureusement, c'est l'entière vérité.

Kevin Kiffer

Les vérités de
Paddy

Questions à Kevin Kiffer, auteur de *Les vérités de Paddy*

Site : <http://www.just4movies.com>

Quelles sont tes motivations, sources d'inspiration principales pour écrire ?

Mes motivations...vaste question que je ne me suis jamais posé. Je n'y vois pas de réponse pertinente pour le moment. Pour mes principales sources d'inspiration, je peux citer le cinéma qui ne cesse d'alimenter mon imaginaire. Le cinéma de Michael Mann, particulièrement, qui continue à me faire voyager et rêver en toute circonstance. Je crois qu'écrire me permet parfois de me sortir de la tête ce que les films me font imaginer, et le cas échéant, je peux parfois en faire profiter quelques lecteurs.

Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

En fait, j'ai deux préférences : d'abord la science-fiction, parce que je reste un grand fan de Star Wars, que j'ai nourri ma jeunesse avec cet univers, et que cela m'a permis d'entrer de plein pied dans la SF et le space opera. À l'heure actuelle, je considère *Hypérion* et la *Chute d'Hypérion* de Dan Simmons comme les meilleurs livres qu'il m'ait été donné de lire, par la force de leurs thèmes et la justesse de leur traitement par Simmons.

Ensuite, le polar. Si l'on exclut les classiques, j'ai une passion particulière pour ces romans qui traitent à la fois du polar et de l'histoire. Je ne parle pas de ces textes écrits à la chaîne et se déroulant dans l'antiquité avec « Cicéron enquête », pas plus que ces Sherlock Holmes du pauvre qui se déroulent à toutes les époques. Non, je pense plutôt aux auteurs qui suivent un vrai travail d'écriture, et font de grandes recherches dans ce sens. Lire un *Imperium* de Robert Harris est un plaisir rare car on y allie intrigue solide, exactitude historique, et récit habilement mené. C'est rarissime, mais des auteurs comme Harris comme Robert Wilson ont ce talent.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Grand amateur de musique, j'avais à cette période une grande envie d'écouter de la musique d'influence celtique, et en revoyant mes classiques, je me suis arrêté sur la carrière de Sinead O'Connor, en particulier son album *Sean-Nos Nua* (2002). Sur ce CD figure une chanson qui m'a beaucoup touché, *Paddy's Lament*, qui raconte le départ d'un Irlandais pour les Etats-Unis. Je me suis donc approprié la chanson à force de l'écouter, et ça tombait bien, j'avais justement croisé l'annonce de cet appel à texte. Le mélange de ces deux ingrédients a créé l'idée du texte.

L'univers, le thème de ce texte t'est-il familier ?

Non, absolument pas. J'ai imaginé ce texte spécialement pour cet appel à texte, car son thème m'a intéressé par cette notion de transition. « Vers » appelle chez moi un déferlement d'idées, de possibilités. C'est un mot crucial dans l'approche du sujet, et il permet tant de choses. Le thème de la mer, pivot de cette transition, tombait à pic puisque je travaillais justement sur un autre texte évoquant la navigation. J'ai donc profité de cette expérience pour ré-utiliser ce que j'avais déjà appris sur la description de navire, sur les termes marins. Ça m'a permis de continuer à creuser la question.

L'autre monde le plus probable c'est la vie après la mort ? la vie sur une autre planète ? un monde parallèle ? autre ?

L'autre monde, c'est déjà pour moi ce monde que je n'ai pas visité, ces terres éloignées de France que j'ai envie de parcourir. L'autre monde, c'est tout simplement ce qui n'appartient pas encore à mon monde à moi, toujours trop petit et trop étroit. Après, on verra pour en repousser les limites. Dans ce cas, je pense effectivement que je me tournerai vers les étoiles. J'aime cette idée que l'humanité retrouvera une nouvelle frontière à repousser, sur un *autre* monde...

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Alexandre le Grand. J'ai un peu hésité à répondre cela, mais bon, la présence de Gilgamesh dans votre liste de suggestions me pousse à me lancer. J'ai tendance à associer voyage, exploration et conquête, et Alexandre menant son armée colle assez bien à cette description. À son époque, il s'est lancé en campagne sur un terrain que les Grecs connaissaient peu, et a découvert un autre monde où les mœurs, les coutumes, mêmes les éléphants (sic !) étaient nouveaux à ses yeux. À ce titre, le film *Alexandre* de Oliver Stone reprend

magnifiquement cette thématique, même si il a tendance à l'idéaliser – la magie du cinéma dirons-nous.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Je travaille sur un projet SF tourné vers le space opera, et sur l'adaptation en texte long de ma précédente nouvelle, *Favori des Dieux*, parue dans le webzine Mots et Légendes (<http://www.lesmotsreveurs.com/webrevue.php>).

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Si tout se passe bien, mon prochain texte figurera dans le deuxième numéro de Mots et Légendes, sur le thème de la Malédiction. La nouvelle, intitulée *les vertes prairies*, portera également sur le monde de la mer, et plus particulièrement les pirates et corsaires.



Kevin Kiffer
Présentation



Le grand Moudzou



Texte : Yves Crouzet
Illustration : Grem

Le grand Moudzou

Yves Crouzet

Juché sur un petit tertre à l'extrémité d'un périmètre enclos par de hauts murs, le Grand Moudzou attendait impatiemment la venue imminente de ses fidèles.

Il dominait de toute sa hauteur la longue esplanade plantée d'arbres centenaires, sur laquelle il portait le regard sans âge de ses yeux blancs, larges comme des soucoupes et froids comme de la pierre.

Sur sa face ronde et joufflue la pluie et les intempéries avaient depuis longtemps délavé les anciennes couleurs – rouge carmin, bleu azur et vert émeraude – qui, jadis, lui conféraient un air presque amical.

Un torse étroit surplombant un ventre en barrique, lui-même posé sur des jambes grêles et torsés, complétait la description du principal Dieu du panthéon du Petit Peuple.

Aussi loin que portait sa mémoire, le Grand Moudzou ne se rappelait pas avoir connu d'autres horizons. Il avait toujours été là. Tout comme son peuple.

Depuis toujours son existence était rythmée par les fulgurantes apparitions de ses sujets et par leurs disparitions plus soudaines encore, par leurs clameurs idolâtres mais aussi, parfois, par un silence semblable à l'oubli et la mort.

Une infinité de lunes et de saisons étaient passées sur la divinité très ancienne sans ternir autre chose que son apparence.

Aujourd'hui pourtant le Grand Moudzou sentait, au plus profond de son âme minérale, qu'un changement était en train de se produire et que son emprise immémoriale sur son peuple était menacée.

*
* *

Azad sortit en courant de la vieille bâtisse, précédant la nuée hurlante de ses camarades. Quelques-uns parmi ceux-ci s'élancèrent à sa poursuite. Il éclata d'un rire joyeux et insouciant. Jamais ils n'arriveraient à le rattraper : il était bien trop rapide et bien trop malin pour cela !

Il jeta un regard en direction de Maître Aubin et de Maîtresse Gwénoilé qui se tenaient près du Grand Moudzou, puis tel un lutin sylvestre il se glissa d'arbre en arbre jusqu'à une petite cabane de bois derrière laquelle il se dissimula.

Il attendit là en riant sous cape. Cette cachette était imparable : tout le monde la connaissait, mais par quelque effet d'aimable magie tout le monde l'oubliait. Et si par miracle, ses compagnons le débusquaient et bien il s'enfuirait et irait se cacher ailleurs. Tout près du Grand Moudzou, par exemple.

*
* *

Le Grand Moudzou réprima un frisson de joie lorsque la vague de ses adorateurs s'étendit autour de lui.

Le vacarme à ses pieds ne le dérangeait pas, bien au contraire. Les cris montaient jusqu'à ses oreilles de pierre comme un chant gracieux. Ils étaient l'essence même de sa subsistance, sa



Yves Crouzet

Le grand Moudzou

nourriture quotidienne, son énergie vitale.

L'un de ses plus jeunes fidèles l'effleura de la paume de la main et lui adressa une prière muette. Une petite fille lui donna un baiser sur le genou, comme elle le faisait tous les jours depuis la mort de son père. Un garçon lui jeta une poignée de sable scintillant et un autre une brassée de feuilles sèches rouge et or.

Chacun à sa manière lui rendrait grâce et, de son côté, il leur adressait de bienveillantes pensées.

Malheureusement, ces marques de dévotion étaient de plus en plus rares.

Un petit groupe, plus particulièrement, ne lui portait plus la vénération qui lui était due. Un groupe dont, justement, il apercevait l'insolent meneur.

*
* *

Azad faisait parti des Grands maintenant. Dans moins de trois saisons il aurait terminé son initiation et s'en irait poursuivre ailleurs son instruction.

Il n'en éprouvait aucune tristesse car, avant lui, ses frères et ses sœurs avaient suivi la même voie. Il savait qu'un autre monde s'ouvrait au-delà de ces hauts murs ; un monde plein de mystères et d'embûches, mais aussi plein d'aventures exaltantes et de découvertes.

Bien sûr, il regretterait l'environnement douillet qui avait été le sien durant toutes ces années et, d'une certaine manière, il regretterait aussi le Grand Moudzou.

Il sourit pour lui-même en se rappelant comment il avait eu peur la première fois en le voyant. Pour dire vrai, il avait même été terrifié.

Afin de lui montrer qu'il ne devait pas la craindre, son grand frère, Volcan, avait donné un coup de pied à l'idole de pierre. Azad avait été horrifié par cet acte sacrilège et, pendant longtemps, il avait redouté la vindicte du Dieu.

Mais rien ne s'était passé. Le Grand Moudzou ne s'était jamais vengé. Avec les années, il avait fini par s'habituer à la présence du grand Dieu chamarré et à ne plus en avoir peur. Aujourd'hui, le Grand Moudzou ne représentait plus pour lui qu'une statue pathétique, meurtrie par les éléments, et dépourvue de pouvoirs divins.

*
* *

Le Grand Dieu soupira intérieurement.

Il se rendait parfaitement compte que ses fidèles étaient de moins en moins nombreux. Que leur foi vacillait. Que leur amour était moins fervent et sincère. Bien pire, il percevait même chez certains de *l'indifférence*. Et cela, le Grand Moudzou ne pouvait le supporter !

Le mal était profond, car même ses prêtres se détournait de lui. Il savait que s'il n'agissait pas rapidement, il ne serait bientôt qu'une divinité de second plan vouée à disparaître.

Les premiers symptômes de cette déchéance étaient déjà trop évidents. Il les arborait comme une sinistre lèpre sur tout son corps. Ses peintures magiques, autrefois éclatantes, s'effaçaient peu à peu. Ses flancs s'érodaient et s'effritaient sous l'action répétée du soleil, du vent, de la pluie et des innombrables attouchements de son peuple. À ce rythme, il ne resterait bientôt plus de lui qu'une masse informe et vaguement humanoïde.

Ce n'était certes pas la première fois que la ferveur de ses adorateurs vacillait. Le phénomène, cyclique, était lié à la succession des saisons, à la course des étoiles et au voyage de la lune et du soleil dans les cieux. Mais toujours, jusqu'ici, de nouveaux adeptes étaient venus remplacer ceux dont la foi était défaillante. Toujours.

Sauf qu'aujourd'hui, c'était différent...

Le Grand Moudzou pressentait un grand bouleversement. Un bouleversement annonciateur de la fin d'une ère. Il en sentait les prémices dans l'air. Le vent et les oiseaux venaient le lui murmurer aux oreilles.

Oui, le danger rodait sournoisement dans son propre sanctuaire comme une vipère cachée dans l'herbe haute !

Le Grand Moudzou, Dieu vieillissant mais encore redoutable, se promet de tout mettre en œuvre pour écraser la tête du serpent.

*
* * *

— Il est là ! vociféra Boris en se jetant sur Azad les bras tendus.

Azad esquiva sans difficulté la charge maladroite de son camarade et roula dans les feuilles qui jonchaient le sol. Boris, emporté par son élan glissa et alla s'écraser contre la cabane de bois qui vibra comme un gigantesque gong.

En une fraction de seconde, Azad se remit sur ses pieds. Il slaloma entre deux garçons plus petits que lui, évita les longs doigts prédateurs de Flora, se glissa sous une table de bois dont il jaillit à l'autre extrémité, comme un elfe farceur.

— Attrapez-le ! hurla Ben. Il ne doit pas s'échapper !

Mais déjà Azad contournait l'aire de jeux, bondissait dans une écume de sable et se tapissait derrière un gros chêne centenaire.

Il entendit les cris de ses compagnons qui sautaient en tous sens comme des diables déchaînés.

— Il faut le trouver ! criait la voix suraiguë d'Adelphé. Le Grand Moudzou a faim !

Azad sourit. Tout ça n'était qu'un jeu : le Grand Moudzou n'avait jamais mangé personne. Seuls les plus jeunes le croyaient encore. Pourtant, tous adoraient se faire peur en imaginant que le Dieu Chamarré se repaissait parfois de chair humaine.

Azad, toujours plaqué contre son arbre, jeta un regard vers la vieille idole. Jadis avec ses belles couleurs, le Grand Moudzou avait semblé bienveillant, mais à présent, avec ses peintures écaillées, il semblait exhiler de lui une aura maléfique. À tel point qu'on aurait presque pu croire que, dans un subit accès de folie meurtrière, il allait dévorer l'une de ses fidèles brebis.

Azad se souvint d'histoires très anciennes transmises par ses frères et sœurs qui les tenaient eux-mêmes de camarades plus anciens. Des histoires qui racontaient que le Dieu s'était autrefois repu de petites victimes offertes en sacrifice. Il y a très très longtemps.

Ce ne sont que des légendes ! se morigéna Azad, à moitié rassuré quand même par l'allure inquiétante de la gigantesque statue.

— Je l'ai trouvé ! s'écria Boris, le plus acharné de ses poursuivants. Il est derrière l'arbre ! Ne le laissez pas s'échapper ! Taïaut !

Boris, dont le père était chasseur, aimait utiliser ce genre d'expressions mystérieuses qu'il se délectait ensuite d'expliquer, d'un ton docte et pédant, à la petite cour de ses camarades médusés et admiratifs.

— En avant pour la curée ! ajouta-t-il dans un excès de verve.

*
* * *

C'était pour aujourd'hui !

Le Grand Moudzou observa attentivement le flux et le reflux de son peuple devant lui.

Lorsqu'il vit la plus effrontée de ses ouailles s'approcher de lui, le Grand Moudzou sut qu'il avait



Yves Crouzet

Le grand Moudzou

trouvé l'instrument de sa vengeance et le moyen de restaurer son hégémonie ancestrale.

Il lui inspira alors sournoisement l'idée de se cacher derrière lui.

*
* *

Azad s'élança. Les mouvements incessants de la foule le dissimulaient aux regards de ses compagnons. Il se dirigea droit vers le Dieu, espérant ainsi échapper à ses poursuivants. Il avait récemment découvert une nouvelle cachette juste derrière l'idole. Une sorte de fissure creusée par la pluie, dans laquelle il était sûr de pouvoir se glisser.

Il n'ignorait pas qu'il était interdit de monter sur l'idole, mais rien n'interdisait de se cacher *derrière* ! Il jeta un coup d'œil méfiant vers Maître Aubin et Maîtresse Gwénoilé et, profitant qu'ils ne regardaient pas dans sa direction, s'engagea sans hésiter dans l'ombre du Grand Dieu.

*
* *

Lyon (AFP), le 25-11-2006

Trois enfants – deux garçons et une fille – âgés de quatre à cinq ans ont été tués et six autres blessés, vendredi vers 10h30 par la chute d'une statue en béton, implantée dans la cour de récréation de l'école Notre-Dame-des-Champs, un établissement scolaire de la commune de Saint Didier (Haute-Loire), a-t-on appris de source préfectorale.

Les enfants, qui jouaient dans la cour réservée aux élèves de maternelle au moment du drame, ont été écrasés par la statue selon les témoignages des pompiers appelés sur les lieux et du directeur de l'établissement, M. François Bertrand.

Le procureur de Saint-Etienne, M. Pierre Guichard a déclaré : « On ignore pourquoi la statue, bien qu'ancienne, s'est effondrée. Une enquête a été immédiatement diligentée pour savoir si elle était mal fixée, s'il s'agit d'un défaut de conception interne ou si un enfant en grim pant sur la structure l'a déséquilibrée ».

L'enquête a été confiée aux gendarmes de la compagnie d'Issingaux qui ont longuement interrogé les deux instituteurs M. Aubin Levrac et Mme Gwénoilé Levourc'h, qui surveillaient les enfants au moment du drame.

Une cellule d'aide psychologique a été organisée à l'école Notre-Dame-des-Champs, un établissement scolarisant une centaine d'élèves.

« Les personnels de l'école sont très affectés par cet accident inimaginable », a ajouté M. Bertrand, le directeur.

La statue haute de trois mètres environ, construite d'après un dessin réalisé par les enfants et représentant un clown, était installée contre le mur de la cour « depuis une dizaine d'années ». Elle était en béton cellulaire, une variété plus légère de ce matériau.

Elle devait être enlevée et remplacée par une cage à écureuils en décembre prochain.

Sentience



Texte : Florent Salem
Illustration : Elie Darco

Sentience

Florent Salem

— Comment va-t-elle ? interrogea Shepperd, anxieux.

— Elle commence à se faire à la situation, répondit son interlocutrice de façon laconique. Vous vous tourmentez trop docteur, tout est sous contrôle, Anneke ne risque rien.

— Physiquement cela ne fait aucun doute, j'y ai veillé... C'est plus le reste qui m'inquiète. Qui peut prévoir ce qui s'agite dans son esprit avec ce que la Peau lui permet de percevoir désormais ?

— Cessez donc de vous faire du mauvais sang, l'expérience se passe très bien pour l'instant, il n'y a aucune raison de s'affoler. Elle n'a pas bougé depuis un moment si vous voulez tout savoir. S'il y a le moindre signe avant coureur d'une perturbation de son comportement, vous serez le premier averti comme le prévoit le protocole, et il sera de votre responsabilité de prendre les décisions qui s'imposent. Et puis, elle était volontaire n'est ce pas ?

— Oui, c'est vrai, elle était volontaire, soupira Shepperd. C'est juste que je n'aimerai pas qu'elle meurt comme ses prédécesseurs alors que contrairement à eux, elle a réussi à passer le cap de l'éveil et est en ce moment même sur le point de découvrir pour nous un autre stade de perception, presque un autre monde.

— Vous vous êtes attaché à elle docteur, constata avec amusement sa collègue. Faites attention, vous devez rester objectif dans le cadre de ce programme. La moindre erreur de jugement et ce sont des années de recherches qui tomberont dans l'oubli. Si vous ne vous sentez plus apte à conserver la gestion de l'expérience, vous devriez...

— Taisez-vous Gladmerry ! s'écria Shepperd. Je connais les enjeux de la sentience, j'y perdais déjà mes nuits que vous n'étiez encore qu'une étudiante sur les bancs de la fac, alors croyez bien que je ne vais pas abandonner maintenant que nous touchons au but ! Je ferai ce que je dois faire, mais cela n'empêche pas qu'Anneke soit aussi humaine que nous et que nous devions la considérer en tant que telle. À présent laissez-moi, je vais aller lui parler.

Le vieil homme furibond s'écarta de Gladmerry comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux. Il ouvrit la porte qui menait vers le secteur d'études en maugréant. Décidément, il n'aimait pas cette femme glaciale. Dire que c'était la direction qui la lui avait imposée ! Scientifiquement elle était plus que compétente, il devait bien le reconnaître, mais humainement elle devait à peine avoir le potentiel émotionnel d'une huître. Comment dans cet état d'esprit parvenir à appréhender à sa juste valeur ce qu'ils étaient en train de créer ?

Nous sommes sur le point de réinventer l'humain, et c'est une femme qui n'a aucune empathie pour autrui qui oriente ce projet, quelle ironie ! C'est elle qu'il faudrait supprimer en cas de problème, pas Anneke... Chère Anneke, pourvu que rien ne lui arrive, ce serait une perte difficile à supporter.

*
* *

La matière évoluait autour d'Anneke en un chaos démentiel sans aucune logique. La jeune femme avait beau tenter de garder les yeux ouverts pour retrouver la réalité habituelle, la vision de la danse des particules s'imposait à elle avec une force telle qu'elle aurait aussi bien pu se trouver en train de tomber dans le vide et être confrontée à la volonté inéluctable de la gravité.

Désormais, je suis sentiente.

Plongée dans le noir, immobile contre le sol pour ne pas se laisser emporter par les impressions qui l'envahissaient depuis son réveil, Anneke s'immergea dans le maelström de perceptions que lui procurait la matière greffée sur son corps et que les docteurs nommaient Peau. Cela faisait environ une journée qu'elle portait cette chose, cette combinaison qui la recouvrait intégralement et était reliée à son cerveau par le système nerveux. Impossible à enlever sans en mourir lui avait-on expliqué avec gentillesse. Elle était censée explorer les possibilités qu'offrait cette nouvelle technologie, analyser ce qu'elle pouvait ressentir face à ce nouveau monde de perceptions que le docteur Shepperd appelait la sentience.

Je suis terrifiée, ça se résume à ça !

Anneke se résigna finalement à fermer ses grands yeux sombres, tous ses sens résumés désormais à la Peau qui enserrait son corps tel un étoupe moulant. Cette chose, qui faisait à présent partie d'elle, la noyait sous un flot dantesque d'impressions sensibles indescriptibles en surimpression dans son esprit saturé, sensation perturbante entre toutes. D'ailleurs, avait-elle encore un corps ou s'était-elle désincarnée pour n'être que la conscience de la Peau ? La jeune femme se prenait à avoir des doutes et ne parvenait pas à faire le tri entre ce qu'elle savait, ce qu'elle croyait percevoir de son corps originel et ce qu'elle percevait effectivement.

Pourtant, quand elle passait la main sur son corps, Anneke reconnaissait le moindre contour de ce qu'elle avait été avant l'opération, sensation d'ailleurs délicieuse sous l'effet de la greffe. Ce simple contact frissonnant la rassurait, piètre réconfort contre l'effroi qui montait en elle par vagues successives. Tout paraissait si différent !

Mais suis-je encore moi à présent ? Suis-je encore humaine ?

*
* * *

Le couloir était lugubre sous la lumière hésitante des néons fatigués quand Shepperd parvint à proximité des salles d'études. Le vieil homme tourna son regard dans chaque direction, mais ne parvint pas à trouver de commutateur pour remédier à cette atmosphère désagréable. Il continua donc d'avancer en silence, perdu dans une évocation mentale des paysages de sa planète natale.

Cela faisait bien trop longtemps qu'il n'avait pas perçu le souffle du vent sur son visage, et le revêtement métallique sous ses pieds accentuait, au fil de sa progression, le manque d'un véritable sol sous ses pas. Shepperd se jura de partir prochainement, comme il le faisait chaque diurne depuis près d'un an, mais une petite voix dans sa tête lui susurra avec acidité qu'il ne le ferait que pour revenir de plus belle entre ces quatre murs. Le projet sentience était devenu toute sa vie, et le vieil homme ne pouvait s'en débarrasser d'un haussement d'épaules comme cela aurait pu être le cas des décennies auparavant. Les yeux dans le vague, le docteur considéra avec une absence totale de passion le décor froid et purement fonctionnel qui l'entourait, auquel il avait offert son existence.

Des portes numérotées s'alignaient non loin, et le docteur ne put échapper à cette vision lourde de reproches. Ici avaient vécu les sujets d'expérience du programme, des condamnés à mort par la justice intergalactique qui avaient fait le choix d'offrir leurs vies à la science expérimentale de la Sphère plutôt que de subir les supplices auxquels ils étaient promis. Un tel arrangement entre les autorités et la confrérie transhumaniste ne lassait pas d'étonner le vieil homme, mais il préférerait ne pas creuser la question, de peur de tomber sur quelque sombre secret politique et finir à son tour

pensionnaire d'une des cellules qui lui faisaient face.

Tous morts de ma propre main, pensa Shepperd avec amertume. *Tous rendus fous par la Peau et je n'ai rien pu y faire. Quel gâchis...*

Et pourtant, d'une certaine manière, le vieil homme leur avait rendu service, bien que cette consolation soit maigre. Il leur avait fait prendre conscience de ce qui les attendait et de la chance qu'ils avaient d'échapper aux inutiles souffrances de la peine de mort, où l'on faisait disjoncter une par une les terminaisons nerveuses du cerveau, dans un processus qui pouvait durer près d'un mois. Invariablement, ils lui avaient alors tous demandé de leur faire une promesse, de leur rendre un dernier service. Même Anneke le lui avait réclamé, comme une faveur que l'on demande à quelqu'un dont on sait qu'il a votre sort entre les mains : que si l'expérience se passait mal, il mette fin à leurs tourments. Et inévitablement, il avait promis. *C'était le moins que je puisse faire pour eux. La solution de moindre mal, tu parles !* soupira le docteur, écoeuré par ces échecs qui jalonnaient sa vie de meurtres.

Shepperd revivait encore parfois durant la nuit l'immuable scène qui avait suivi l'éveil de chaque prisonnier après la greffe : lui, en train de contempler leurs regards hallucinés par la douleur alors qu'il appuyait sur la gâchette du neuralizer, puis la lueur de soulagement dans leurs pupilles dilatées après la décharge neuronique une fois la certitude acquise qu'il était trop tard pour continuer d'exister. Rien ne pourrait jamais l'exorciser de ces souvenirs sanglants, et les ressasser n'apportait rien de bon au moral, aussi préféra-t-il continuer à avancer en songeant aux retrouvailles qui l'attendaient d'ici quelques longues minutes.

*
* *

Enfin, après quelques tours et détours, le vieil homme parvint à la salle où se trouvait confinée Anneke. Seule une porte transparente de plasverre le séparait d'elle, frontière insignifiante dont il n'avait pourtant que trop conscience. Shepperd porta toute son attention sur le noir de la salle, à la recherche de la faible luminescence de la Peau qui trahirait la présence de la demoiselle comme un phare dans la nuit. Le docteur la devinait si proche qu'il tremblait presque d'appréhension à l'idée de la retrouver.

L'instant s'imposait à lui en une vertigineuse impression de mouvement pendulaire sur lequel il se balançait allégrement ; brèves fractions de secondes irremplaçables, emplies du plaisir coupable de savoir qu'il s'agit du meilleur moment pour réprimer l'acte que l'on s'apprête à exécuter, mais où l'on sait également qu'on le commettra quoi qu'il arrive et quelles qu'en soient les conséquences.

Soudain le docteur aperçut Anneke. Son regard se figea, embrassant la scène de ses yeux fatigués, gravant dans sa mémoire cette douce image offerte à son esprit las.

Au milieu de la pièce plongée dans l'obscurité, la jeune femme restait inerte, repliée en position fœtale sur le dallage. Sans le mouvement léger qui agitait sa poitrine, on aurait pu la croire morte, figée dans une immobilité de statue. Son corps nu de nymphe antique luisait sous l'action discrète de la Peau, faible lumière dans les ténèbres environnantes.

À cette vision, le docteur Shepperd hésita. Devait-il troubler Anneke dans cette apparente quiétude rayonnante ? Pris d'un doute, il continua de l'observer derrière la vitre et se remémora brièvement sa dernière discussion avec elle, lorsqu'il lui avait détaillé le fonctionnement de la greffe...

— La Peau est en fait une sorte de symbiote qui épousera la moindre parcelle de votre corps, et ses connexions à votre système nerveux en feront comme un nouvel organe, ce qui risque d'être un peu perturbant au début.

— Je suppose qu'il sera impossible de m'en débarrasser ensuite.

— En effet. Une telle chose vous tuerait, c'est aussi simple que cela. La principale difficulté se trouvera en fait dans la nature même de ce nouvel organe. Il vous permettra d'accéder à la sentience,

c'est-à-dire une perception absolue des choses jusque dans leurs plus infimes détails par une sorte d'amplification de chacun des cinq sens. Certains de mes amis nomment cela l'hyperception, par contraction de hyper et perception, mais je préfère de loin le terme de sentience. Plus poétique vous voyez...

— Oui, c'est vrai que c'est plus doux à l'oreille. Mais qu'entendez-vous par « infimes détails » ?

— Comment décrire ces choses que je n'ai jamais vues... Disons que votre cerveau recueillera le moindre élément de l'univers qui vous entoure, il discernera les structures fines de la matière par un système complexe qui va jusqu'au niveau des dimensions de Planck ! Avec un tel seuil de sensation, vous risquez d'être déstabilisée. Si techniquement ce système fonctionne sans anicroche la principale faille résidera dans l'esprit humain. Si vous parvenez à vous adapter, alors ce sera une réussite et nous pourrons généraliser l'usage de la Peau sur tous les mondes habités, afin de faire évoluer l'humanité vers un nouveau stade de conscience... Vous savez, Anneke, notre espèce a réussi à percer bien des secrets de l'univers, et pourtant, malgré un accès illimité à toutes ces connaissances, le mysticisme règne toujours dans l'inconscient collectif. Il est grand temps de s'en débarrasser pour que l'être humain puisse s'accomplir véritablement. C'est en tout cas ce qu'affirme la Sphère qui a lancé le programme sentience pour nous affranchir de ces chaînes qui nous empoisonnent depuis que l'homme est homme ; en tant que scientifique, je suis fier de contribuer à un tel combat au bénéfice de la raison. Le problème, voyez-vous, vient du fait que intuitivement, nous ne comprenons pas vraiment notre environnement. Par exemple, la foudre a longtemps été considérée comme un déchainement de colère divine, et encore aujourd'hui on retrouve sur certaines planètes des illuminés qui professent ce genre d'absurdités. L'enseignement n'y fait rien, certains finissent par croire ces charlatans. Alors la Sphère a pris une décision : plutôt que d'enseigner la théorie des choses, rien ne valait la pratique et l'expérience personnelle. La question est donc de trouver un moyen de faire « sentir » à chacun l'intégralité de ce qui l'entoure, afin que l'humanité accède enfin à une connaissance intime et personnelle de l'univers et puisse se débarrasser de son carcan d'illusions. D'où la création de la Peau et du programme Sentience. Imaginez Anneke à quel point tout pourrait être bouleversé...

À cela la jeune femme avait acquiescé en silence, approuvant par ce simple geste l'espoir qu'il pouvait avoir d'une humanité différente, libre de s'accomplir par elle-même. Alors ils l'avaient fait, et à présent il se trouvait devant cette porte, incapable de surmonter l'idée de retrouver sa propre création. Sa main s'avança comme mue par une volonté indépendante de la sienne vers la poignée à empreinte palmaire et le passage s'ouvrit. Alors seulement Shepperd se décida à entrer.

*
* * *

Les doigts du docteur effleurèrent avec délicatesse la joue recouverte de Peau pour sortir Anneke de sa torpeur. Celle-ci ouvrit lentement ses yeux, seule partie originelle encore visible avec sa bouche et son nez. Confronté au regard qu'elle portât sur lui, Shepperd recula, effrayé. Ses prunelles semblaient faire face à une réalité insondable dans laquelle il s'inscrivait tel une terreur innommable. Il ressentit avec une acuité étrange la présence qu'elle possédait, et surtout, surtout cette odeur de peur qui émanait de tout son être.

Est-ce cela la sentience ? Est-ce donc le nouveau monde que j'ai voulu offrir à l'être humain cette terreur que je lis en elle ?

D'un geste brusque, elle saisit son poignet et s'agrippa à lui de toutes ses forces en sanglotant. Ne sachant trop quoi faire, le docteur la serra contre lui en murmurant des paroles apaisantes, engourdi par la chaleur que dégageait ce corps collé au sien. Ce bref instant sembla au vieil homme une éternité.

*
* *

La chaleur de Shepperd réchauffait la peau de Anneke en une sensation de volupté inattendue. Certaines zones étaient plus froides, surtout celles recouvertes par les vêtements, mais la jeune femme devinait les échanges d'énergie responsables de cette élévation de la température. Elle les voyait véritablement dans leur dimension atomique et bien au-delà. Sa volonté désirait occulter toutes les informations que lui apportait la Peau, mais elle n'y parvint pas, subissant le flot d'impressions qui se déversait en elle. Elle voyait chacune des particules qui composaient le docteur, chacun de leurs composants, entendait le moindre frottement de leurs peaux rapprochées sur la toile de fond des vibrations de l'univers qui perçaient les murs de la pièce. *Me fermer à tout cela et vite !* Les odeurs corporelles musquées de Shepperd s'entremêlaient à la senteur d'ozone de la salle tandis qu'elle distinguait presque le goût de sa peau par le contact de ses mains ridées contre sa nuque. *C'est trop, je ne vais pas pouvoir supporter ça bien longtemps.* Les infimes tressaillements du docteur se répercutaient à travers elle telle une onde de choc la balayant de fond en comble, et ses propres mouvements venaient s'y rajouter telle une marée montante inexorable. *Faites que ça s'arrête par pitié !*

Anneke frissonna en pleurant, répandant le goût salé de ses larmes sur la Peau, ce qui ne fit que la perturber davantage. Shepperd fit mine de les essuyer du plat de sa main, pourtant elle le repoussa, reconnaissant dans le chlorure de sodium un élément bien plus familier que ce qu'elle percevait à présent du docteur. Bien qu'embués par les larmes, les yeux originels de la jeune femme le montraient tel qu'il lui était toujours apparu, vibrant de vie, vieux et profondément épris de l'humanité au point de vouloir lui offrir un avenir grandiose, tandis que la Peau révélait sa véritable nature, amas de matière inerte où les particules s'entrechoquaient en de terrifiantes collisions et où le vide entre chaque corpuscule criait son existence par son immensité au sein du corps de Shepperd.

Est-ce la vie cette matière à peine différente de celle des objets de la pièce ? Ce serait ça l'être humain, cette poussière vibrante sur tous les modes possibles et imaginables qui rêve qu'elle a une existence alors qu'elle n'est qu'un vide peuplé d'échanges de particules ?

Les pensées d'Anneke tourbillonnaient dans son crâne de plus en plus vite, en proie à un chaos souverain face à ce que révélait l'hyperception. Le maelström de la sentience brisait son esprit, le réduisait en charpie tel un siphon qui arracherait au fil de l'eau les lambeaux de la personnalité de la jeune femme. Elle avait beau tenter de s'accrocher, il n'y avait rien à quoi se retenir. Pleinement consciente de ce qui lui arrivait et qu'elle ne pouvait rien y faire, elle sentit sa conscience se dissoudre dans l'infini offert à ses sens.

Prise de panique, Anneke se mit à hurler, de plus en plus fort. Shepperd la lâcha soudainement pour se mettre les mains sur les oreilles. Mais Anneke ne s'entendait plus, son cri se perdant dans l'immensité infinie des tonalités de l'univers qui l'entourait en une symphonie où le moindre son finit par perdre son individualité pour redevenir la part négligeable du cosmos qu'en réalité il n'a jamais cessé d'être.

À l'instant où la conscience d'Anneke acheva de sombrer dans l'abîme de l'hyperception, une pensée fulgurante la traversa, fugace instant de révélation avant le trépas où le voile dissimulant la vérité s'abaisse.

La sentience n'est que la compréhension de notre vacuité.

*
* *

— Docteur Shepperd ! Qu'avez-vous fait ? s'exclama Gladmerry en entrant dans la salle.

— Je n'ai rien fait, répondit-il d'une voix attristée. Elle est morte à peine deux minutes après que je me sois approché d'elle. Je n'ai rien pu faire...

— Oh, je vois. Encore un échec, comme les autres... Dans ce cas, il va falloir que nous trouvions de nouveaux volontaires pour le programme et que nous comprenions ce qui a échoué. Vous sentez-vous prêt à vous en occuper docteur ?

Le vieil homme se releva péniblement sans un regard pour la dépouille de Anneke qui commençait déjà à se refroidir, puis s'éloigna vers le couloir sans poser les yeux sur Gladmerry.

— Docteur ? interrogea-t-elle d'une voix plaintive.

— Laissez tomber Gladmerry. L'humanité n'est pas prête pour le monde de la sentience. Elle ne le sera jamais.

— Que voulez-vous dire ? Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille alors que nous n'avons même pas analysé les données relatives au moment de la mort du sujet ?

Shepperd se retourna et darda un regard brûlant vers cette femme insensible. D'une voix plus glaciale que l'espace, il asséna :

— Si Anneke n'y est pas arrivée, alors personne d'autre ne le pourra.

Il sortit sous les yeux médusés par l'incompréhension de son assistante, des larmes s'écoulant le long des sillons de sa peau ridée.

Dire que j'ai été aveugle toutes ces années ! Peut être est-ce cela la sentience au final, comprendre et ressentir la réalité au fond de soi plutôt qu'avec ses sens. Anneke... Est-ce cela le nouveau monde que je dois léguer de ta part à l'humanité ? Ressentir et non plus sentir ? ...Anneke, j'aurais tant voulu ressentir le monde à tes côtés...

Florent Salem

Sentience

Questions à Florent Salem, auteur de *Sentience*

Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

Essentiellement de la Science-fiction, un peu de Fantastique (surtout les histoires de vampires) et un poil de Fantasy, sinon j'avoue être relativement réfractaire à ce qui n'appartient pas au domaine des littératures de l'Imaginaire. La réalité je la vois tous les jours, pas besoin qu'on me la raconte !

Quelle est ta méthode, ton mode opératoire pour écrire ?

En règle générale, je me pose devant mon ordinateur avec quelques bons groupes de métal en fond sonore, notamment Samael et Dark Trankility. Ça me met dans l'état d'esprit approprié, on pourrait presque parler de transe, et du coup l'histoire vient quasiment d'elle-même, ça coule tout seul, comme si elle ne demandait qu'à sortir des recoins de ma cervelle au rythme de la musique.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

À la base, c'est parti d'une idée de roman que j'avais eu sur la façon dont l'être humain pourrait chercher à créer une divinité. La sentience était la clé de ce concept, donc le thème d'un nouveau monde était pour moi une bonne occasion de faire une exploration préliminaire du thème, malgré un cadre relativement différent au final.

L'univers, le thème de ce texte t'est-il familier ?

Plus ou moins. On dira que l'univers et le thème sont en gestation, le temps que je finisse le roman qui m'occupe pour l'instant, mais quand je m'y mettrai sérieusement ça devrait prendre un peu plus forme.

Quel fut ton plus beau voyage ?

Le Hellfest cet été, un véritable voyage dans le monde du métal et sa beauté musicale ; que du bonheur, des rencontres délirantes et du gros son ! Sinon, l'Irlande...

L'autre monde le plus probable c'est la vie après la mort ? la vie sur une autre planète ? un monde parallèle ? autre ?

Dernièrement, la présence d'eau sur Mars a enfin été prouvée scientifiquement, alors pourquoi pas d'autres planètes ?

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Tuck Pendelton, le héros de l'aventure intérieure, sans hésitation. C'est un film qui m'a marqué quand j'étais gosse, et j'adorais ce personnage, son côté totalement barré. Il est complètement dans son délire, mais reste toujours cohérent vis-à-vis de son petit univers personnel et ce qu'il en présente face au reste du monde, quitte à passer à l'occasion pour un taré ou un marginal auprès de la majeure partie de la population. Ça me correspond assez bien je trouve, même si la perspective d'entrer dans le corps d'un lapin ne m'attire pas spécialement !

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

Pour l'instant, en défi, deux nouvelles pour des anthologies papiers, et surtout, une fois que j'en aurai fini avec ces adorables bestioles, continuer l'écriture de mon premier roman. Sinon, survivre à l'année étudiante qui s'annonce me semble un bon projet...

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Aucune certitude pour le moment, on verra ce que l'avenir nous réserve...

Florent Salem

Sentience

Fable de Babylone



Cyril Carau
2008

Texte : Michaël Moslonka
Illustration : Cyril Carau

Fable de Babylone

Michaël Moslonka

Pour Marie,

« À Auschwitz, comme dans le Pacifique Sud, le surhomme était un poète. »
Boris CYRULNICK, *Un merveilleux malheur*.

Saudad

Année 2002, Abidjan, Côte d'Ivoire.

1

Le bateau s'éloigne vers le soleil couchant. De ses rayons bienveillants, l'astre invite l'immense bâtiment de métal à rejoindre la chaleur de l'horizon.

Elle se nomme Malaika. Lui, Saudad. Deux jeunes gens qui s'aiment d'un amour profond et sincère depuis les plus tendres années de leur enfance. Ils rêvent d'une vie meilleure où leurs sentiments pourront fleurir en toute quiétude.

Ce rêve existe. Par-delà l'océan, vers l'ouest. Un endroit d'une grandeur majestueuse. Où règnent paix et abondance.

Ils le savent grâce au cousin de Malaika, Honoré, qui tient lui-même ce savoir de son frère. Un grand frère évangéliste qui a entendu cette promesse de la bouche sans dent du vieil homme en haut de la tour. Le vieillard parle d'une île où se dresserait une cité sans nulle autre pareille dans le monde. Une cité du nom de Babylone, érigée par le Seigneur en personne.

Il ne s'agit pas d'un conte. Monsieur Smith, un Européen, un *rosbif*, comme on dit par chez lui, les aidera à gagner cet Éden avec ces autres Ivoiriens qu'il a promis d'emmener.

Saudad a une vague connaissance de l'Europe : son père était de là-bas. Alors il fait confiance au *rosbif*. Il partira avec lui. Honoré le suivra. Malaika restera.

Certains voient d'un mauvais œil leur venue. Monsieur Smith a préféré les en avertir. Saudad s'est interrogé. Pour quelles raisons Dieu autoriserait-il ses anges à les maudire ? Il n'a aucune réponse mais sait une chose : ce mauvais œil ne se posera pas sur son âme sœur. Une fois qu'il connaîtra le moyen de l'en protéger, elle le rejoindra.

Malaika caresse la joue de Saudad. Elle l'attendra.

— L'amour est aveugle, il faut donc toucher... lui souffle-t-elle à l'oreille.

La jeune fille se serre contre sa poitrine quelques instants, puis quitte son étreinte protectrice pour lui tendre un coquillage pas plus grand que la paume de la main.

Un Cauris. Sur toutes les plages, elle l'a cherché. Semblable à une bouche entrouverte aux lèvres rentrées, ce baiser intérieur de mère Nature est le vestige d'un temps passé. En ce jour, il représente le futur de deux êtres.

— Quand tu auras besoin de m'entendre, de me parler, de me sentir, colle-le contre ton oreille, porte-le à tes lèvres : mon âme, mon cœur et mon oreille sont à l'intérieur...

Une dernière caresse, leurs mains se lâchent, leurs corps se séparent. Malaika court vers les hauteurs de Cocody sans se retourner.

Saudad reste seul.

Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

Longtemps, il scrute le lointain. Des songes pleins les yeux, il embrasse le Cauris. Il hume la fraîcheur vivifiante qui s'en dégage. Sa langue passe sur ses formes dessinées patiemment par la houle. Elle se délecte du moindre grain de sable qui râpe ses chairs tendres, de cette salinité des origines qui la purifie à chaque brûlure.

Il ne craint rien, elle est vierge. Vierge, cette eau qui l'a roulé en son sein. Intacte, cette terre érodée à qui elle l'a confié. Malaika est un ange capable de trouver un paradis au milieu d'une mare boueuse et d'en sortir un diamant.

Si vous nagez dans le bonheur, soyez prudents, restez là où vous avez pied...

Les mots du vieil homme sont encore accrochés à son esprit.

Oui, tous les deux sont heureux. De leur complicité naît un bonheur à chaque instant renouvelé. Pour autant, leur félicité nage dans une eau souillée.

Sur la plage, se sont échoués d'énormes bidons rouillés. Certains, éventrés, déversent un liquide brunâtre nauséabond. D'autres attendent du temps qu'il fasse son œuvre pour répandre leur sécrétion sordide. Chaque jour, la marée en dépose de nouveaux. Enfouis sous les eaux africaines depuis des centaines d'années, ils sont extirpés des entrailles de l'océan par un phénomène que le garçon ne saisit pas. Le grand frère d'Honoré parle de colère de Dieu ; le vieil homme sans dent, de tsunamis.

Qu'importe la raison, les séquelles sont là. Irréversibles. Les tortues fuient le Grand Bleu après la ponte et se perdent à l'intérieur des terres. Les poissons se laissent approcher du pêcheur, lui offrant leur chair contaminée. Le mal, exhalé par les crustacés de métal agonisants, est impitoyable.

Personne n'y tente rien. Comment en serait-il autrement ? La guerre souffle aux frontières. Le pays est malmené par des *va-t-en-guerre* sans pitié désireux d'unifier l'Afrique sous leur bannière.

Saudad a refusé de rejoindre l'armée de défense nationale ; la terre de ses ancêtres n'a rien d'un lieu de sérénité. Ni hier, pas aujourd'hui, encore moins demain. Le pied qui s'y pose est condamné. L'air, l'eau et les sols sont touchés par des fléaux incurables. Il faut partir ou se noyer, s'effondrer. Souffrir. Mourir.

Silencieux, Saudad empoche le coquillage. Il est temps d'y aller. Honoré et monsieur Smith l'attendent.

Guidant ses pas, une voix s'élève de la ville, rythmée par le tambourinement d'un bongo. Les paroles sont impénétrables, mâchées par des gencives édentées.

— *Les oiseaux qui s'envolent en cage recroquevillent leur amplitude, ils traînent derrière eux leur paquetage à moins de cent mille mètres d'altitude. L'horizon est un inconnu, à qui ils demanderont asile, ils espèrent être les bienvenus dans le costume de leur exil...*

Saudad les connaît par cœur.

2

Ils sont une trentaine à prendre le chemin de l'exil.

Trente-sept hommes, femmes, enfants qui croient en des lendemains meilleurs loin du sol originel. Trente-sept Ivoiriens qui refusent de nourrir les délires hégémoniques des conquérants du grand continent noir. Trente-sept âmes en peine qui voient en monsieur Smith, un guide, un sauveur. Trente-sept clandestins qui lui ont donné foi et confiance avec leurs dernières économies. Trente-sept individus entassés dans une pièce de vingt-cinq mètres carrés cachée dans les profondeurs sombres d'un bateau.

Saudad a perdu le compte des jours. Les relents de sueur, d'urine et d'excréments lui brouillent l'esprit. Ses yeux pleurent. Après la souffrance, l'espoir. Après l'espoir, à nouveau la souffrance.

Serré contre lui, les mains jointes entre leur corps, Honoré n'a cessé de prier le Seigneur de son frère. Les yeux fermés, il ne bouge plus. Seules ses lèvres remuent, preuve de la vie qui l'irrigue toujours. Les autres clandestins se sont transformés, eux aussi, en statue de miséricorde. Le cousin de Malaika a su les convaincre. Le Seigneur Tout Puissant et de Toute Bonté les met à l'épreuve. Son



Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

paradis s'ouvre pour celles et ceux capables de s'abandonner en toute humilité.

Si tel est le cas, Saudad se demande ce qu'il adviendra des malheureux qui succomberont à l'étouffement ou au manque d'alimentation. Le mal est présent ici comme il ronge son pays. Quelle que soit sa nature, malgré les prières, il répand la même odeur, celle de la peur ; affiche le même sourire, celui de la résignation ; porte le même visage, celui de la mort.

Le jeune Ivoirien n'implore aucunement ce dieu. Il ne le connaît pas et ne ressent chez lui aucune bonté. Une fois sur son domaine, il lui parlera de visu, franc et digne. Le Cauris au creux de son poing, Saudad ne se réconfortera pas plus auprès de son aimée, préférant lui épargner le contact horrifiant de ce lieu de peine.

Le sable égaré dans les replis du coquillage lui gratte la peau. L'attention ainsi captivée, le garçon se sent amené vers de lointains souvenirs. Vers une plage à la blancheur presque aveuglante, où la plante de ses pieds s'enfonce chaleureusement.

À ses oreilles résonne le cri strident et moqueur de milliers d'oiseaux marins. Les volatiles s'amuse des vagues qui cherchent à les attraper et qui s'écrasent, bredouilles, dans un immense fracas d'écume immaculée.

Saudad admire l'eau d'un bleu éthéré, reflet scintillant d'un azur sans nuage. Il s'extasie devant le spectacle de cette marée qui dépose à ses pieds ses atours d'algues baignés de larmes salées. Souriant à pleines dents, il reçoit avec soulagement la fraîcheur du vent et ses embruns vivifiants.

Heureux, il se souvient puis s'abandonne dans la nostalgie de cette balade qu'il n'a jamais vécue.

3

— Dehors, nous sommes arrivés !

La porte s'est brusquement ouverte.

— Putain, ça pue ici ! Vous schlinguez, les nègres !

Rire gras. Un gros bonhomme se tient dans l'encadrement. Ses yeux injectés de sang pétillent d'une malice malsaine.

La masse confinée des exilés remue. Impatiente de rejoindre enfin le jardin divin, soulagée de la fin de son calvaire. Impuissante.

Honoré ouvre les yeux.

— Du calme mes amis, *IL* nous met à l'épreuve...

Saudad sent la colère l'envahir. Il n'y a aucun Seigneur, aucune épreuve ! Seulement un salaud qui s'amuse de leur condition en leur bloquant volontairement le passage !

— Laisse sortir la marchandise !

Monsieur Smith apparaît, le marin ventru s'écarte aussitôt.

De son chapeau blanc, l'Européen invite sa *marchandise* à quitter la pièce étouffante.

Toutes et tous se ruent vers la liberté, se bousculent, manquent de se piétiner. Seul Saudad ose contempler ce qu'ils laissent dans la pièce exigüe. Une jeune fille et deux hommes. Jamais ils ne rejoindront la terre promise. Libérés de la pression des autres qui les maintenaient debout, ils s'effondrent sans vie. Une femme prostrée pousse des cris perçants, le corps inerte d'un enfant dans les bras.

Happé par la bousculade, Saudad est entraîné dans le couloir. Il cherche à revenir vers la mère inconsolable. Honoré, de la main, l'en dissuade.

Il secoue la tête.

— Elle ne veut plus suivre le chemin dessiné par notre Seigneur Tout Puissant.

Le marin goguenard claque définitivement la porte.

Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

Sur le pont, la nuit enveloppe les clandestins. Le vent souffle une ode qui leur glace l'échine. Au loin, des points lumineux s'éparpillent dans les ténèbres.

Les marins se sont regroupés en demi-cercle, fusils à la main. Impressionnés, les Ivoiriens se serrent les uns contre les autres. Même à l'air libre, leur espace est réduit. Oppressant.

Seul Honoré ose bouger. Il s'approche du bastingage, scrute la nuit, se retourne vivement :

— Où est l'île ? Où se trouve Babylone ? Seraient-ce ces lumières qui brillent là-bas ?

Monsieur Smith s'appuie nonchalamment sur sa canne. Il affiche un air compatissant.

— Notre voyage s'est passé sans encombre, vous voilà arrivés... Dans quelques heures vous devriez pouvoir poser le pied sur l'île du Seigneur.

Le gros bonhomme se marre à nouveau.

La voix grave du cousin de Malaika envahit le pont. Puissante. Indomptable.

— Comment ça *nous voilà arrivés* ? Pourquoi *dans quelques heures* ?

Un coup de feu éclate. Le corps d'Honoré bascule par-dessus la balustrade.

Le visage du *rosbif* se durcit :

— Suivez votre berger, il vous a montré le chemin !

Et les Ivoiriens se jettent dans l'océan.

Saudad ne saute pas. Dans ses yeux, une folle incompréhension se mélange à une haine implacable.

Le marin obèse grimace de plaisir et l'ajuste du bout de son arme.

Monsieur Smith suspend son intention d'un geste impérieux.

— Vois-tu, mon garçon, Babylone mène une guerre sans merci contre les gens qui, comme nous, vous aident à la rejoindre. Ici, nous sommes en dehors de leur champ de vision, on ne s'approchera pas plus...

Les poings crispés, Saudad reste immobile.

— Nous avons pris de gros risques, tu saisis ?

L'Européen hausse les épaules. Il se perd dans la contemplation des lueurs lointaines.

— À la nage, tu auras sûrement une chance de rejoindre ses rives, petit. Quant à y vivre, c'est une autre paire de manches...

Chez lui, ici ou ailleurs, la malignité ronge l'humanité. Que faire ? Continuer d'espérer dans la souffrance ? S'enfuir ou...

Bang !

... se battre ?

La violence de l'impact projette Saudad en arrière. La douleur pénètre violemment sa chair et ouvre son poing. Le Cauris roule sur le pont. Au bord de l'inconscience, il se laisse glisser sans résister et chute dans ce gouffre sans fond alourdi du poids de la mort. Durant ses derniers instants de lucidité, une légèreté angoissante, mise en exergue par son âme et son cœur en pleurs, l'étreint. L'oubli et la perte déchirent sa conscience.

Des mains sans gêne s'emparent de son corps moribond et le balancent par-dessus bord.

Le jeune Ivoirien rejoint les eaux sombres de l'Atlantique, où il s'enfonce lentement, bercé par des souvenirs inconnus. La matinée d'un jour heureux, Malaika et lui s'éveillant sous le soleil radieux de Babylone.



Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

Les enfants de Babylone

1

Des rires d'enfants emplissent ses pensées désordonnées. Une fille, un garçon.

Main dans la main, le soleil chauffant leur peau brillante de jeunesse, il les voit s'égayer vers le bas de la ville.

Un homme somnole adossé à un arbre. Il ouvre un œil sur leur passage, esquisse un sourire fatigué. En haut de la tour, le vieillard sans dent et sans âge mâche ses refrains. Une femme assise sur un foulard les enjoint à la prudence. Ils ne doivent pas s'en approcher. Ils ne devraient même pas y courir.

Pourquoi ? Que risquent-ils ? L'enfance est intouchable, immortelle.

Sur la place, la marmaille est nombreuse. Elle porte, sur l'homme endormi, de grands yeux tristes.

La main sous le menton, la femme affiche maintenant un air pensif vers la foule de personnes qui stagnent devant l'imposante bâtisse blanche aux fenêtres étincelantes. Un homme, en blouse, arborant une croix rouge, leur distribue des cartes numérotées.

Désolation et résignation se lisent sur les visages. Le préposé aux numéros lui-même semble désabusé.

Les deux gosses s'arrêtent. La petite fille parle d'un ton grave. Le petit garçon lui répond avec autant de sérieux. Que signifient tant de conséquences dans leur bouche ?

Ils sont les seuls à flirter avec l'insouciance et s'en rendent compte. Pourtant, ils ne peuvent s'empêcher de rejoindre cette plage à l'eau souillée, à l'air contaminé, au sable maladif.

« Nous ferons attention ! » À l'unisson, ils rassurent leur tante, qui les a recueillis après le décès de leurs parents respectifs. Celle-ci se désintéresse de l'insoutenable file d'attente pour leur envoyer un baiser empli d'un amour impuissant.

Saudad comprend qu'il leur faudra un jour partir. Éclairé, convaincu, il se tourne vers Malaika.

Honoré lui rend son regard, les yeux révulsés. Son visage poisseux de sang dégouline d'eau salée.

Suffoquant, apeuré, Saudad cherche à se reculer. Il ne peut pas. Il se débat au milieu d'une mêlée de bras et de jambes, prisonnier de corps froids, inertes. Familiers.

Horrible et brusque conscience. Celle de la mort des siens, celle de se savoir vivant.

— Tu vois, y en a bien un qui remue encore !

— L'erreur est humaine dit toujours le Poète...

— Les Corps sont pas humains !

Des paroles d'enfants chuchotées. Partagées entre crainte et amusement.

Dans le marasme de son horrifiante stupéfaction, Saudad les aperçoit. Une fille et un garçon. Ils le surplombent, installés à califourchon sur une sorte de plaque de métal qui délimite son champ de vision en un rectangle de ténèbres.

Les gosses sautent du haut de leur perchoir. D'un pas expérimenté, ils avancent prestement sur les cadavres.

S'approchant de Saudad, leurs mains se tendent.

— Attrape ! Dépêche-toi, vieux !

— Ouaip ! À Babylone, la chance ne frappe jamais deux fois !

2

Tremblant de froid, Saudad découvre autour de lui d'immenses bâtisses sombres et silencieuses. À elles seules, elles pourraient accueillir la population d'Abidjan. Mais collées les unes aux autres,



Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone



elles semblent faire front commun pour empêcher quiconque de pénétrer en leur demeure.

Le jeune clandestin s'écarte de ces façades inhospitalières.

Derrière lui, le container de métal rouillé se détache de la nuit environnante.

Il se trouvait à l'intérieur. Avec Honoré. Avec certains des leurs. Et d'autres qu'il n'avait jamais vus et qu'il voit encore. Ces visages aux traits tirillés entre terreur et espoir, ces membres crispés éternellement dans l'effort, cette chair ravagée par des balles.

Tous morts, sauf lui.

Face à l'océan, un mur de béton et de grillage barbelé serpente à perte de vue. Dans ses hauteurs, de puissantes lumières balayent sans discontinuer les eaux qui, soumises, caressent la cuirasse mortelle de ce prédateur reptilien auquel rien n'échappe.

— Est-ce l'Éden bâti par le Seigneur ?

Les enfants échangent une mimique d'étonnement complice et des mots discrets à l'oreille.

Le petit garçon éclate de rire. La petite fille, elle, penche la tête sur le côté. Machinalement, elle triturait l'une de ses tresses qui s'échappe de sous un bonnet de laine rose.

Son compagnon ne rit plus. Il considère gravement les propos de cet inconnu qu'ils ont sorti du charnier.

— Drôle de manière de voir les choses ! répond le premier.

— Mais on peut dire ça comme ça ! annonce la deuxième.

Puis ils s'échinent à soulever une plaque d'égoût. L'effort est dur, mais leurs gestes en traduisent l'habitude.

— Viens !

La plaque est déjà enlevée.

Saudad ne les suit pas.

Cette besace qu'ils portent en bandoulière... Chez lui, certains enfants s'en servaient pour collecter ce que la marée déposait. Des algues, des poissons morts, du bois, du plastique, du cordage, parfois des boîtes de conserve... Un butin utile pour sauver leur famille de la famine et de la précarité. Jusqu'à ce que le mal répandu par l'eau nourricière ne les ronge de l'intérieur et ne les tue.

La fillette s'approche. Elle lui prend la main.

— Je sais pas comment ça se fait, mais les Forces t'ont cru mort, voilà comment t'as pu entrer ici !

Le garçonnet s'avance, sa casquette de tissu grossier entre les mains :

— Ouai, elles ne laissent jamais rien au hasard ! Sauf qu'on a vu passer les Corps et eux sont *vraiment* infaillibles...

De quelles forces lui parlent-ils ? Qui sont ces corps inébranlables ? Le rescapé n'a pas la réponse, il discerne seulement le sentiment d'urgence que sous-entendent leurs explications.

Il tressaille. La douleur qui lui a transpercé la poitrine se rappelle à lui.

Par son absence.

De la main, il effleure sa peau nue. Plus rien ne reste de cette blessure. À peine une cicatrice...

3

Les détrousseurs de cadavres juvéniles ont entraîné Saudad dans des souterrains d'eau usée pour le laisser devant une échelle. Une fois à la surface, il lui faudrait suivre la ruelle jusqu'à un mur.

« Les mots sont importants, le réel ne peut pas les ignorer dit le Poète ». À la suite de cette citation obscure, les enfants ont conseillé à leur protégé de demander à entrer, afin de rencontrer un homme au service des gens *en quelque sorte* comme lui.

Se dandinant chacun sur une jambe, la petite fille et le garçonnet ont expliqué qu'ils préféreraient ne pas le croiser. Ils se sont ensuite égayés en se pourchassant bruyamment.

Saudad a senti son estomac se nouer. Ces gosses de Babylone survivront-ils plus longtemps que



Michaël Moslonka

Fable de Babylone

ceux d'Abidjan ?

— Gaffe mec, t'es toujours dans le coin des Corps et de la Force !

Ultime mise en garde, avant de s'évanouir.

Le rescapé a *fait gaffe* sans savoir de quoi, de qui, il devait se méfier. Arrivé devant le mur, il a demandé l'asile. Une voix lui a répondu d'entrer.

4

Voici Saudad au cœur d'une pièce envahie de livres qui s'amoncellent jusqu'au plafond. Il fait volte-face à la recherche de cette porte qui lui a ouvert l'endroit. Ébahi, il découvre une bibliothèque surchargée d'autres ouvrages.

— Les mots ont une importance que le réel ne peut ignorer ! Personne t'a prévenu ?

Un homme bedonnant, à la barbe foisonnante, se laisse aller sur un siège qui trône au milieu de feuilles éparses et de bouteilles vides. Sur un guéridon, un autre litre plein d'un liquide rosé.

— Euh, si... Des enfants... Une fille et un garçon.

L'autre se tape la cuisse.

— Ah, marmaille indisciplinée ! déclame-t-il rageusement. Que ne devrait-elle faire plutôt que de lorgner sur des jeux d'adultes. J'te leur foutrais mon pied au cul !

Il se verse une coupe du liquide rosé avant de reprendre son monologue vindicatif :

— Si seulement ils se contentaient de jouer aux *Bandits*, aux *Corps* et à *la Force*, pour de faux !

Saudad oublie son arrivée le temps d'une question :

— Que sont ce Corps, cette Force, qui vous inspirent tant de crainte par ici ?

— Ceci est le Corps Opérationnel de Répression et de Protection Sécuritaire et celle-ci, la Force de la Défense Identitaire de Babylone ! Où traînes-tu tes guêtres, bon dieu, pour ne pas le savoir ?

— Mon nom est Saudad, je viens d'Afrique. Qui êtes-vous ? Comment suis-je entré chez vous ?

L'autre lève sa coupe vers le plafond en déclarant :

— J'suis le Poète ! Le reste n'est qu'une simple question d'adaptation...

Zone Morte

1

Le Poète est devenu muet, l'attention perdue dans le fond de sa bouteille asséchée par une soif insatiable et taciturne.

Saudad, laissé à lui-même, parcourt ce curieux endroit où les livres sont omniprésents, couverts de poussière. Leur propriétaire, ce Poète, peut-il réellement l'aider ? Et s'il le pouvait, à quoi bon un tel secours ? Le réfugié se sait en fin de parcours. L'espoir laisse toujours place à la douleur. Survivre au mépris assassin de monsieur Smith et de ses marins, éviter les mystérieux chiens de garde de Babylone, guérir miraculeusement de ses blessures, ne change rien. La peine reste là, inéluctable tourment sans aucune échappatoire.

Le jeune Ivoirien tombe à genoux.

La mort d'Honoré. Les siens se jetant à l'eau, entassés morts dans le container. Cette mère avec son enfant dans la pièce étouffante et nauséabonde du bateau. La perte du Cauris, son dernier lien...

Le chagrin l'accable, renverse la totalité de son être. Ses poings se crispent.

Cet Éden n'existe pas ! Il devine ici l'Enfer ! Et s' imagine Malaika...

Seule à l'attendre, elle espère, loin de se douter. Si loin de lui.

Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

La souffrance vrille son âme jusqu'au plus profond de sa chair. Jusque dans les méandres synaptiques de son cerveau. Son crâne hurle de douleur tant il aurait voulu posséder des souvenirs heureux sur cette île en compagnie de son âme sœur. Des histoires à raconter aux enfants de leurs enfants.

Les livres s'éparpillent dans une explosion de poussière et de pages. La réalité vole en éclat.

Devant Saudad apparaît un groupe de femmes, d'hommes et d'enfants. Ils sont une dizaine, agenouillés contre un mur, terrifiés par cette révélation soudaine. Des immenses bibliothèques, il ne reste plus une trace. Pas même un grain de poussière. Ni une feuille.

La bouteille asséchée du Poète roule à terre. L'ivrogne se lève dans un sursaut de lucidité interloquée.

— Par quelle astuce as-tu pu... ?

— Qui sont ces gens ? D'où viennent-ils ?

Des interrogations qui fusent et se télescopent. Chacun ne revenant pas de ce qu'il considère chez l'autre relever du prodige.

Saudad est plus prompt à s'en remettre. Suffisent les miracles, il exige des réponses !

— À toi de parler ! Où sommes-nous ? Quel est cet endroit ?

Le Poète se rassoit dans son fauteuil en maugréant bassement :

— Soit, si tu y tiens tellement, tête de mule...

2

— *Avant*, cette fichue île portait le nom de Cuba. Un homme y régnait d'une main de fer, prisonnier pourrissant de ses propres idéaux. Le jour où le Lider Maximo mourut, en dictature paranoïaque qui se respecte, son frère prit la tête du pouvoir. L'imbécile n'avait pas envisagé que son peuple, affamé de liberté, le renverserait. Personne ne survécut. Ni le dirigeant, ni les Cubains. Car en ouvrant la porte de l'indépendance, ces malheureux firent entrer le Mangeur d'Hommes...

Saudad s'est assis en tailleur. Un réflexe, réminiscence de son enfance, durant laquelle, avec Malaika, ils écoutaient pendant des heures l'ancien de la tour.

Serrés les uns contre les autres, les gens cachés n'ont pas bougé de leur place. Mal à l'aise, le jeune Ivoirien sent l'appréhension qui les gagne au fur et à mesure qu'avance l'histoire.

— Cet ogre est un puissant consortium aux manières occultes et très pernicieuses. Rapidement, efficacement, il mit la main sur l'île. Entends-moi bien, bourrique, tes oreilles sont sur la bonne onde ! J'te le répète : *mettre la main* ! Tout comme il s'emparerait d'un beau paquet de fric ! D'la même manière que ses semblables ont pillé ta belle Afrique pendant des siècles, bien avant qu'tu ressembles à un spermatozoïde ! Sauf que cette compagnie voulait créer un véritable paradis financier, pas un continent miséreux et ravagé. L'île se transforma alors, sur l'ensemble de sa surface, en une gigantesque ville de béton, d'acier, de macadam et de capitaux.

Le Poète interrompt son monologue, le temps de se dégoter un nouveau litron dans le capharnaüm au pied de son fauteuil.

— À la santé de Babylone ! déclare-t-il cyniquement avant de boire longuement au goulot et de reprendre sa chronique.

— En deux générations, un peuple nouveau naquit, aspirant aux mêmes rêves que ses prédécesseurs. Un peuple qui n'a pas vu plus loin que le bout de son nez... Chaque jour, sa vie, ses libertés sont sacrifiées sur l'autel de cette putain d'économie !

Saudad baisse la tête. Le frisson qui parcourt le groupe à ses côtés le conforte un peu plus dans son pessimisme, il ne s'était pas trompé. L'autre vide sa bouteille d'une traite, puis conclut d'une voix devenue pâteuse :

— Je ne sais pas ce qu'on dit de l'île de la C. Nieur Corp's dans ton village mais ces gens que je cache ici, ils ne cherchent pas à entrer. Ils veulent en partir ! Une judicieuse intention aussi mortelle



Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

que la tienne. Sauf qu'il y a plus de possible puisque le Poète y pourvoira... à sa manière.

La conversation de l'ivrogne est interrompue par la brusque disparition de la pièce. Son refuge n'existe plus. Saudad se retrouve dans une cour, juste à l'extrémité de cette rue qui l'a mené jusqu'au Poète. Les émigrants sont toujours là. Debout, accolés à un mur, ils hurlent de terreur.

Assis sur un parpaing, le Poète reste incrédule. Il tente de se lever, s'écroule, mis à mal par l'alcool.

— Suis-je mille fois maudit, râle-t-il pitoyablement, ces ordures nous ont trouvés !

Le jeune réfugié aperçoit, les encerclant, des hommes en combinaison bleue. Des guerriers suréquipés en armes et en protections, affichant une détermination sans faille. Il distingue également, en retrait, des colosses de chair et de métal au visage sans expression.

Des lumières, venues du ciel, illuminent vivement la nuit. Éblouissantes. Un vrombissement terrifiant les accompagne. Les cris redoublent.

— Dansez, belliqueux, que mes mots désarment votre immonde puissance !

L'ivrogne s'est relevé, déterminé. Conscient. Sa voix résonne, tonitruante, portée par une ferveur nouvelle.

Dans le même temps, les armes s'échappent des mains des Forces de répression. Les guerriers s'agitent, désordonnés, avant de s'effondrer au sol, incapables de maîtriser leur gravité. Derrière eux, les colosses restent debout. Statues d'inhumanité impassibles.

— Fuyez ! Je m'occupe des Corps !

Le Poète paraît convaincu. Saudad devine qu'il se sacrifie pour sauver ses protégés. Un sacrifice inutile. La fuite ne les mènera nulle part. Une fois de plus, elle ne fera que retarder la peine.

Dans les yeux des hommes, des femmes et des enfants qui se posent sur lui, il lit la même funeste clairvoyance. Ainsi *qu'autre chose...* Il discerne ces espoirs auxquels ils ont cru ; qui, jamais, n'appartiendront à leur mémoire. Un maelström d'images, de sensations et de sentiments cherchant à le séduire. À l'attirer au cœur d'une réalité improbable.

L'évidence se fait jour. La fuite est possible, le bonheur également. Son corps, en soignant ses blessures, l'avait compris bien avant son esprit. Son cœur se pince, jamais plus il ne reverra Malaika, mais ces gens terrifiés, eux, auront la chance de vivre au cœur de leurs souvenirs jamais réalisés.

À présent *qu'il sait*, il ne doit plus perdre de temps !

De la main, Saudad écarte le voile de la réalité tandis que des éclairs violents atteignent de plein fouet le Poète convaincu.

3

Ils ont été appelés au 107^e étage de la Tour de Babel, le siège suprême de la C. Nieur Corp's. Un homme, en habit de prêtre, installé derrière un écran d'ordinateur, attend leur compte-rendu.

Et chacune, chacun, de s'expliquer après présentation :

— Sujet : Magnificence Némes ; Fonction : Responsable des Forces Intérieures de Sécurité. Comme convenu, les ondes électriques ont parasité la cache du Poète. Son organisation de collaboration à l'exil a été démantelée et l'individu, appréhendé vivant. Seuls, nous ont échappés les dissidents assistés. Ceux-ci ont emprunté une porte sans existence confirmée.

— Sujet : Allen Kaan ; Fonction : Savant. Cette porte est apparue par déchirement spatio-temporel. Le Poète manipule l'esprit humain. En aucun cas il n'est en mesure de créer ou d'atteindre un autre monde. Ce phénomène se révèle donc l'initiative d'un autre individu. Après analyse des images capturées par les drones de surveillance, je qualifierai l'*ailleurs* vers lequel les dissidents ce sont enfuis d'*univers parallèle sans existence légitime*.

— Sujet : Alexander Kovalsky ; Fonction : Neurologue. À la naissance, un très grand nombre de neurones ne sont pas activés. D'où une utilisation du cerveau humain au plus faible pourcentage de ses possibilités. Reste une zone morte inactive. Certains endroits de cette *dead zone* sont actifs chez le

Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

Poète. Très peu nombreux, certes, mais assez pour lui permettre ses compétences extraordinaires.

— Sujet Kyria Mangin ; Fonction : Psycho-philosologue. En comparant les images entraperçues de ce monde avec les propos tenus par d'anciens candidats à l'exil, nous pouvons affirmer que l'individu inconnu a ouvert une porte vers l'aspiration de ce qu'ils nomment tous « un monde meilleur ». Un univers se nourrissant d'une frustration non acceptée. L'activation de cette zone morte est le résultat d'une insatisfaction manifeste vis-à-vis de la politique de notre dirigeant.

— Sujet : Henry Delplace ; Fonction : Biologiste. À l'identique, les espèces animales réagissent au facteur hostile de leur environnement en mettant en place certains mécanismes de défense ou d'attaque. Chez le Poète, cela se traduit par l'impact de ses mots sur le genre humain. Il est ainsi capable de convaincre nos marins d'embarquer ses exilés. Ou de faire croire à nos troupes, humaines comme robotisées, qu'une grosse pierre est un trône. L'autre spécimen semble se servir des souvenirs réels ou imaginés. Par ce biais, il pourrait remodeler son corps en fonction de ce qu'il a été ou de ce qu'il veut être, voire même d'engendrer un endroit propre aux rêves ou aux aspirations.

Le temps de parole des spécialistes est terminé. Le religieux s'exprime à son tour après un long moment à contempler son écran.

— Deus ExMachina nous demande d'enrayer cette évolution par tous les moyens. De plus, si son peuple ne peut se satisfaire de la consommation comme rêverie face aux dures réalités de leur existence, alors faites en sorte que les mots du Poète lui viennent en aide tout en défendant nos valeurs.

4

À l'horizon des eaux africaines passe un navire marchand estampillé *C. Nieur Corp's*.

Sur un bateau semblable, son âme frère et son cousin ont rejoint un monde meilleur. L'île du Seigneur. Ce nom, cette ressemblance, seraient-ce un signe ?

Malaika ferme les yeux. Cherche son contact dans sa mémoire. Une relation perdue après son départ. Malgré la force de leurs sentiments, en dépit du Cauris au creux de sa main.

— L'est fini le temps où l'océan 'end'ait ses voyageu's, mo'ts ou vivants...

Le vieil homme a quitté sa tour, preuve de la fin proche de la ville, du pays. La population fuit vers la région des Montagnes pour y trouver refuge et protection. Car les amazones impitoyables de l'Immortel Kadhafi arrivent. Bientôt, la Grande Afrique existera sous sa coupe. N'en déplaise à celles et ceux que le dirigeant libyen assujettira.

— Ne 'evient'a pas ton homme, tu le sais aussi bien que moi...

La jeune femme n'entend pas. Elle s'agenouille et ramasse le coquillage qui roule doucement vers elle, porté lentement par l'eau de la lagune.

Serrant fort le Cauris au creux de son nombril, la jeune fille éperdument solitaire se dirige lentement vers les crustacés de métal agonisants. Sans une hésitation, elle s'avance dans l'eau où, pas à pas, elle se noie, enveloppée des refrains impénétrables de l'ermite sans âge et sans dent.

Seul, Saudad en connaissait les paroles et pouvait les murmurer à l'oreille de Malaika comme autant de promesses d'amour et de bonheur.



Michaël
Moslonka

Fable de
Babylone

Questions à Michaël Moslonka, auteur de *Fable de Babylone*

Site : <http://pagesperso-orange.fr/EnfantDuPlacard>

Quel est ton premier souvenir, premier pas d'auteur ?

L'école primaire, en Cm2. Sur un calepin j'avais griffonné « chapitre I » puis quelques lignes sur un s.o.s. bizarre reçu par mon héros. L'histoire n'a pas été plus loin. Mais quelques années après, grâce à un prof de collège, je suis allé plus en avant dans l'écriture. Et c'est lors de ses ateliers d'écriture que mon premier roman a vu le jour.

Quel genre ou courant littéraire (voire famille d'auteurs) a ta préférence ?

Mon truc depuis tout gamin (et toujours maintenant) ce sont les BD de super-héros (ma préférence s'affinant au fil des années vers les X-Men), ensuite j'ai découvert Stephen King, Clive Barker ou encore Peter Straub. Puis j'ai voyagé dans l'univers de Dan Simmons. J'adore aussi Kafka et Virgil Gheorghiu. Là, je découvre Albert Camus ainsi qu'André Malraux et sa *condition humaine*.

Comment t'est venue l'idée de ce texte ?

Tout d'abord grâce à une (superbe) chanson de la Rue Kétanou : *l'Exil*. Et puis, bien malheureusement, le sort réservé aux migrants par leur propre pays, par les passeurs, par **notre** pays et son ministère de l'horreur et de l'identité nationale. Et surtout la vision d'un pays (toujours le nôtre) et, plus globalement d'un monde, qui livrent cyniquement les sentiments et l'humanisme à un obscurantisme sauvage et décomplexé.

Pour écrire, faut-il lire ? fantasmer ? rêver debout ? être insatisfait de sa vie réelle ?

Mon dernier livre a pour titre *Elvis et la fille qui rêvait debout* donc je serais tenté de répondre rêver debout. C'est, à mon avis, propre à chaque auteur. De mon côté, je pense qu'il n'y a pas besoin de faire de grandes écoles, ni d'être un assidu des classiques littéraires, il suffit juste d'avoir la tête dans les nuages, et de temps à autre les pieds sur terre. Ou du moins d'être conscient du monde, de ses mentalités, de ce qui le fait souffrir et de ce qui le rend heureux. Après le reste appartient à notre inspiration...

Quel fut ton plus beau voyage ?

Ce fut celui pour Caldonazzo en Italie et de là-bas, direction Venise, dans un train genre micheline. Et j'espère que le prochain se fera au Canada (avec, toutefois, un détour via Venise). Il y a, au Québec, perdu dans la forêt, un chalet du nom de *Les Fées de l'eau* où j'irais bien ressourcer ma sérénité.

Quand tu rêves d'un autre monde, ça ressemble à quoi ?

À l'univers de Babylone...

Si tu devais personnifier un grand voyageur, explorateur, tu serais...

Corto Maltese. Tout d'abord l'époque, très rude et difficile mais où les individus étaient libres d'aller et venir sur la surface du globe. Et, bien sûr, le personnage : Anarchiste romantique, réfractaire à tout endoctrinement et aux préjugés, il est ce voyageur que j'aurais rêvé être ou du moins à qui j'aurais aimé donner naissance en écrivant. Son papa, Hugo Pratt, était un grand voyageur et, longtemps, il a entretenu le mystère de l'existence réelle de Corto. J'aime bien ce « double-jeu » entre imaginaire du créateur et réalité.

Quels sont tes projets ou prochains défis ?

L'écriture d'une nouvelle (de son titre : *Le cœur sur la main*) à suites pour « Nocturne, le fanzine culte » (une revue québécoise disponible aussi en Europe), le challenge étant, qu'à la parution de chaque épisode, la suite n'est pas encore écrite.

Continuer de développer l'univers de *Fable de Babylone* par le biais de différentes nouvelles en rapport avec les appels à texte du moment, et terminer l'écriture d'un thriller qui devrait s'intituler *l'Autoroute*.

Et à l'opposé de ces univers : un album jeunesse avec Catsacha (<http://www.catsacha.com/>) qui a illustré les couvertures de mes deux derniers livres.

Quelles seront tes prochaines sorties ou publications ?

Donc, la 1^{ère} partie du *Cœur sur la main*, intitulée *De suie et de sang* qui paraîtra dans le Numéro 10 de « Nocturne, le fanzine culte » en octobre prochain (<http://www.geocities.com/nocturnefanzine/index.html>).

Une autre nouvelle *Sirat al Bunduqiyyah* qui devrait paraître dans Brins d'éternité en 2009.

Et aussi, un 4^{ème} livre : *Loué soit le Saigneur !*, un recueil de nouvelles, prévu chez le Calepin Jaune Éditions pour 2010.

Epilogue

Voici que s'achève notre voyage... mais OutreMonde se lance dans une nouvelle aventure avec la publication, en collaboration avec les Éditions Sombres Rets, d'une anthologie papier ayant pour thème « Pouvoirs et Puissances ».

Un appel à textes a été lancé, il sera clos le 15 janvier 2009. J'espère que vous serez nombreux à y répondre.

Bien sûr, les webzines téléchargeables gratuitement restent d'actualité... et nous pensons vous offrir un nouvel Univers d'ici quelques mois.

À notre prochaine rencontre à la croisée des chemins de l'Imaginaire...

Cyril Carau pour toute l'équipe d'OutreMonde

Crédits :

Univers VII d'OutreMonde - Septembre 2008 (revue a périodique)

<http://outremonde.fr> - contact@outremonde.fr

Rédacteur en chef : *Cyril Carau*.

Maquette : *Elie Darco*.

Couverture : *Bernie*.

Auteurs : *E-Traym, Anthony Boulanger, Sylvain Lasju, Sophie Dabat, Nicolas Hel, Aurélie Ligier, Kevin Kiffer, Yves Crouzet, Florent Salem et Michaël Moslonka*.

Chroniqueurs : *Sylvain Richard*.

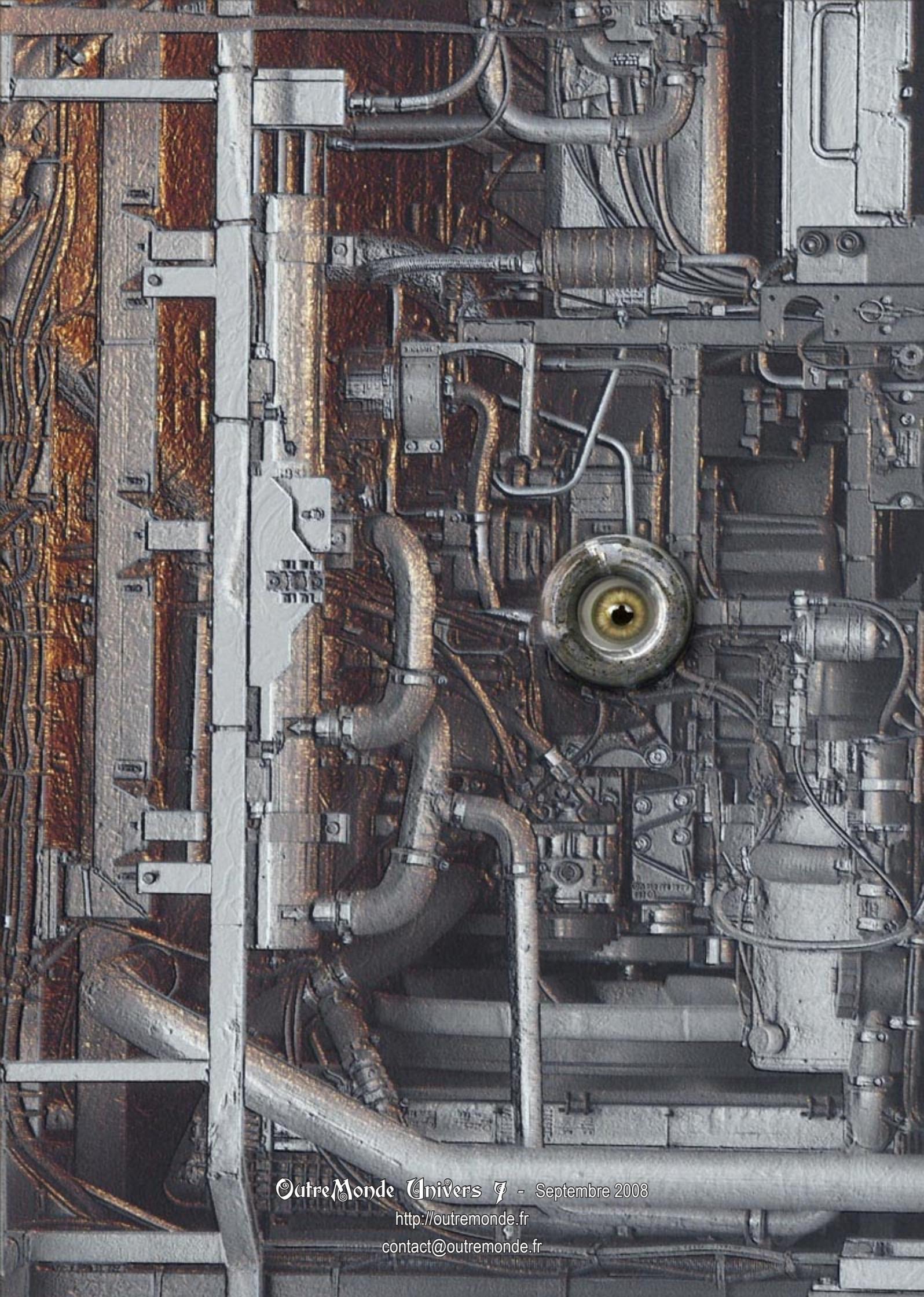
Illustrateurs : *Tony Patrick Szabo, Guillaume Tiret, Elie Darco, Alain Mathiot, Sylvain Hel, Anne-Laure Daviet, Fabien Fernandez (Fablyrr), Grem et Cyril Carau*.

Comité de lecture : *Valérie Larouche, Elie Darco, Sébastien Juillard, Franck «DT» Marcadier, Jasken Omoinaosu, Philippe Goaz, Ludovic Kaffin et Cyril Carau*.

Corrections et relectures : *Cyril Carau et Elie Darco*.

Remerciements : *Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas*.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.



OutreMonde Univers  - Septembre 2008

<http://outremonde.fr>

contact@outremonde.fr